

DANIEL LESUEUR

---

# UNE VIE TRAGIQUE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

M DCCCC

## **Sommaire**

### PROLOGUE

I

II

III

### ÉPILOGUE

I

II

III

IV

**Association des Amis**  
[www.daniel-lesueur.com](http://www.daniel-lesueur.com)  
**de Daniel-Lesueur**

## PROLOGUE

### I

— Ainsi, vous ne m'aimez pas ?... Vous ne m'aimerez jamais ?...

Ces paroles, prononcées avec une douceur de désespérance plus poignante que tout autre accent de douleur, palpitérent, avec leur sens irrévocable, sous la voûte des sapins noirs.

— Vous vous trompez... Je vous aime beaucoup, mon ami, répondit Lysiane.

— « Je vous aime beaucoup », « je vous aime bien », — phrases dont la cruelle et froide tendresse tombe sur un cœur brûlant de passion comme une goutte d'eau sur un métal rougi, avec une discordance horrible.

Un long silence attristé suivit.

C'était dans la sapinière d'un grand parc, en Normandie, sur une haute falaise dominant la mer. L'allée où tous deux se tenaient assis, quelques pas plus loin s'achevait en une baie de clarté, dans laquelle se confondaient les deux pâleurs du ciel et des flots.

Lysiane regardait se détacher sur la verdure sombre cette tache d'immensité. Et Rodolphe regardait Lysiane.

— Quel mystère vous êtes pour moi ! lui dit-il enfin.

— Et quel mystère je suis pour moi-même ! répondit-elle gravement. Tout est mystère. Rodolphe, connaissez-vous quelque chose de simple et d'explicable ici-bas, en nous ou en dehors de nous ?

— Oui, certes ! s'écria-t-il.

— Et quoi donc ?

— Mon amour.

Elle tourna ses yeux vers lui, car elle avait parlé d'une voix de rêve, les regards fixés au loin. Il tressaillit. C'était, au fond de son être, lorsque les prunelles de la jeune femme y plongeaient, un ébranlement si violent et si doux, que nerveusement, parfois, il fermait les paupières, dans l'excès d'une sensation trop forte.

Mais, cette fois, il soutint le regard, s'efforçant de concentrer en ses propres yeux — pour qu'enfin elle s'en émût — toute la douloureuse puissance du sentiment qui le dévorait.

— Votre amour, dit Lysiane, votre amour, mon cher Rodolphe, est aussi compliqué que tout le reste. Il est d'ailleurs incompréhensible.

— Voulez-vous que je vous le fasse comprendre ?

— Essayez.

Elle prononça ce mot sans défi, sans coquetterie. Mais, comme il hésitait à parler, dans l'embarras d'une passion vraie et l'afflux sur ses lèvres d'exclamations folles qu'il voulait réduire en raisonnements à peine moins fous, Lysiane reprit :

— Comment pouvez-vous m'aimer ? Vous ne connaissez presque rien de moi.

— Presque rien !... Mais ce presque rien, pour mon cœur, est tout ! C'est cela que j'adore... que je désire... Peu m'importe le reste !

— Le reste ?... répéta Lysiane à son tour, avec un léger rire. Le reste... c'est-à-dire toute ma vie passée, tous les souvenirs sombres ou joyeux, honteux ou purs, tendres ou cruels, que je porte en moi. Le reste... c'est-à-dire ma pensée, que vous ignorez, et mon cœur, qui n'est pas, qui ne sera jamais à vous...

— Ah ! ce cœur n'est pas à moi, je ne le sais que trop ! Mais pourquoi me le refuser jusque dans l'avenir ?... Qu'en savez-vous ? Nous parlions de mystère... Qu'y a-t-il de plus mystérieux que les jours qui ne sont pas encore ?

Lysiane ne répondit pas.

— Oui, continua Rodolphe, peut-être m'aimerez-vous pour cette confiance aveugle qui me fait pressentir en vous un être d'élite, sans que j'aie la moindre donnée sur votre origine, sur votre existence, ni même sur votre âme... votre âme orgueilleuse et impénétrable. Je vous ai connue pauvre... Je vous ai aimée pauvre... Ne vous en doutiez-vous pas alors ? Pourriez-vous me soupçonner de...

— Oh ! assez... interrompit Lysiane avec élan. Mon cher ami !... Un motif bas chez vous !... Ce serait impossible. Mais, quand je copiais des tableaux pour vivre, et que, sans commandes, sans énergie au travail, je songeais à la volupté de mourir, c'est vous qui m'avez sauvée, qui m'avez guérie moralement, aidée matériellement !...

Elle lui tendait une main, qu'il saisit, serra sur son cœur.

— Ah ! Lysiane... Si j'ai quelque mérite, ce n'est pas d'être indifférent aux avantages de votre fortune quand je vous demande cette chère petite main. Non, mais plutôt de croire assez en vous pour qu'elle ne me fasse pas peur, cette fortune. Je vous ai dit adieu un jour, dans votre modeste atelier de la rue Chaptal, où vous habitiez sous le seul nom de Lysiane. Vous quittiez Paris pour quelques jours. Puis, de loin, brusquement, vous m'annonciez votre départ pour un long voyage. Et pendant près d'un an je suis resté sans nouvelles de vous. Soudain, le mois dernier, vous m'avez invité à venir vous voir, et je vous ai retrouvée dans ce superbe château... dont vous portez le nom, madame de Morlay.

— Et ce nom, si je le porte, c'est seulement parce qu'il m'est cher... Il n'est pas le mien, dit tranquillement la jeune femme.

Rodolphe pâlit. Lysiane vit cette pâleur et retint à peine un sourire.

— Ah ! ne riez pas !... cria le jeune homme.

Mais, aussitôt, sa violence tomba. Il mit son front dans ses mains, et la convulsion d'un sanglot souleva ses épaules.

— Pendant cette année de séparation, reprit Lysiane, vous étiez devenu, non plus un artiste estimé, mais un peintre presque célèbre. Vos scènes rustiques sont à la mode. On s'arrache déjà vos toiles. Vous parliez de fortune... Mais vous en aurez bientôt plus que moi, sans compter la gloire. Un « Rodolphe Decroix », cela vaut aujourd'hui beaucoup d'argent.

Il ne paraissait plus entendre, l'attitude brisée, le visage invisible.

Elle lui toucha les cheveux, les courts cheveux de sa nuque, avec un geste de caresse et de pitié.

— Rodolphe...

Alors ce grand garçon, dont la trentaine vigoureuse épanouissait la beauté mâle ; cet artiste victorieux, ce Parisien qui, dans les après-midi finissantes, sur les boulevards de la grande ville, promenait comme tant d'autres le masque sceptique — mais si mal attaché ! — qu'impose la mode, tomba à genoux devant la femme, sur le sol de l'allée, sur le poudrolement de coquilles marines qui sablait ce parc élégant.

— Que faites-vous, ami ?... Comme vous êtes peu raisonnable !

— Lysiane, écoutez !... Lysiane, ayez pitié de moi !... Je sens que je ne peux pas vivre sans vous. Ah ! je voudrais être encore aux jours où nous travaillions ensemble, dans le même atelier, sans souci du qu'en dira-t-on !... Au temps où je faisais votre portrait, votre cher portrait, avec ces longs yeux étranges que vous avez... qui ne sont pas des yeux d'Europe... Ces yeux de mystère, où palpite quelque antique rêve étranger aux aveux brutalement négatifs de nos philosophies occidentales... Et ce teint pâle comme un lis dévoré par d'exotiques soleils... Et cette bouche cruelle et tendre, cette bouche dont la mélancolie semble comme le deuil de voluptés inaccessibles, éternellement fuyantes, éternellement désirées !...

— Ah ! taisez-vous, taisez-vous ! cria Lysiane.

Un tremblement la saisit. Ses yeux devinrent hallucinés et fixes. Un objet lointain, invisible, semblait les captiver et les terrifier à la fois.

— Qu'avez-vous ?... C'est ma dernière phrase ?... Ah ! Lysiane, je m'en doutais. Vous êtes tourmentée par quelque impossible amour...

— Taisez-vous ! répéta-t-elle durement. — Et elle se leva du siège rustique. — Vous ne savez pas ce que vous dites.

Vers la baie lumineuse qui terminait brusquement l'allée de sapins du côté de la mer, elle se dirigea d'une démarche molle et lassée, sans plus se tourner vers son ami.

Rodolphe la suivit les larmes aux yeux.

« Quelle passion, quel remords y a-t-il dans la vie de cette femme ? songeait-il. Hélas ! je ne suis pas même touché de curiosité lorsque se formule en moi cette involontaire question. Une seule chose m'importe en ce qui la concerne, et cette chose est malheureusement trop évidente. C'est qu'elle ne peut pas ou qu'elle ne veut pas m'aimer. »

En sortant de l'ombre des arbres, ils débouchèrent au bord même de la falaise. Le soleil de juin faisait miroiter les millions de petits flots d'argent sur lesquels, çà et là, dormaient des voiles qui paraissaient grises, orange, ou d'une éclatante blancheur suivant leur exposition sous la fine pluie de lumière tombant du ciel pur. Vers l'horizon, de minuscules nuages prenaient, eux aussi, les teintes des voiles — flottille errante de l'infini bleu. Un murmure monotone montait de la plage, à quarante mètres plus bas. La grande muraille d'argile descendait à pic ; on n'en pouvait pas voir le pied sans se pencher dangereusement. À droite et à gauche la côte serpentine se développait, creusant des baies, arrondissant des promontoires et s'effaçant au loin, confuse, dans un ruissellement de clarté.

Toute cette lumineuse splendeur parut délivrer Lysiane de quelque lugubre songe. Elle saisit le bras de Rodolphe, et, marchant à petits pas sur cette crête ensoleillée, leurs têtes protégées par son ombrelle de soie blanche, elle lui dit soudain :

— Ainsi donc, vous voulez m'épouser ?

— Je sacrifierais tout pour obtenir un pareil bonheur, même mes ambitions d'artiste, même...

— Savez-vous seulement si je suis libre ?

— Vous me l'avez dit.

— Savez-vous si je suis une jeune fille ou une veuve ?

— Je suppose que vous êtes veuve, répondit Rodolphe avec indifférence.

— Savez-vous si j'ai aimé ?

D'un geste il exprima son désir de ne pas savoir.

— Savez-vous si je n'aime pas aujourd'hui même ?

— Ah ! fit-il, c'est tout ce que je crains.

— Rodolphe, reprit la jeune femme d'une voix presque solennelle, je ne vous aime pas d'amour, et cependant, je vous le jure, vous êtes le seul homme au monde avec lequel j'ai parlé d'amour. — Bien plus : vous êtes le seul pour qui j'éprouve, sinon de la passion, du moins de la sympathie, presque de la tendresse. Vous êtes le seul enfin que je pourrais consentir à accepter pour mon mari. Seulement j'hésite encore à faire votre malheur.

— Est-ce vrai ?... murmura-t-il, terrassé par une inexprimable joie. Vous n'aimez pas ?... Vous n'avez jamais aimé ?...

Elle le contempla d'un œil calme et véridique, mais sans répéter ce qu'elle avait dit.

— Ainsi, demanda-t-il, ce n'est pas un mystère d'amour qui se cache en votre énigmatique destinée ?

Lysiane hésita. Peut-être en deux ou trois secondes évalua-t-elle le poids de quelque restriction mentale. Mais elle répondit :

— Non.

— Alors ?... demanda Rodolphe, le cœur comprimé par l'anxiété.

Et Lysiane, ferme et tranquille, ses magnétiques yeux plongeant tout droit dans les claires prunelles du jeune peintre, répondit avec une extrême douceur :

— C'est un mystère de sang.

Comme il reculait, pétrifié, une horrible interrogation muette sur son visage blêmi, elle ajouta :

— J'ai deux cadavres dans ma vie... L'un, que j'ai fait moi-même... avec cette main que voilà !...

Était-ce bien elle ?... Était-ce la créature de beauté, de grâce et de songe qu'il avait vue sans cesse, depuis leur première rencontre — soit devant lui, en la splendeur vivante de la chair, soit au secret asile du souvenir où la faisaient apparaître de passionnées évocations ?...

Était-ce bien elle, la nonchalante et la silencieuse, dont maintenant la petite main se tendait en un geste de meurtre, et dont l'âme, si soigneusement gardée, jaillissait, avec un éclat de fureur et de vengeance, aux fenêtres, soudain illuminées, de ses tragiques prunelles ?



Ce ne fut qu'un éclair. La jeune femme laissa retomber son bras, éteignit la sinistre étincelle de ses yeux et reprit avec le calme un peu découragé qui lui était habituel :

— Oui... J'ai tué un homme.

Voyant que Rodolphe ne pouvait pas encore sortir de son immobile stupeur, elle se prit même à sourire :

— Voulez-vous encore m'épouser ?

Sans doute... Et il en acceptait l'espoir avec transport. Ne l'aurait-il pas suivie, cherchée, suppliée, conquise, jusqu'au fond des enfers ? Qu'importe le bien ou le mal, la misère ou l'opulence, la sécurité ou le péril, à l'être qui subit, en son extrême intensité, cette maladie fatale, cette hypnose extraordinaire qui, sous le nom d'amour, lie sa personnalité à une autre au point qu'il n'en puisse être détaché sans une souffrance qui conduise à la mort ?

Ce qui faisait mal à Rodolphe, en ce moment, ce n'était plus la peur de perdre Lysiane, car il sentait qu'il allait l'obtenir, que l'étrange aveu lui-même préluait à la capitulation de cette âme folle d'indépendance, et que son cœur, à lui, ne pouvait guérir, quelle que fût l'horreur des révélations.

Mais ce qui lui faisait tant de mal, c'était le brusque effacement en lui-même de ce qu'il croyait aimer ; la substitution d'une autre Lysiane, d'une Lysiane criminelle, à sa primitive idole. Il ne l'aimait pas moins. Pourtant il s'était figuré qu'il aimait surtout l'âme de cette femme. Alors ?... Il mit donc quelques minutes à inventer inconsciemment un lien, à se fabriquer rapidement dans la pensée une troisième individualité de cette belle créature. Les fumées d'abîme et de chaos dont son cerveau s'obscurcissait se dissipèrent. Ni la Lysiane passée, ni la meurtrière Lysiane entrevue ne subsistèrent. Une sorte de coupable héroïque et généreuse, une victime irresponsable de quelque fatalité, lui apparut.

— Quoi que vous ayez fait, dit-il, vous m'êtes innocente et sacrée. L'action que vous avez commise, si terrible fût-elle, doit trouver son explication en des mobiles très nobles.

Lysiane lui répondit :

— Je ne vous remercie pas de votre appréciation. Elle m'est indifférente. J'écrirai pour vous, très rapidement, l'histoire de ma vie. Si vous persistez à m'épouser lorsque vous l'aurez lue, j'y consentirai, parce que vous êtes le seul homme vivant que j'estime et à qui je doive quelque reconnaissance.

Il fit un mouvement. Elle poursuivit :

— Je crois que vous souffrirez plus tard et que vous vous repentirez amèrement d'être devenu mon mari. Mais la privation d'un mal que l'on s'imagine être un bien, torture plus que la réalité de ce mal. Notre imagination s'ingénie tellement à raffiner nos supplices qu'elle nous emplit de regrets pour des douleurs non essayées autant que pour des extases inaccessibles.

Ils convinrent de ne pas se revoir jusqu'à ce que Lysiane eût fixé ses souvenirs en quelques pages, pour se dévoiler sincèrement à celui qui deviendrait son époux. Rodolphe refusait cette confession, protestait de sa confiance... Mais Lysiane maintint sa résolution inébranlable.

— C'est autant pour moi que pour vous-même, dit-elle. J'ai besoin de me reprendre et de me comprendre, s'il est possible. Mais qui suis-je pour une pareille tâche ? ajouta-t-elle avec mélancolie. Comment ma débile intelligence de femme sonderait-elle le mystère de ma propre personnalité ?...

Elle se tut pendant un instant, puis elle reprit :

— Avez-vous songé quelquefois, Rodolphe, à l'inconnu que vous êtes pour vous-même ? N'avez-vous pas souhaité souvent, avec une aiguë curiosité, de vous transformer en un autre, pour vous regarder vivre, agir, et pour vous juger d'en dehors ? Même et tout simplement, pour juger de vos traits, pour connaître enfin ce visage que vous aurez promené par le monde en le contemplant vainement dans les miroirs, sans jamais en saisir la véritable apparence.

— Si j'étais un autre, dit Rodolphe, je me jugerais autrement, mais je ne me jugerais sans doute pas mieux.

Ils se séparèrent, ces étranges fiancés, après ces graves paroles. Le jeune peintre, qui demeurait au bas de la falaise, dans le petit port de pêcheurs

dominé par le château, retournerait à Paris le lendemain même. Et là, il attendrait les révélations que lui promettait Lysiane.

— Vous n’avez pas besoin de traverser tout le parc pour redescendre au village, fit remarquer la jeune femme. Il y a un sentier direct, à deux pas d’ici, le long de la falaise.

## II

Le grand parc du château de Morlay dévalait en bois touffus et giboyeux vers l'intérieur des terres. Du côté de la mer, il était borné par la nette coupure d'une falaise de quarante mètres, et si bien défendu contre toute intrusion par le perpendiculaire mur de glaise, qu'à l'endroit le plus abrupt on n'avait dressé nulle clôture. Les habitants gardaient ainsi la joie du libre espace et de l'horizon illimité, sans que le tableau sublime fût gâté à leurs yeux par l'importunité d'aucune barrière en moellons ou en fers de lance. Une grille reprenait seulement au sommet d'un sentier s'élevant de la plage par une série de lacets. Sentier peu pratiqué, peu distinct, et détruit en son milieu par un éboulement récent.

Rodolphe ne s'y engagea que muni des instructions précises clairement données par Lysiane. Pourtant il ne les suivit guère, absorbé dans son rêve d'amour, et préoccupé jusqu'à l'oubli de toute autre chose par les inquiétantes confidences de la jeune femme. Tout à coup, sur une pente plus rapide, son pied glissa... Il faillit être précipité. L'inconscient mouvement qu'il fit pour saisir une touffe d'herbe rude, la secousse qu'il éprouva et le sentiment du réel danger, rappelèrent son esprit en ce lieu sauvage, où, sans but, s'agitait son corps.

— J'ai tout à fait perdu le sentier, songea-t-il. N'importe, je suis leste, et, de façon ou d'autre, j'atteindrai bien la plage.

Il l'atteignit, en effet, non sans peine, après deux heures de descentes et de remontées, dans le gras chaos de ces glaises trempées par de récents orages. Mais, lorsqu'il sauta enfin sur le sable avec un « ouf !... » de soulagement, il s'aperçut, le cœur crispé d'une véritable angoisse, que toute cette gymnastique était à refaire.

Un promontoire séparait du village l'endroit où il se trouvait. Le sentier l'eût conduit au-delà de ce promontoire ; sa course hasardeuse l'avait amené en-deçà. Regagner le port par la plage était impossible, car pour tourner cette pointe de terre, il eût fallu entrer dans la mer et nager peut-être longtemps. Rodolphe Decroix ne savait pas nager. Rester où il était présentait ce danger que, sans doute, la mer montante envahirait l'étroite langue de sable. Or la mer montait ; il venait de s'en assurer en observant un point de repère bientôt effacé par le flot. Elle montait même très vite. À quel point de sa course était-elle ? Le jeune homme l'ignorait. La plus simple prudence lui défendait de prendre même un instant de repos. Il se mit donc à gravir la falaise, sans indice quant à la direction, et souvent arrêté par des blocs surplombants. Ses forces faiblirent. L'énervement le prit. D'ailleurs le soir — pourtant tardif — de juin commençait à descendre. Le soleil s'était couché. Des nuages montaient, le ciel se plombait. La mer prenait la nuance douteuse et translucide du jade.

— Situation romanesque, pensa Rodolphe en essayant de rire. Dommage que je ne sois pas un peintre de marine !

Mais il cessa de s'égayer, car ses genoux brisés de fatigue venaient de fléchir brusquement.

Un éboulement se produisit sous la pesée de son corps alourdi de lassitude. Il jeta un cri, révolté contre l'horreur du vide et de la mort solitaire. Au-dessous de lui, en ce moment, dévalaient vingt mètres de falaise à pic. Ses mains s'abattirent, se crispèrent au hasard... Sous l'étreinte de l'une d'elle, un appui résistant, une tige rigide se rencontra, qui le préserva de la chute. Rodolphe, se hissant jusqu'à une éminence en saillie, s'assit un instant, anéanti par l'émotion.

Bientôt remis, il voulut se rendre compte de ce qui l'avait sauvé. La forme inattendue de l'objet, malgré le sinistre frôlement de la mort, avait frappé son esprit. Il le retrouva tout de suite. Et quel étonnement !... C'était un tube métallique, tel que le canon d'un fusil, émergeant d'une anfractuosité de cette sauvage falaise. Sous la lumière finissante, cet outil singulier — arme de meurtre peut-être — à demi enfoui, indéfinissable encore, mais fabriqué par des mains humaines, luisait bizarrement en l'absolue et inaccessible solitude.

Rodolphe oublia le danger, l'approche de la nuit, l'instabilité de son équilibre, pour dégager cet objet. Après beaucoup d'efforts, il y parvint, et tira de la crevasse, mais rouillée, souillée, encrassée de glaise, une carabine légère et d'un modèle élégant.

— Ah ! se dit-il, qui a jeté d'en haut ou caché là cette arme ?... Il y a des mois, peut-être des années que les vents, les orages, les glissements du terrain l'ont roulée, déplacée, enlizée. Mais d'où vient-elle ?... À quelle sombre action a-t-elle bien pu servir ?

Pendant longtemps, il demeura immobile, les yeux fixés sur le fusil posé en travers sur ses genoux, et la nuit était complètement tombée lorsqu'il releva la tête et soupira :

— Ah ! Lysiane... Lysiane...

À ce moment, il crut apercevoir au-dessous de lui, sur le noir des flots, une lumière qui vacillait.

De toutes ses forces il appela :

— Ohé !... ohé !...

— Ohé !... répondit une voix.

C'était un pêcheur, sans doute. En effet, au bout d'un instant, la barque ayant viré, Rodolphe distingua une tache pâle, qui était la voile.

Cette vue l'encourageant, et le repos qu'il avait pris ayant renouvelé ses forces, il se hasarda à descendre. Bientôt il se trouva à portée de voix du bateau.

— Descendez toujours, lui criait-on. L'eau ne touche point la falaise. Il y a du sable... Vous pourrez *atteiri*...

Glissant, roulant et sautant, Rodolphe toucha de nouveau la plage, au même endroit que tout à l'heure. Il eut soin de ramasser le fusil qu'il avait jeté avant de descendre. Mais il eut le désappointement de voir la barque arrêtée à une centaine de mètres du bord.

On lui criait quelque chose, et il n'entendait plus aussi bien que lorsque la voix montait.

— La plage, pensa-t-il, est en pente douce. J'aurai pied jusque là.

Il retira son pantalon et entra dans la mer, portant sur sa tête, avec la carabine, ce vêtement indispensable. Il enfonça bientôt jusqu'à la ceinture, mais tout de suite, rencontra un banc de sable, où l'eau ne lui montait qu'au genou. Ce banc de sable avait empêché la barque d'approcher. Immédiatement au-delà, il atteignit le bateau, s'y hissa, puis s'effondra contre l'avant, étourdi de froid, de faim et de fatigue.

Quelqu'un lui mit aux lèvres une gourde emplie de liqueur âpre, brûlante — de l'eau-de-vie de cidre, sans doute — dont il but quelques gorgées. On le roula dans un vieux manteau ; on jeta sur lui une toile goudronnée, et il s'endormit, ou s'évanouit.

Rodolphe se réveilla dans un frisson, avec, en ses oreilles, un bruit de voix qui semblaient parler très haut et depuis très longtemps.

Le pêcheur donnait un ordre au petit gars de douze ans, qui, seul avec lui dans la lourde barque, l'aidait à lever ses filets. C'étaient les premiers mots échangés entre eux de toute la nuit ; mais, en rêve, les secondes peuvent durer des heures, et Rodolphe croyait les avoir écoutés tout le temps de son sommeil.

— Où suis-je ?... demanda-t-il.

— Avec le père Lefrançois, de Basseville, répondit l'homme. Faut m'excuser, monsieur, si je n'ai pas pu vous ramener tout de suite. Mais j'aurais manqué ma pêche de c'te nuit. Et elle était fameuse !... Voyez plutôt.

Rodolphe se souleva, et, sous un imperceptible frémissement d'aube, il vit de mouvantes écailles d'argent s'agiter au fond de la barque, sous les mailles d'un filet, et se tordre jusque sur ses pieds.

— Brrr !... Il ne fait pas chaud, mon brave.

— Avalez-moi un bon coup de ce calvados, ça vous remettra, dit l'homme en lui tendant sa gourde. Bah ! vous êtes toujours mieux ici que perché sur c'te grande gueuse de falaise de Morlay... Un endroit où je n'irai pas me promener au clair de lune, ben sûr.

Suivant la direction des regards du pêcheur, Rodolphe se tourna du côté de la terre, et vit se découper, en un noir plus noir que la nuit finissante, les lourds massifs de cette côte élevée. De la distance où ils se trouvaient en

mer, on découvrait même, au-dessus de la crête la plus haute, la silhouette sombre du château de Morlay. Rodolphe, qui en connaissait bien l'architecture Louis XIII, devina autant qu'il distingua le corps de logis principal et les deux ailes, couronnés de leurs immenses toits d'ardoises.

C'est là que Lysiane dormait, ou veillait, vivant d'étranges songes ou de plus étranges pensées. L'image de cette femme s'imposant à Rodolphe, lui fit oublier le pêcheur, qui mâchonnait entre ses dents, avec le tuyau de sa courte pipe, quelques commentaires bourrus.

— V'là encore c'te damnée lumière !... s'écria tout à coup le bonhomme. Sainte Vierge ! — ajouta-t-il en se signant — on ne peut pas dire que le père Lefrançois, qu'a été quartier-maître sur un aviso de l'État, a peur de son ombre. Mais, vrai !... j'aime pas voir Satan allumer comme ça ses cierges. On ne me ferait pas entrer à c't'heure, dans c'te maison maudite, quand on me payerait des mille et des cents.

— C'est vrai, dit Rodolphe à demi-voix, je distingue une clarté dans une fenêtre de l'aile droite. Est-ce que M<sup>me</sup> de Morlay veillerait encore à cette heure ?

— C'est pas elle qui veille, dit brusquement le père Lefrançois. C'est l'âme de celui qu'elle a assassiné.

Rodolphe eut en lui, de nouveau, la sensation de vertige éprouvée tout à l'heure lorsque la falaise croulait sous ses pieds.

Un étranglement le prit à la gorge, et, malgré le froid pénétrant de l'aube sur les flots, des gouttes de sueur perlèrent à ses tempes.

— Que dites-vous ?

Le père Lefrançois vit que ses paroles avaient produit de l'effet. Il tira de sa pipe une bouffée satisfaite et s'activa à la manœuvre, pour taquiner la curiosité de son interlocuteur.

— Oh ! hisse... Largue le foc !... cria-t-il à son gamin.

— Que disiez-vous ?... répéta la voix haletante de Rodolphe.

— N'êtes-vous donc pas du pays ? demanda le pêcheur.

— Non, non.



— C'est juste. Vous ne vous seriez pas égaré sur c'te falaise. Et l'on ne vous a pas dit ?...

— Mais quoi ?...

— Dans le château de Morlay, c'te lumière qui brûle nuit et jour, c'est des cierges... Des cierges que le mort vient, toutes les vingt-quatre heures, rallumer dans son ancienne chambre. Et il ne revient que depuis qu'elle y habite... *elle*.

— Qui ?... Elle ?... M<sup>me</sup> de Morlay ?

— Celle qui se fait appeler M<sup>me</sup> de Morlay, car c'est pas sous ce nom-là qu'elle a été tracassée par la justice.

— La justice ?...

— Oui... ce pauvre diable de garde-chasse, qu'elle avait ensorcelé, a eu beau mourir du poison qu'elle lui avait donné, et mourir sans la dénoncer, se laissant accuser pour elle, ces messieurs du parquet ont bien deviné qui avait tenu ou dirigé l'arme. Seulement, voilà... il n'y avait pas de preuves.

— Mais qui était mort ? s'écria Rodolphe. Qui avait-on tué ?

— *On !...* — répéta le pêcheur, comme blessé par une suspicion de sa bonne foi — Puisque je vous dis que c'était elle, l'assassine. Elle, la belle Lysiane, qu'on la nomme dans le pays.

Ce nom, prononcé par ce vieux rustre ; ces douces syllabes en cette bouche édentée, baveuse, noircie de tabac ; ces adorées syllabes frôlant familièrement, sans aucun titre respectueux, cette pipe immonde, quel supplice pour l'artiste épris par l'imagination autant que par le cœur ! Mais, pour l'honnête homme, quel supplice pire de s'entendre ainsi révéler le crime à peine admis encore. Quoi ! ce crime héroïque et passionnel, absous et compris d'avance, il devenait une vile action sournoise, rendue abjecte par la complicité d'un garde-chasse... Peut-être doublé par l'empoisonnement du complice... Oui... terrible ressemblance !... N'avait-elle pas dit : « deux cadavres ».

— Mais — pensa Rodolphe, qu'une torturante curiosité dévorait à présent — elle avait sans doute un droit au premier meurtre, droit de

châtiment ou de vengeance... Une traîtresse rivale ?... Un mari indigne peut-être ?...

— Quel est, demanda-t-il au père Lefrançois, quel est donc ce mort qui revient, dites-vous ? Qui donc avait-elle tué ?

— Son père, parbleu, son père, le comte Guy de Morlay. Il menaçait de la déshériter. Avant qu'il eût fait son testament, elle s'est assuré l'héritage.

### III

— Non, se disait Rodolphe, en montant, le lendemain, vers deux heures, les pentes gazonnées et boisées du parc de Morlay — car, malgré les conventions de la veille, il voulait revoir Lysiane — Oh ! non, il y a des signes qui ne trompent pas ; il y a des mots involontaires, des expressions imprévues de visage, des gestes irraisonnés, à travers lesquels nous pénétrons assez dans l'être intérieur de nos semblables pour ne pas confondre avec une nature aux aspirations nobles une autre nature que l'argent attire, que le mensonge tente et que le sang n'effraie pas. Et quel sang ?... Celui d'un père. Cette femme aussi... cette douce femme, dont le plus grand défaut jadis me paraissait être la nonchalance — nonchalance physique, et aussi morale — un désintéressement de tout poussé jusqu'à l'indifférence. On eût dit, en vérité — et si elle eût été pieuse j'aurais pu le croire — on eût dit qu'elle se détachait de toute chose ici-bas et ne gardait au cœur qu'un grand intérêt immatériel, un amour mystique tel que les vierges des cloîtres en nourrissent, en leurs poitrines meurtries et comprimées, pour l'Époux divin dont elles attendent l'éternelle extase sans trêve. Je me la rappelle — pauvre enfant ! — quand elle copiait des tableaux pour vivre. Car c'est ainsi que je l'ai connue. Elle avait si peu de ressort pour la lutte ; le travail, qui la sortait de ses rêveries, lui inspirait une telle horreur que, sans moi, elle se tuait sans doute. Mais, après tout, n'était-ce pas le remords qui la poussait au suicide ?... D'ailleurs, pourquoi cette position précaire ?... Se cachait-elle ?... Cet héritage qu'elle possède aujourd'hui lui était-il alors contesté ?... Je la vois toujours, dans la grande galerie du Louvre, devant ce tableau qui l'avait séduite et qu'elle copiait mal d'ailleurs, car, il faut le reconnaître, elle est une de ces créatures incomplètes et malheureuses qui sentent vivement les choses de l'art, mais qui échouent régulièrement lorsqu'elles veulent matérialiser sous une forme

apparente leurs insaisissables sensations. Je la vois devant ce Jean-Baptiste de Vinci, dont elle a le regard et parfois le sourire. Mes yeux allaient de ce vivant visage de femme à cet autre visage sur la toile, et j'étais frappé de leur étonnante analogie d'expression. Ah ! cette mystérieuse tête de Vinci — appelée à tort Jean-Baptiste, mais insexuelle et surhumaine en réalité — comme elle unit effroyablement l'ironie à la désespérance ! Sur un fond sombre, un énigmatique visage, et la main droite, à l'index levé. Là-haut !... que nous indique-t-elle là-haut, cette figure d'abîme dont le regard sonde nos entrailles ?... Rien... Elle sait bien que nos yeux n'y verront jamais rien, mais qu'ils s'y lèveront toujours, et c'est pour cela qu'elle sourit — sourire de pitié, d'ironie et d'inguérissable amertume. Ah ! Lysiane, quel mal vous me faites quand vous souriez comme cette figure !

En cette rêverie, où le peintre et l'amoureux mêlaient des impressions d'art avec des pressentiments du cœur, Rodolphe oubliait dans quel but il montait au château, manquant à sa promesse de repartir pour Paris le matin même. Une sensation de pesanteur sur l'épaule droite changea le cours de ses idées. Il se souvint de cette carabine de chasse, trouvée la veille sur la falaise et qu'il apportait avec lui. Enfermé dans sa petite chambre d'auberge, il avait passé la matinée à nettoyer cette arme. Et maintenant il allait observer Lysiane, tandis qu'il la lui montrerait, car il ne pouvait croire autre chose, sinon qu'il avait découvert là l'instrument principal du drame sombre déroulé jadis dans le château de Morlay.

— Madame vient de sortir, lui répondit le domestique auquel il s'adressa.

— Pourriez-vous me dire si je la trouverais dans le parc ?

L'homme fit un geste d'incertitude, mais ajouta presque aussitôt :

— Je vais appeler Nassik, le valet de chambre indien. Il doit savoir.

Rodolphe demeura quelques minutes seul dans le grand vestibule. C'était une sorte de hall arrangé à l'orientale. Jamais l'antipathie du peintre pour les transpositions de mœurs et d'usages en des climats opposés, jamais le malaise qu'imposaient à sa vue les couleurs éclatantes ne se réveillèrent plus pénibles. Car cette passion de Lysiane pour l'Orient — effet d'atavisme ou d'influence inexplicable — éloignait un peu plus de lui la femme aimée,

la rendait encore plus mystérieuse d'origine et plus étrangère de tempérament.

Les hautes baies des fenêtres s'obscurcissaient de boiseries persanes découpées à jour, dans les interstices desquelles des vitraux coloraient au passage les vifs rayons du soleil de juin. Des traînées de lumière azur ou pourprée se posaient sur les mosaïques pâles du sol, sur les tentures de cachemire où brillaient comme des yeux des paillettes de verre prises dans la trame chatoyante, sur les plaques de marbre incrusté qui revêtaient les portes, sur les boucliers de bronze de Tanjore damasquinés de cuivre rouge et d'argent, et aussi sur la face pensive d'un grand Bouddha doré aux prunelles de calcédoine, devant lequel brûlait une lampe et s'évaporaient des parfums.

— Ah ! se dit Rodolphe, si j'étais superstitieux je croirais que cette femme bizarre possède un pouvoir surnaturel pour me forcer, moi si simple, à l'adorer, elle si complexe ! Mais suis-je donc fou pour ainsi fabriquer de l'amour avec une telle somme de doutes, de soupçons et de réelles antipathies ?

La vue de Nassik, le serviteur indien, n'était pas faite pour apaiser son trouble. Cet homme, beau et bien découpé, d'une physionomie calme et fière, le teint à peine bronzé, devait appartenir à l'une des races élevées de l'Inde. Il portait un turban de soie rose, une sorte de blouse retenue par une ceinture dans laquelle un poignard était glissé, un pantalon flottant, des babouches.

Rodolphe, parlant à Lysiane de Nassik, s'était permis de trouver ridicules la présence de cet homme et son accoutrement.

— Je lui dois la vie, avait dit la jeune femme. Sans lui, dans un voyage que j'ai fait aux Indes, j'eusse été assassinée.

— Mais pourquoi ne pas l'habiller à l'européenne ?...

— Qu'importe comment il s'habille ? avait-elle répondu en haussant les épaules.

Maintenant Rodolphe tâchait de savoir par l'Hindou s'il retrouverait M<sup>me</sup> de Morlay dans le parc. En fait de langue occidentale, Nassik ne parlait que l'anglais. Il fit comprendre pourtant au jeune peintre que sa

maîtresse étant sortie à cheval, et seule, n'avait pas dû franchir les murs de la propriété.

Le domestique français ajouta :

— C'est vrai. Quand M<sup>me</sup> la comtesse veut descendre à cheval dans le pays, elle emmène toujours le groom.

Dans les longues avenues pleines de silence et d'ombre, Rodolphe se sentit comme soulagé d'un indéfinissable fardeau. Les échappées de vue sur la belle vallée paisible et rustique, sur les verts herbages normands, hérissés de pommiers et tachés par les rousses robes des bœufs, enchantèrent son âme paysanne. Car Rodolphe Decroix était tout simplement un fils de laboureur parvenu à la notoriété, presque à la fortune déjà, par un indomptable essor de talent. Jamais il n'avait eu de maître. Lorsque, enfant, il charbonnait sur les murs une silhouette de faneuse ou de moissonneur, les villageois s'attroupaient autour, en disant :

— Mais c'est la Jacqueline, c'est le père Matthieu !... Nom de d'là, c'est-y çà tout de même !...

Et l'un ajoutait :

— Veux-tu tirer ma figure sur du papier, gamin ? Je te donnerai deux sous, et tu viendras *cueiller* autant de pommes dans le pré qu' ta blouse en pourra tenir.

Et le petit Rodolphe en avait *tiré* de ces visages roublards ou naïfs, rubiconds ou tannés, les coloriant bientôt avec de mauvaises couleurs, sans se douter qu'il faisait du très grand art, très original, très personnel, très neuf, jusqu'à ce qu'un peintre, passant par là, dit en lui tapant sur l'épaule : « — Mon garçon, vous avez du génie. » Ce à quoi il répondit : « — Qu'est-ce que c'est ? »

Maintenant, il les faisait peiner, sourire ou rêver sur ses toiles, les paysans, ses frères bien-aimés, les seuls êtres dont la vie lui parût douée d'une raison d'être. Et c'était encore pour lui — malgré l'habitude commençante — un étonnement de voir, au jour du vernissage ou dans son atelier, la fine fleur du Paris élégant s'extasier devant ses rustiques tableaux en une admiration sincère. Comment ces mondains artificiels, fabriqués matériellement par leurs couturiers, leurs modistes et leurs tailleurs,

intellectuellement par les *Échos* et les *Faits-Paris* de leurs puérils journaux, pouvaient-ils s'intéresser à la représentation franche et crue de milieux, de mœurs et d'individus, pour la réalité desquels ils éprouvaient une absolue indifférence ? C'était ainsi pourtant. Rodolphe Decroix devenait un peintre à la mode. Et, devant ce fait inattendu, le naïf artiste se demandait avec inquiétude si, dans sa façon d'interpréter la nature, ne se glissait pas, à son insu, quelque colossale méprise qui le mît à l'unisson avec la sottise irréparable, foncière, de gens qui n'ont jamais pensé, ni lutté, ni cherché, mais qui, par un vocable aussi gonflé que leur prétentieuse ineptie, se sont baptisés « gens du monde. »

— Ah ! se dit-il, tandis qu'un rapprochement involontaire s'imposait à son esprit, combien je préfère Lysiane, même compliquée, même perverse — ô mon Dieu ! même criminelle — à ces femmes dont la délectation réside en le suffrage des imbéciles, et qui réglementent sur l'opinion sans portée d'un petit groupe de gens bien mis les passions de leur cœur et la livrée de leurs valets.

Déjà Rodolphe se donnait des raisons pour expliquer un entraînement qui résisterait — il le sentait bien — même aux plus sombres découvertes sur le caractère de son amie.

Mais pourquoi prenait-il la peine d'analyser ou de se défendre ? Son âme fraîche, intacte et tendre, que l'art seul avait habitée jusqu'ici, était un domaine favorable et tout disposé à l'implacable despotisme de l'amour. Sa virilité superbe, trempée en une atmosphère de simples rêves, de solitude, de chasteté, mettrait toutes ses puissances au service d'une unique et dominatrice passion. Il suffisait que l'étincelle jaillit ; il suffisait qu'une attraction — plus ou moins justifiée par le raisonnement, qu'importe ! — mît en un état de tension active toutes ces forces accumulées et latentes. Cette étincelle avait jailli des yeux de Lysiane ; cette attraction émanait du pâle visage et des souples grâces, et de la voix chantante, expressive, et des longs cheveux de brune, et des lèvres fermes et fières disant des choses inattendues, qui, pour tout autre même qu'un aveugle amoureux, faisaient de M<sup>me</sup> de Morlay une créature très désirable, très originale et très belle.

À force de penser à elle, le jeune peintre avait presque oublié qu'il marchait à sa recherche. Lorsqu'il s'avisait que l'heure s'avavançait et que,

peut-être, il ne la trouverait plus dehors, il suivait une allée bordée d'un rideau de jeunes châtaigniers au delà duquel on voyait miroiter la surface d'un étang. Il se souvint qu'on appelait cette pièce d'eau *l'Étang de Guy*, en souvenir du comte, père de Lysiane, qui, tout enfant, s'ébattait dans une barque sur ce lac en miniature, son site favori dans le grand, parc.

En ce moment l'ébrouement d'un cheval à peu de distance l'avertit qu'il allait apercevoir celle qu'il cherchait.

Quelques pas de plus, et il tourna le massif des châtaigniers. Mais, au bord de l'eau immobile, toute fleurie de nénuphars, la jument de Lysiane était seule, s'amusant à brouter des feuillages, la bouche souillée d'une écume verdie.

— Grands dieux !... elle est tombée !... dit tout haut le jeune homme.

Et il s'efforça de crier, d'une voix étranglée d'émotion :

— Lysiane !... Lysiane !...

— Qui m'appelle ?... Je suis là... Comment, vous, Rodolphe ?... C'est vous ?... Ne m'aviez-vous pas promis de partir pour Paris ce matin ?

Le jeune homme hésita un instant avant de se tourner dans la véritable direction d'où partait cette voix si bien connue. Lysiane se tenait debout, dans un îlot portant une maisonnette construite en branches d'arbres. Chalet en miniature d'où elle venait de sortir en inclinant sa haute et svelte taille. Et Rodolphe la regardait, surpris de la voir, en son amazone gris clair, si différente de la femme aux vêtements indécis, onduleux et flottants, de surahs lâches, de dentelles vaporeuses, qu'il contemplait ou dont il rêvait d'ordinaire.

— Attendez un instant, je viens, dit-elle.

Une barque où elle sauta, en trois coups de rame, l'amena vers le bord. D'un geste sûr, harmonieux, tranquille, elle maniait les avirons, puis touchait terre, sans accepter la main que lui tendait Rodolphe, et d'un nœud solide, un nœud de matelot, amarrait l'embarcation.

Alors elle releva la tête, et, voyant l'étonnement du peintre, se prit à sourire. — Lysiane souriait parfois, mais ne riait jamais.



— Asseyons-nous, dit-elle. Nous pouvons causer un instant, puisqu’aussi bien, monsieur, vous m’avez désobéi en reculant votre départ.

Elle écarta d’une caresse la jument qui s’approchait d’elle, allongea les naseaux vers son visage, puis elle s’installa sur un banc de pierre, avec Rodolphe à son côté.

— Vous faisiez un joli tableau sur ce fond de verdure et d’eau, dans cette petite île, dit le jeune homme. Je vous peindrai ainsi, de mémoire, à mon retour.

— N’en faites rien, je vous prie, répondit-elle.

— Mais pourquoi ?

— Ce lieu m’est sacré. J’étais là en pèlerinage, et non pas pour fournir des sujets de genre.

— Pardonnez-moi. Je n’en savais rien.

Comme elle se taisait, il ajouta, dévoré de curiosité pour tout ce qui la touchait :

— Vous ai-je peut-être dérangée ?

— Non, mon ami.

Elle ajouta :

— Vous me regardez comme si mes actions les plus insignifiantes devaient avoir un sens caché, terrible, et comme si vous alliez m’arracher du cœur la vérité avec vos regards. Mais, Rodolphe, je n’ai pas l’intention de rester une énigme pour vous. Ne vous ai-je pas promis une confession absolue, sincère, complète ?...

Rodolphe rougit, détourna d’elle ses yeux, et regarda l’îlot.

— Allons, reprit Lysiane. Hier, vous ne vouliez rien savoir. Aujourd’hui, vous ne pouvez pas attendre. Je vais vous dire ce que c’est que cet îlot. C’est un endroit où mon père venait jouer quand il était petit. C’est lui qui s’est construit à lui-même cette maisonnette... Il avait douze ans. Il se croyait Robinson Crusoë. Il a passé, m’a-t-il dit souvent, sur cette motte de terre, les seuls moments tout à fait heureux de son existence. J’y viens

quelquefois pour penser à lui, au petit garçon joyeux, insouciant, qu'il était alors... Mais, Rodolphe, pourquoi donc me regardez-vous ainsi ?

Il eut un sursaut, un brusque battement des paupières, comme pour cacher l'horrible pensée que Lysiane aurait pu lire dans ses prunelles, éloquentes malgré lui.

— Lysiane, dites-moi, vous aimiez beaucoup votre père ?...

— Si je l'aimais !... Ah ! Rodolphe, c'est lui qui m'empêche pour jamais de donner mon cœur à un homme vivant, car pas un ne lui ressemble.

— Et le comte Guy de Morlay était un bon père pour vous ?

— Trop bon, beaucoup trop bon.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Il a voulu trop bien m'aimer. Il s'est sacrifié pour moi, sans se douter qu'il me sacrifiait du même coup.

— Pardonnez-moi si je suis cruellement indiscret, si je réveille votre douleur, Lysiane, mais... le comte... n'est-ce pas ?... si je ne me trompe... est mort de mort violente ?...

La chaude pâleur de Lysiane, brusquement, devint livide. Ses mains se soulevèrent, tremblantes.

— Comment le savez-vous ?... Qui vous a dit ?...

— Mais... dans le pays... murmura-t-il.

— Ah ! fit-elle, se dressant tout debout, voilà donc pourquoi vous n'êtes point parti hier au soir !... Vous avez voulu faire votre enquête vous-même. C'est indigne, monsieur, c'est indigne !...

— Lysiane, écoutez-moi...

— Non, non... Et vous ne saurez rien !... Je ne vous écrirai rien... C'est fini. Je ne vous reverrai pas, monsieur... Ah ! que c'est lâche !

— Lysiane !...

— Oui, c'est lâche !... dit-elle en se retournant — car elle s'était élancée pour le fuir. — Vous, un galant homme, aller questionner des fournisseurs,

des paysans, sur une femme... sur moi !... Après que je m'étais moralement livrée à vous !... Ah ! Rodolphe !

Dans la colère qui la bouleversait, elle si calme, si mesurée d'ordinaire, y avait-il plus que de la fierté offensée ? Y avait-il une sympathie déçue, une désillusion sur le jeune homme lui-même ? Il le crut presque, à l'accent brisé dont elle lui lança son propre nom comme un reproche.

Mais que faire pour être entendu seulement par cette femme égarée de fureur ? Avant que Rodolphe eût pu la prévenir, elle avait posé le pied sur le banc de pierre, et, de là, s'était élancée sur le dos de sa jument. Sans rassembler les rênes, sans mettre le pied à l'étrier, elle donnait un coup de talon, enlevait l'animal, partait...

Le jeune peintre bondit, saisit les rênes.

— Ah ! pardonnez-moi d'user de violence, dit-il. Mais vous ne savez pas... Vous ne vous doutez pas... Vous êtes à cent lieues de la vérité. J'ai failli me tuer hier en descendant la falaise. Et j'ai trouvé... Il faut qu'avant de partir d'ici vous voyiez ce que j'ai trouvé.

Tout en maintenant le cheval d'une main, de l'autre il dégageait la carabine qu'il portait en bandoulière. Jusqu'ici Lysiane n'avait pas remarqué cette arme, ou n'y avait pas fait attention. Tout à coup ses yeux, attirés par le geste de Rodolphe s'y portèrent. La flamme furieuse qui les éclairait vacilla. Les lèvres serrées de la jeune femme s'entr'ouvrirent.

— Quoi ? murmura-t-elle. Vous avez trouvé ?...

— Cette carabine, dit le peintre, prise dans la terre glaise, enfoncée dans un trou de rocher, à l'endroit le plus abrupt, le plus inaccessible de la falaise. Elle avait dû être jetée d'en haut... Et depuis longtemps... Plusieurs années peut-être.

— Lâchez le cheval. Je ne partirai pas..., dit Lysiane d'une voix blanche, d'une voix éteinte, d'une voix si différente des accents violents de tout à l'heure, que Rodolphe en fut ébranlé d'un frisson.

Les deux mains libres, à présent, il ôta le fusil, qu'il tendit à Lysiane.

La jeune femme examina la crosse, puis le chien, puis l'embouchure du canon, lâcha la carabine, tourna sur sa selle et s'abattit de côté, évanouie.

---

## LYSIANE A RODOLPHE

Château de Morlay (Manche).

Juin 1888.

Me voici, mon cher Rodolphe, assise devant ces feuillets blancs qui vont recevoir l'histoire de ma vie. Car cette confession, aujourd'hui je vous la dois. Je vous la dois non plus seulement parce que je vous l'ai promise, mais comme la seule marque d'estime et de confiance capable d'effacer de votre cœur, de votre souvenir, mon injuste colère, mes injustes reproches.

Vous êtes plus généreux que moi. Car, à la première apparence, je vous ai soupçonné d'une bassesse. Je vous ai accusé d'être allé dans le village provoquer sur mon compte les médisances des paysans. Et vous, quand vous m'avez vue terrassée par une violente et obscure impression, qui pouvait être un remords, vous n'avez pas encore voulu croire que je fusse une misérable. Et cependant tout semblait se lever en évidence contre moi.

Jusqu'à un certain point, vous avez vaincu mon indifférence et mon orgueil. Je sens bien, à présent, que votre opinion me préoccupe. Je ne goûterai nul repos, nulle paix, jusqu'à ce que vous connaissiez la vérité.

La vérité !... Ah ! mon ami, ce mot à peine tracé, je m'arrête... Je lève les yeux... — Devant moi, par la croisée ouverte, je vois se dérouler la vaste mer... La vérité...

Hélas ! vous croirez difficilement l'étrange récit que je vais vous faire. Vous ne douterez peut-être pas de moi, mais vous douterez — à coup sûr, car vous ne pourrez vous en défendre — vous douterez de la lucidité de mon cerveau, de l'impartialité de mon jugement, de la rectitude de mes sens. Comment n'en douteriez-vous pas, alors que, parfois, j'en doute moi-même ?

Je ne suis pas née en Europe, et je ne sais rien de ma mère, sinon qu'elle était belle. Un mystère plane pour moi sur ma naissance et mes premières années. Mon père m'avait toujours promis d'éclaircir ce mystère, et de me faire connaître ma véritable origine le jour où j'atteindrais vingt-et-un ans. La mort a scellé brusquement ses lèvres la veille même de cet anniversaire

de ma naissance, attendu par moi dans une anxiété pleine de singuliers pressentiments.

Laissez-moi fermer les yeux, et rechercher très loin dans ma mémoire les premières images qui m'ont frappée. Oh ! comme elles sont gracieuses, et comme je les vois distinctement !

Des fleurs... Un petit jardin qui ressemblait à un gros bouquet. Des larges fleurs, qui me paraissaient très grandes — peut-être parce que mes doigts, pour les saisir, se trouvaient si menus — et des parfums qui se diffusaient dans un air suave, caressant, velouté. Cette atmosphère-là c'est encore la sensation d'enfance que je me rappelle le mieux... Sans doute parce que j'ai tant souffert de la quitter, puisque jamais, jamais, sauf en quelques soirées exceptionnelles de notre été occidental, sous des berceaux de clématite et de chèvrefeuille, je ne l'ai retrouvée autour de moi. Que l'on m'y ramène, en ce cher pays, que l'on m'y ramène sans me prévenir, en des entreponts fermés de bateau, en une voiture close, et que, tout à coup, l'on m'en fasse respirer l'air délicieux, et je le reconnaîtrai, rien qu'à son haleine de paradis.

Autour du petit jardin régnait une sorte de fossé insondable. Quelle profondeur pour mon imagination d'enfant ! L'on augmentait ma naturelle terreur de cet abîme, afin que mon imprudence ne me poussât pas à trop m'approcher du bord, mal défendu par les larges feuilles piquantes de plantes grasses.

Cet abîme n'était d'ailleurs que la rue avoisinante, car le jardin fleurissait sur le toit de notre maison.

Nous habitions Srinagar, la capitale du royaume de Cachemire. Devant notre porte s'étendait la nappe bleue du Jhelum. Et, sur ce fleuve même, nous avions un autre jardin, un charmant potager flottant, porté par un invisible radeau, et dans lequel mon père m'emmenait cueillir des melons à la chair exquise et sucrée, ou des lotus bleus et roses, que nous mêlions ensuite, par jeu, aux longs cheveux noirs de ma mère.

Pourquoi le comte Guy de Morlay, au lieu de briller dans la société parisienne, comme l'y destinaient sa fortune, son nom, ses rares qualités intellectuelles et physiques, s'occupait-il à cueillir sur le Jhelum, avec sa petite fille, des lotus bleus et roses ?... Vous ne ferez plus cette question,

lorsque vous connaîtrez son caractère. Oh ! comme cela lui ressemblait ! Comme il était bien là l'être nonchalant, rêveur, délicatement sensuel et mystique, dont j'ai reconstitué, analysé par la suite toutes les sensations, tous les goûts, toutes les pensées.

Ses parents l'ayant obligé de choisir une carrière, il était entré dans la diplomatie. Guy de Morlay vint très jeune aux Indes, avec le titre de consul. Je ne saurais vous dire si ses occupations officielles l'amenaient dans le Cachemire, ou s'il avait déjà donné sa démission. Vers cette époque, son père mourut lui léguant une belle fortune et un beau titre. M. de Morlay renonça dès lors et pour toujours à toute espèce de fonctions. Il devint ce qu'on est convenu d'appeler, au point de vue social, « un inutile ».

« Un inutile... » Est-ce dans un sens de blâme qu'il convient d'entendre ce mot ? L'activité individuelle, fille le plus souvent de l'intérêt, de l'égoïsme ou de l'ambition, profite-t-elle toujours à la communauté ? N'a-t-elle pas d'ailleurs ses excès, ses périls, cette activité qui, dans l'accomplissement acharné du progrès, amène parfois nos forces physiques et mentales en un tel état de tension que les cerveaux et les sociétés, à la fin, éclatent et se dissolvent ?

Les hommes et les États qui durent ne sont-ils pas ceux qui, par la modération de leurs besoins et leur goût pour la contemplation, savent se préserver de l'outrance des fièvres dont halètent entre le berceau et la tombe, tant de générations humaines ?

Le labeur, qui absorbe et qui écrase, vaut-il toujours mieux que le rêve — le rêve, gardien des âmes et préservateur des sociétés ?

Et songez, Rodolphe — cela n'est-il pas humiliant ? — songez que l'âpre, l'incessant travail auquel se sont vouées certaines races a pour unique but le bien-être matériel et les satisfactions des sens. Car, pour l'âme, il est évident que Platon, dans sa tunique de laine, en sa demeure que trouverait inhabitable un artisan de nos jours, ne l'avait pas moins éclairée, moins noble, que le monsieur qui possède chez lui le téléphone, et s'en sert pour donner des ordres de Bourse, commander un menu à Chevet ou demander à sa maîtresse l'heure où elle veut conduire au Bois.

Mon père, lui, était un rêveur, et voilà pourquoi il se plaisait en Orient. Il aimait les nobles races qui méprisent l'agitation physique, bonne pour des

esclaves, et qui savent préserver, par le silence et la contemplation, la sérénité hautaine de leur âme.

J'étais bien petite, lorsque, un jour, désignant du doigt les éternels sommets qui font à la vallée de Cachemire une barrière crénelée de neige, puis tournant les yeux vers mon père, je lui demandai :

— Qu'y a-t-il, dites-moi, derrière ces grandes montagnes ?

Il regarda le Nanga Parbat, ce géant accroupi entre l'Himalaya et la chaîne du Karakorum, à l'angle extrême de l'empire indien, et il me dit, en caressant mes cheveux :

— Qu'y a-t-il, dis-moi, dans cette petite tête ?

— Il y a que je voudrais savoir ce qui se trouve de l'autre côté des montagnes.

Le comte parut à la fois amusé et déconcerté par ma réponse. Il me contempla un instant, et, la main toujours posée sur mon front, reprit :

— Derrière ces montagnes, il y a des pays limités, finis, explorés, connus. Dans ta petite tête, il y a l'infini, l'inattendu, les causes par milliards et l'incertitude de leurs combinaisons, le mystère.

Je ne le compris pas du tout, mais ses paroles, soulignées par la gravité de sa voix, me frappèrent, s'imposèrent à mon souvenir.

Elles symbolisent assez bien la tournure d'esprit de mon père, sa préoccupation des problèmes d'âme, son indifférence pour l'extériorité des faits.

J'avais six ans lorsque ma mère mourut. Je vous l'ai dit, je me la rappelle très peu. C'était une Orientale, belle, indolente et silencieuse. Je crois qu'elle m'aimait avec tendresse. Elle m'embrassait passionnément, me donnait des friandises, me gardait à jouer près de son hamac, dans l'ombre fraîche des treillis de bois dentelé, où grimpaient des verdure, et sous la palpitation des éventails que ses femmes agitaient autour d'elle. Mais elle ne causait pas avec moi. Elle ne disait pas, comme mon père, des choses qui me faisaient songer. Quand je lui apportais des fleurs, elle les respirait en souriant, mais elle ne m'en indiquait pas la structure, elle ne m'apprenait pas à les regarder, comme mon père. Elle les aimait autrement

que lui, ne les considérant pas comme de vivantes créatures dont l'effeuillement peut causer une affectueuse mélancolie, mais comme des coupes de parfum qu'on jette sans peine dès que leur tendre haleine s'est évaporée.

Elle ne me racontait jamais — ma jolie maman — des histoires sur les bêtes ; tandis que mon père, lui, n'en tarissait point. Une fois même, elle se moqua de moi, parce que, toute charmée encore d'un récit que le comte m'avait fait, je vins lui dire comment Mahomet, pour ne pas déranger un chat qui sommeillait sur son manteau, coupa la manche du vêtement.

Par plaisanterie, elle secoua d'un coussin mon bel angora blanc, qui dormait auprès d'elle, en une sécurité voluptueuse, et qui roula sur lui-même tout effaré. J'éprouvai une indignation tout à fait disproportionnée, certes, à l'intention comme à l'effet de cette malice. Mais déjà la vibrante sensibilité que M. de Morlay, par ses moindres discours, aiguïsait en moi, commençait à ouvrir au fond de mon jeune cœur la source des très subtiles douleurs et des très subtiles joies.

La gracieuse et passive créature qui m'avait donné la vie disparut de cette vie même sans y laisser beaucoup de traces. Jusqu'alors mon père avait été le compagnon de mes jeux, l'initiateur de mon âme à peine éveillée, le centre de mon existence. Il le devint plus que jamais, ne me quitta plus, m'empêcha de sentir aucun vide, soit en moi-même, soit en notre demeure. Quant à lui, je sais qu'il ne se consola pas. Le lien qui l'attachait à ma mère, pour être tissé en fibres charnelles, pour être enlacé, non point à son esprit, mais à ses nerfs et à ses moelles, n'en était que plus fort, et de rupture plus douloureuse. J'ai compris ces choses plus tard.

Le séjour de la vallée de Cachemire, où nous avons vécu cette idéale vie de paresse, de rêve, d'amour, de soleil et de parfums, qui fut, suivant les poètes, celle de l'humanité parfaite en la douceur du paradis terrestre, n'offrait plus, à l'âme endeuillée de M. de Morlay, que d'intolérables contrastes. Il ne tarda pas à quitter Srinagar. Je n'ai jamais revu notre toit fleuri ; jamais depuis je n'ai cueilli de lotus dans les jardins flottants du Jhelum, mais je ne me suis pas encore tout à fait habituée à voir les fleurs s'épanouir près du sol. Involontairement, je cherche des yeux leurs sveltes tiges, sur les terrasses hautes, sur les faîtes voisins du ciel, dans les brises



qui caressent, et je comprends mieux les nénuphars que les roses, parce qu'ils s'ouvrent, non sur d'épineuses broussailles, mais sur le clair miroir des eaux.

Nous vécûmes plusieurs années dans l'Inde, changeant de résidence au gré des saisons. L'hiver, nous habitions dans le voisinage de quelque grande ville, Agra, Lahore ou Bénarès ; l'été, nous allions nous installer dans une de ces stations de montagnes, élevées de quinze cents à deux mille mètres au-dessus des miasmes de la plaine, et que les Anglais nomment *sanitarium*.

Mon père continuait à s'occuper seul de mon éducation. Je tenais de lui tout ce que je savais, c'est-à-dire monter à cheval, tirer au pistolet et à la carabine, distinguer toutes les espèces de plantes, de bêtes et de pierres, connaître les noms des étoiles, la forme des constellations, et réciter les plus belles prières bouddhiques, musulmanes, hébraïques et chrétiennes.

Je lui demandai un jour :

— Papa, quelle est la meilleure des religions ?

Il me répondit :

— Mon enfant, il n'y a pas plusieurs religions. Il n'y en a qu'une. Seulement elle change d'expression suivant la race, les mœurs, le développement intellectuel des hommes.

— Mais enfin qu'est-ce qui est vrai ? Qu'est-ce qu'il faut croire ?

— Il faut croire que nous ne savons rien sur le commencement ni sur la fin de cet univers, rien sur le commencement ni sur la fin de chacun de nous, rien sur la cause première de toutes choses, cause première qu'on appelle Dieu quand on la conçoit analogue à une personnalité humaine. Mais il faut respecter en nous-mêmes et cultiver avec une pieuse ardeur la singulière espérance qui nous rattache à l'incompréhensible, l'impérissable espérance, source de toutes les religions, de toutes les philosophies, gage pour notre race d'une vocation toute spéciale et d'un avenir sans doute meilleur. Il faut prier, beaucoup prier.

— Et qui donc faut-il prier, mon père, puisque personne ne nous entend ?

— Ma fille, sais-tu si personne ne t'entend ? Moi, je ne sais pas. Nul homme ne sait. Mais pourquoi nier ? La négation n'est-elle pas aussi grave, aussi difficile, aussi hardie que l'affirmation ? D'ailleurs tu ne pries pas pour un être en dehors de toi. Tu pries pour toi-même. Tu pries pour affirmer l'aspiration qui est en toi, pour la fortifier, pour la sentir. Cette aspiration, vois-tu, c'est le talisman de l'humanité, son fil conducteur, le lien plus menu qu'un cheveu, l'impalpable lien qui défie la mort, et qui, à travers la nuit du sépulcre même, nous fait participer à un inconnu plus subtil, plus durable, plus immense et plus glorieux que tout l'univers visible.

Ces raisonnements de mon père me firent un esprit à l'image du sien, à la fois incrédule jusqu'à l'athéisme et mystique jusqu'à l'exaltation.

À quatorze ans, j'étais, par la taille comme par le visage, la femme que je suis aujourd'hui — et j'en ai vingt-cinq.

Mon père, vers cette époque, commença de remarquer en moi une ressemblance frappante avec ma mère. Une fois qu'il en eut fait l'observation, il ne cessa plus de s'en préoccuper ni d'en parler. Parmi nos serviteurs, quelques-uns avaient connu sa jeune femme. Il les faisait venir à tout instant pour les placer en face de moi et les questionner sur cette ressemblance. Ces braves gens en convenaient d'autant plus volontiers qu'ils croyaient faire plaisir au comte. Mais, après de telles confrontations, il gardait sur son visage une ombre soucieuse. Ses yeux m'observaient à la dérobée, me suivaient, pleins d'inquiétude, et se détournaient, gênés, dès que se levait sur eux mon regard.

Mon père entretenait des relations d'amitié avec quelques-uns des hauts fonctionnaires anglais de l'empire des Indes. L'un d'eux, un général illustre, lui parlait souvent de moi et paraissait s'intéresser tout particulièrement à mon avenir. Je savais être le sujet ordinaire de leurs conversations, parce que, chaque fois qu'en ouvrant une porte, en tournant une allée, j'arrivais près d'eux à l'improviste, ils se taisaient brusquement.

Un jour, je vins m'établir sous une véranda, et bientôt j'entendis leurs voix dans un salon voisin, dont les croisées étaient ouvertes. C'était encore de moi qu'il s'agissait. Mon nom fut prononcé. La curiosité me domina au

point que, malgré ma répugnance pour cette sorte d'espionnage, je demeurai immobile, et j'écoutai.

— La seule chose raisonnable que vous ayez à faire, disait le général, c'est de partir pour l'Europe.

— Lysiane a tous mes goûts, répondait mon père. Elle ne se plaira pas en Occident.

— Bah !... Est-il question de se plaire ou de ne pas se plaire ?... Il faudra marier cette enfant.

— Et pourquoi, général ?... Le mariage n'assure pas le bonheur, au contraire.

— Non, mais pour une femme, il est nécessaire, il est indispensable. C'est la seule porte par laquelle elle puisse entrer dans la vie honorablement, la tête haute. Et Lysiane plus qu'une autre....

— Allons donc !... s'écria mon père. Ne suis-je pas là ?

— Et si vous venez à lui manquer ?

— Savez-vous ce que j'ai de plus que Lysiane ? reprit le comte. À peine vingt ans. Je suis un jeune homme, que diable !...

Il y eut un silence, pendant lequel s'échangèrent peut-être des regards qui valaient des paroles, puis la voix de mon père s'éleva de nouveau.

— D'ailleurs si, dans trois, quatre, cinq ans, je suppose, elle désire se marier, elle se mariera aussi bien ici. C'est assez grand, l'empire des Indes.

— C'est plus restreint que vous ne croyez. Car vous ne pensez pas, j'imagine, donner Lysiane à un indigène.

— Certes non. Mais il y a les fonctionnaires français..., l'état-major de l'armée anglaise.

— Oh ! les fonctionnaires français... Ils sont peu nombreux, mariés pour la plupart ; les célibataires... heu, heu...

— Eh bien ?

— Je ne voudrais pas vous offenser, mon cher comte, mais chez vous, cela ne se passe pas comme en Angleterre. Ce n'est pas l'élite de vos compatriotes qui s'en va dans les colonies.

— J'en conviens. Mais l'un de vos officiers, général ?... Savez-vous que tous ces grands gaillards à barbe blonde tournent déjà autour de l'enfant. Je ne puis sortir avec elle, à cheval, sans les rencontrer. Aux matchs de polo, elle est suivie d'un groupe d'uniformes, comme vous par vos officiers d'ordonnance. C'est même agaçant, je vous assure.

Le général se tut un instant. Lorsqu'il parla de nouveau, je fus frappée par la gravité de son accent.

— Morlay, disait-il, suis-je bien votre ami, votre vieil ami ?...

— Mon cher général !...

— Pouvez-vous accepter de moi une vérité, qui, d'un autre, vous paraîtrait peut-être mortellement blessante ?

— Dites.

— Comme Français, il vous est impossible de me comprendre. Comme aristocrate, peut-être me croirez-vous. Jamais un officier anglais n'épousera Lysiane.

Pour seule réponse, probablement, mon père eût un geste de stupeur ou d'indignation. Le général dit quelques paroles à l'effet de le calmer, puis continua :

— Le système des castes, mon cher ami !... Vous ne vous figurez pas à quel point sont invétérés parmi nous des préjugés qui, d'ailleurs, font notre force. C'est en maintenant un abîme entre notre race et celle des vaincus — et seulement ainsi ! — que nous dominons, nous, infime poignée d'Européens, deux cent cinquante millions d'Orientaux.

— Mais, général, dit impétueusement le comte, vous ne pouvez pas, *vous*, me dire cela, à *moi* !... Je vous ai confié l'histoire de Lysiane. Vous savez bien qu'elle a dans les veines un sang plus noble et plus ancien que celui des familles les plus blasonnées de notre vieux monde occidental.

— Sa mère...

— Sa mère était une brahmine, et vous n'ignorez pas qu'un mendiant brahmane croirait se déshonorer en donnant sa fille à un homme de caste inférieure, cet homme portât-il une couronne. Jamais race ne s'est conservée plus pure... Ce sont les antiques Aryas, la fleur de l'humanité.

D'ailleurs ma Lysiane porte sur ses traits, dans toute sa personne, la marque d'une haute origine. Voyez sa peau blanche — si blanche qu'elle pourrait être d'une blonde — sa taille fière, son front altier, ses gestes pleins de noblesse...

Je ne connus pas la fin de cette conversation.

Un pas élastique, un léger cliquetis d'éperons se firent entendre, et, sous la véranda, je vis paraître un de ces froids et corrects officiers anglais, parmi lesquels mon père songeait, disait-il, à me choisir un mari. Je reçus bien mal ce jeune homme, qui m'entretint — je m'en souviens encore — d'une chasse au tigre. Il avait en cette chasse, couru quelque danger. Que m'importait ? Ses récits, les souvenirs du général, qu'il fallut ensuite subir, le dîner, la longue soirée, la présence même de mon père, tout me pesait. J'avais hâte de me trouver seule, d'analyser les paroles que j'avais surprises, et dont la signification m'étonnait moins qu'une sensation de mystère éveillée par elles en le secret asile de mon intime personnalité.

Pas une fois mon père, en parlant au général, n'avait dit « ma fille », lorsqu'il me désignait... « Lysiane... Cette enfant... » Et cette noblesse, avérée par lui en ce qui touchait mon origine, il ne s'exprimait pas comme s'il en eût été l'auteur.

Le soupçon, brusquement éclos en moi, ne reposait point sur des phrases précises. Non, vraiment. J'avais beau me remémorer ce qui avait été dit, rien ne surgissait qui put indiquer ce fait étrange, à savoir que je serais fille d'un autre homme que le comte Guy de Morlay. C'était seulement le ton, la forme du dialogue, un vague je ne sais quoi dont la perception m'emplissait de doute et de trouble. « À peine ai-je vingt ans de plus que Lysiane, » avait dit le comte. Un père ne s'exprime guère ainsi lorsqu'il parle de son enfant.

Vingt ans de plus que moi... Il avait donc trente-cinq ans ? Son exclamation : « Je suis encore un jeune homme ! » revenait à mon esprit. « Un jeune homme... » Était-ce drôle !... Jamais aux yeux de sa fille un père n'est « un jeune homme. » Et pourtant — j'y songeais... — il paraissait moins âgé certes que plusieurs des officiers dont se composait ma petite cour. Les personnes qui ne le connaissaient pas lui donnaient vingt-huit ou trente ans. Plusieurs fois on l'avait pris pour mon frère.

D'où venait que ces idées, en se confrontant, changeaient peu à peu dans ma pensée l'image du comte de Morlay ? Peu à peu, il m'apparaissait comme un autre homme, comme un parent lointain dont j'aurais beaucoup entendu parler sans le voir, et qu'à l'improviste je rencontrerais pour la première fois. Ses courts cheveux châtain, sa légère moustache rousse, la sombre profondeur de ses prunelles bleues striées de noir, son mince nez busqué, sa bouche mélancolique, l'élégante longueur de son visage, toute cette physionomie tant admirée, tant aimée, perdait son expression paternelle, familière. Ce visage ne gardait du visage connu que l'intellectualité très fine et la grâce indicible. Tout le reste, tout ce que j'avais cru lire sur chaque trait, jour à jour, depuis quinze ans, s'effaçait, en ce soir-là, comme une buée sur un miroir.

Jamais je n'oublierai l'impression qui domina violemment mon esprit durant les quelques heures où, dans mon lit frais, sous la moustiquaire de gaze, je rêvai, enveloppée par les parfums et le silence de la tiède nuit indienne. Il me semblait que j'aurais peur de me retrouver le lendemain en face de M. de Morlay. Quelque chose d'extraordinaire se passerait entre nos deux êtres moraux, et nos yeux, mutuellement, découvriraient cela sur nos visages. Un malaise étrange m'oppressait.

Pourtant je finis par m'endormir, et le matin, au réveil, je ne retrouvai presque rien en moi du trouble qui m'avait, j'en étais sûre, bouleversée jusqu'à l'angoisse en la nocturne solitude de minuit. Un endolorissement intérieur me restait... Mais d'où venait-il ?... À peine aurais-je pu le dire. La conversation surprise la veille m'apparaissait fort claire. J'étais une *Eurasienne*, c'est-à-dire la fille d'un Européen et d'une Indienne. À ce titre, je ne pouvais épouser un gentleman anglais. Mais je n'y tenais guère. Et mon orgueil s'irritant de ce préjugé, le désir me vint de fuir ce pays où subsistent d'antiques barrières, et de connaître l'Europe, la libre Europe.

Quant à M. de Morlay, je le revis sans embarras, tentée de tout lui dire, et de rire avec lui de mes folles imaginations. Je ne sais pas ce qui me retint. Le seul point de vue auquel il me parut changé à mes yeux fut celui de son âge apparent. Je remarquai mieux, en effet, combien il avait l'air jeune.

Avez-vous observé, Rodolphe, comment des impressions très vives, lorsque la cause ne s'en renouvelle pas, peuvent s'effacer en nous au point

que, peu de temps après, nous doutons de les avoir éprouvées ? Un soupçon, une espérance, une évidence même, pénètre en nous comme une flèche. Il semble que nous ne l'ôterons plus de notre cœur, et les circonstances qui l'appuient nous paraissent irréfutables. Puis, si rien ne vient confirmer l'idée ou le sentiment, pour peu que cette idée, ce sentiment, sorte des routinières habitudes où s'est façonnée notre âme, les journées qui passent l'usent lentement, sûrement... Bientôt il n'en reste plus trace. Nous serions prêts alors à nier, non seulement ce que nos cœurs ont éprouvé, mais encore ce que nos yeux ont vu.

C'est l'expérience que j'ai faite au sujet de la pénible nuit où me hantèrent de si étranges pensées. Je cessai de croire à ma troublante intuition d'alors — si peu explicable, si peu fondée ! — Je l'attribuai à l'extravagance d'un rêve... Mais les événements, par la suite, m'ont prouvé qu'il ne faut pas traiter à la légère les avertissements du *moi* inconscient et mystérieux que nous portons en nous. Que de notions parviennent subtilement jusqu'à notre âme, par des voies impossibles à retracer — notions dont nos sens et notre raisonnement ne nous auraient jamais instruits !

Six mois plus tard nous étions en France. Nous nous installions dans ce château de Morlay que vous connaissez bien, Rodolphe.

Il me plut tout de suite, ce château. Sa situation m'enchantait. L'abrupte falaise, la mer sans bornes — cette mer occidentale, avec ses mélancolies, ses fureurs, ses caprices — les folles et rudes brises, dont la caresse me laissait aux lèvres un goût de sel ; les grands nuages fantastiques, dont le vol, venu de l'ouest, venu du profond horizon des vagues, semblait monter à l'assaut de notre demeure ; puis, dévalant vers la plaine, le parc ombreux avec ses solitudes verdoyantes, sa fine, fraîche et touffue végétation, ses gazons inoffensifs, que n'étoilait nulle vénéneuse corolle, où ne circulait point le glissement redoutable du cobra — comme bientôt mon âme se prit au charme de toutes ces choses !

J'aimai bien aussi notre grande bâtisse elle-même : la franchise de sa façade, la simplicité de ses lignes, l'aplomb de ses avant-corps carrés, trapus, et la hauteur de ses toits d'ardoise qui se bleutaient si doucement, le soir, sous la lune. Après les claires mosaïques, les tapis éclatants, les nattes

qui, dans l'Inde, recouvraient le sol ou les murs, c'était un changement où mes yeux ne se déplaisaient point à ces boiseries de chêne, ces tapisseries anciennes, ces plafonnages à caissons, qui décoraient nos vastes salles. L'austérité du décor rehaussait, pour ainsi dire, en moi-même, la splendeur des mirages dont s'éblouissait ma pensée. La première jeunesse vit tellement par l'imagination qu'un cadre trop varié, trop riche, trop étincelant d'or ou de soleil, la gêne. Elle cherche les retraites sauvages, les paysages mélancoliques, les mornes perspectives ; lorsque ses yeux sont ivres de tristesse, son âme s'ouvre à l'aise et peut accueillir en elle tout l'essaim des merveilleux songes.

Entre seize et vingt ans, j'ai vécu dans ce château, dans ce parc, en face de cette mer, des années d'absolu bonheur, d'inoubliables, d'incomparables années, telles que l'Être suprême, en son éternité, ne m'en donnera jamais de plus douces. Je n'avais qu'une affection, qu'une société, qu'un ami, qu'un but : mon père. Mais c'est alors que je l'ai vraiment compris, vraiment connu, vraiment jugé. Alors j'ai fait cette cruelle et délicieuse expérience que son esprit était indispensable au mien, son âme nécessaire à la mienne, son cœur inséparable de mon cœur. Jamais aucun amour humain ne comblera le vide que sa mort a laissé dans ma vie. Jamais ne s'effaceront les regrets qui me déchirent. Il est mort... Un héroïque scrupule l'a tué, plus sûrement que la balle de cette carabine... cette carabine, Rodolphe, trouvée par vous sur la falaise. Un mot... Ah ! quelle torture de songer qu'il aurait pu prononcer ce mot, qu'il allait enfin le prononcer !...

Mais je m'arrête... Je reprendrai demain. Je sens que je vais jeter le désordre dans ce récit...

Et j'ai tant de choses à vous dire !...

Comment donner une idée du bonheur ?

Hélas ! en notre misérable condition humaine la douleur est plus facile à exprimer, plus intéressante, plus sympathique et plus variée que la joie. Nous ne sommes guère touchés par les héros heureux.

Cependant, Rodolphe, je veux m'appesantir quelque peu sur la période favorisée de mon existence, car ma félicité d'alors, bientôt je devrai l'invoquer pour excuse... Excuse d'un crime, excuse aussi de ma bizarre conduite, excuse du mal dont, peut-être, vous souffrirez par ma faute.



Permettez-moi donc d'évoquer ces jours, sur le seuil désormais fermé desquels s'ensanglante éternellement mon cœur.

Ils se résument pour moi — ô pauvreté du souvenir ! — en deux ou trois images. Voici la plus vivante.

Le comte et moi, nous sommes à cheval, et nous remontons vers le château. C'est la fin d'une après-midi radieuse de septembre. Les méandres d'une allée en pente douce circulent sous les futaies obliquement criblées par le soleil couchant. Des taches de lumière éclaboussent la grise écorce des arbres et scintillent sur le sable. Déjà crient sous le sabot de nos montures les premières feuilles séchées. La grâce, la paix merveilleuse de ce simple paysage, me pénètrent d'autant plus que notre entretien, pendant cette promenade, a roulé sur un des plus mystérieux problèmes de la vie universelle. Nous avons parlé de l'hérédité. À propos d'une lente phthisie qui, peu à peu, consumait la fille d'un couple de nos serviteurs, j'ai confessé, devant cette fatalité aveugle, mathématique, inéluctable, un effroi, presque une révolte de mon esprit. Eh quoi ! Chacun de nous est donc l'aboutissement d'efforts, de crimes et de malheurs lointains ? Dans les siècles reculés, ces siècles dont, tout enfant, nous apprenons avec ennui l'histoire, s'élaboraient déjà les ingénieuses douleurs qui nous étreignent la chair et nous consternent l'âme ?... Au très profond du puits intérieur de notre être, parmi la noire spirale de ténèbres où jamais nous ne descendrons, s'affirment des volontés anciennes, qui furent celles de nos aïeux, clament de séculaires désirs, s'entassent de successifs mirages ; puis, de tout ce chaos compliqué, dont notre personne visible, vivante, agissante, est simplement le signe, monte une légère vapeur que nous prenons pour notre âme immortelle, pour notre indestructible et irréductible pensée !

— Mais, reprend mon père, qu'y a-t-il de redoutable ou d'affligeant dans cette loi ? Sommes-nous capables d'en juger les effets ? Le seul que nous puissions évaluer me semble plutôt salutaire, car il réside en un affinement toujours plus intense de nos facultés intellectuelles. Or les jouissances du cerveau sont plus étendues, plus variées, plus enivrantes que celles des sens. L'utilité de connaître n'est pas démontrée, mais le plaisir en est infini. D'ailleurs, cette hérédité qui te frappe chez notre race, apprend qu'elle régit universellement le phénomène de la vie. Les cellules, dans notre corps, comme en les fibres de la plante, se reproduisent par hérédité.

Une cellule meurt, léguant à celle qui la remplace son intime constitution... Ainsi subsiste le lien qui, dans le perpétuel renouvellement de nos atomes, conserve les traits distinctifs de notre personnalité physique et morale.

Tandis que j'écoute le comte, mes yeux s'emplissent de la verte lumière dorée qui tremble parmi les feuillages ; mon corps suit, dans une souple union, le pas rythmique et relevé de ma monture ; mon cerveau s'échauffe d'une ivresse légère en la conception des graves pensées, en même temps qu'un doux orgueil m'enchanté à l'idée que moi, jeune fille de vingt ans, je puis prendre part et me délecter à une telle causerie.

Puis, à ces jouissances d'un corps jeune, épris de plein air et de mouvement, combinées aux plus aiguës jouissance d'un très ardent esprit, emporté de curiosité, il faut ajouter, Rodolphe, l'ineffable joie d'une société unique, l'intimité délicieuse avec une âme d'exception. La tendresse passionnée que m'inspira toujours mon père grandissait de toutes les découvertes faites, jour à jour, par mon intelligence plus ouverte, dans le champ de ses pensées. Je devenais de plus en plus sa compagne. La fierté de le comprendre aiguillait mes facultés. Je sentais que toujours davantage il se plaisait à converser avec moi. Parfois, se parlant à lui-même, il émettait une considération philosophique trop ardue pour mon raisonnement. Si par hasard alors j'en saisis le sens, si j'ajoutais quelque réflexion juste, ses yeux, ses chers yeux si beaux, toujours voilés de rêve, se tournaient vers les miens avec un rayon d'orgueil étonné, d'approbation presque admirative... Pour voir son regard se poser ainsi sur moi, j'aurais bravé des supplices.

Oui, maintenant que j'y songe, la formule du bonheur pour moi — bonheur, hélas !... à jamais scellé au tombeau des années éteintes — consiste en ceci : Monter un cheval vif, dans un vaste et doux paysage, et suivre en des domaines si hautains qu'ils nous soient presque interdits, l'indépendante et chercheuse pensée du comte Guy de Morlay.

Le jour même où j'eus vingt ans, un étranger, qui devint promptement un ami, apparut dans notre existence.

Il s'appelait Antoine de Piral. Nous fîmes sa connaissance d'une assez romanesque façon.

C'était en mai. Le printemps, cette année-là, se montrait maussade et farouche. Des coups de vent furieux désolaient nos côtes, décimaient les

embarcations des pêcheurs. Mon père et moi, nous descendions journellement au petit port de Basseville, pour porter des secours et des consolations. La dernière nuit de ma vingtième année, la tourmente sévit avec tant de rage qu'au château personne ne put fermer l'œil. Des cheminées furent abattues, des ardoises emportées. Le bruit de ces dégâts nous faisait tressaillir, suivi presque aussitôt par des hurlements qu'on aurait dits humains, mais qui s'élevaient effroyablement de la mer, des ténèbres, de l'espace. Lugubre nuit, durant laquelle, sous le fouet des âpres souffles, accourait vers moi mon malheur !

Je me levai, et, moi-même, j'ouvris mes volets dès l'aube — une aube livide, hésitante, effarée, des crimes de la nuit. Presque aussitôt, j'entendis la voix du comte. Il donnait un ordre, et sortait.

— Père, où allez-vous ? lui criai-je de la croisée. Où allez-vous ? Qu'y a-t-il ?

— Un bateau en perdition... Je descends au village.

— Attendez-moi !

Je n'écoutai pas sa réponse, et commençai de passer à la hâte quelques vêtements épais. Mais, un instant après, ma femme de chambre entra, disant que M. le comte avait voulu partir seul et me priait de ne pas le rejoindre, à cause du mauvais temps.

— Qu'on selle mon cheval, dis-je à cette femme, et donnez-moi ma vieille amazone avec mon manteau de caoutchouc.

Dans le vent et la pluie qui me flagellaient le visage, sous les arbres à peine feuillus qui tordaient vers les nuages fous leurs durs bras noirs en des gestes de désolation, je galopai vers le bas pays. Le groom, qui voulut me suivre, restait en arrière, craignant une glissade de son cheval dans les chemins ravinés, détrempés. Moi, j'allais de l'avant sans aucun souci de prudence, grisée par l'âpreté de la matinale atmosphère, excitée par les clameurs des rafales, entraînée par la curiosité. J'allais donc voir un naufrage ! Le cœur, d'avance, me battait de cette angoisse horrible et pourtant souhaitée à la recherche de laquelle je courais. D'ailleurs, ma soif d'émotion n'était ni égoïste, ni lâche, car, dans la fièvre d'héroïsme et

d'action propre à la jeunesse, j'eusse voulu me trouver sur le pont du vaisseau en péril.

Quand j'arrivai au petit port de Basseville, toute la population du village y était massée. Mon père vint à moi, ne songeant pas même à me gronder de mon escapade, tant il était troublé par ce qui se passait. Il tenait à la main une jumelle de courses qu'il me tendit.

— C'est un yacht, me dit-il... En cherchant à se réfugier ici, probablement, il s'est ensablé. Il est peut-être là depuis plusieurs heures... C'est moi qui l'ai vu le premier, au petit jour, de là-haut...

— Est-ce qu'on ne va pas le secourir ?...

— J'ai promis une récompense... Mais ils ne veulent pas se risquer... Les femmes se cramponnent à leurs hommes... Et de fait la mer est intenable.

— Mon Dieu, dis-je, c'est affreux... Mais à quoi bon mettre en danger d'autres vies ?... Sait-on seulement si les passagers sont restés à bord ?

— Oui... On les voit... Prends la lorgnette.

Je mis quelques secondes à discerner dans le furieux chaos des vagues le malheureux petit navire. À chaque instant, une houle plus haute que les autres me dérobaient la vue du large. L'eau avait une couleur sinistre, vert blême, souillée d'une bave rageuse, et sa masse pesante, profonde, par l'illusion d'un mouvement qui semblait volontaire s'animait d'une vie méchante. Le petit groupe des pêcheurs, noir dans la lividité du ciel et des flots, faisait une tache immobile. Près de moi, deux femmes, dont les maris, sans doute, étaient en mer, sanglotaient, menaçant de leurs faibles poings l'océan monstrueux.

À la fin, je distinguai l'épave — car le yacht, avec son pont rasé, ses mâts arrachés, sa cheminée tordue, ne méritait plus que ce nom. Quelques hommes s'agitaient à sa surface, avec des gestes rampants, cramponnés, dans la crainte constante d'être emportés par les lames. L'un d'eux tira un coup de fusil, du moins j'en aperçus la lueur et la fumée, car le fracas de la tempête couvrit le bruit de la détonation. Puis un lambeau d'étoffe blanche s'agita désespérément.

— Les infortunés !... Ils sont à bout de forces, dis-je à mon père. On dirait qu'à chaque instant la mer passe au-dessus d'eux.

Je sautai de cheval et donnai la bride au groom. Je ne voulais plus voir. L'émotion qui, de loin, m'avait séduite, devenait une torture.

J'entrai dans une cabane de pêcheurs. Un enfant pleurait dans un berceau. Les parents l'avaient quitté pour courir au port. Je le berçai pour le calmer, et, lorsqu'il se fût rendormi, je m'aperçus que j'avais moi-même le visage mouillé de larmes.

— Pauvre petit ! disais-je machinalement, faut-il que tu pleures déjà ?...

Car, en face de cette première révélation des grandes douleurs humaines, devant cet assassinat de quelques hommes par l'immense mer, une terreur de la nature et de la vie m'envahissait. J'avais peur pour les autres, et j'avais peur aussi pour moi. N'était-ce pas par miracle que, jusqu'ici, j'avais échappé à toutes les angoisses violentes ou secrètes qui assaillent notre race ?... Cette sécurité se prolongerait-elle ?... Mon père !... que faisait mon père ?... Peut-être s'exposait-il à cette minute même ?...

D'une impulsion affolée, je m'élançai hors de la cabane.

Le comte de Morlay venait en effet de monter dans une barque, pour donner l'exemple — car, ne connaissant pas la manœuvre, il ne pouvait agir effectivement. Je le suppliai de revenir, dans une si visible agonie d'angoisse, qu'il hésita. Deux jeunes gens le rejoignirent alors — deux braves et robustes garçons qui lui dirent :

— Descendez, monsieur le comte. Puisque vous y tenez, nous irons. Nous sommes frères, not' mère est morte et nous n'avons pas de fiancée. Vous ne seriez bon à rien, censément, monsieur le comte, sauf votre respect. Et v'là vot' demoiselle qui vous verrait péri... C'est pas un spectacle pour une femme, ça.

Mon père revint près de moi et m'expliqua qu'il s'agissait d'aller au-devant des naufragés, ceux-ci étant parvenus à mettre leur chaloupe à la mer. J'aperçus, en effet, quelque chose de noir, horriblement secoué par les vagues, entre l'épave et la côte. Mais cela ne paraissait pas avancer.

Un cri s'éleva de la foule. La barque de secours, en sortant du petit port, avait manqué le chenal et venait de s'ensabler. C'était, pour ceux qui la

montaient, sinon le danger immédiat, du moins l'immobilité, l'impuissance.

Des questions anxieuses coururent.

— Où est le canot du yacht ?

— Voyez-vous le canot ?

— Non, je l'ai perdu de vue en regardant la manœuvre de nos gars.

— Ah ! le voici...

— Où donc ? J'ai pourtant de bons yeux...

— Tonnerre !... Non, c'est une épave.

— Qui est-ce qui voit encore la chaloupe ? cria mon père très haut. Quelqu'un voit-il la chaloupe ?

Personne ne répondit. La chaloupe du yacht avait disparu. Alors les femmes commencèrent à sangloter, criant : « Seigneur Jésus ! »... se tordant les bras. Quant aux hommes, ils se taisaient, consternés, sombres, avec la pâleur d'un remords sur la face.

Mais tout à coup, les garçons de la barque firent des signaux, montrant quelque chose non loin d'eux, quelque chose de perdu, d'invisible en le conflit des houles. Ils jetèrent des cordes, tendirent une perche, et l'on comprit qu'une ou plusieurs vies palpaient, luttèrent encore, que des bras nageaient, se tendaient, allaient s'épuiser peut-être...

Ce fut un élan général. En un clin d'œil, un autre bateau fut démarré, qui sortit assez rapidement du port, recueillit un naufragé, et ramena aussi les deux frères de la barque échouée dans le sable.

Je le vois encore, je le verrai toute ma vie sous cette rigide apparence de mort qui me glaça d'épouvante et de pitié, l'homme de mon destin — l'homme qui de l'abîme hurlant des flots m'apportait mon triste destin.

Ce qui me frappa tout de suite, après la contraction douloureuse des traits, l'angoisse de la bouche bleuie qu'entr'ouvrait l'effort d'un appel suprême, ce fut la sombre dureté des cheveux, des sourcils, des cils et des moustaches, absolument noirs, se détachant sur l'ivoire de la peau. L'eau, en lustrant toutes ces noirceurs, leur avait donné le reflet métallique et scintillant du jais. L'horrible pâleur du visage était accrue par le contraste :

et tel était l'effet saisissant de cette physionomie, qu'une paysanne, auprès de moi, se signa devant le corps inerte que les pêcheurs emportaient, et murmura :

« Sainte Vierge !... mais c'est le diable ! »

— Est-ce qu'il est mort ?... demandai-je à mon père, la gorge serrée.

— Il paraît que non. Je vais m'occuper de lui...Mais remonte à cheval, mon enfant, rentre au château. Te sens-tu assez bien pour retourner seule ?... J'envoie le groom, au galop, chercher un médecin.

Mort ?... Hélas ! non, Antoine de Piral, le propriétaire du yacht perdu, n'était pas mort. Son capitaine et ses trois matelots, seuls, avaient péri. Lui, on allait le sauver.

Si tout est un enchaînement étroit, rigoureux, inaltérable, de causes et d'effets ; si rien n'est soumis au hasard ; si l'origine du plus infime événement pourrait se retracer d'anneaux en anneaux, le long de la chaîne sans fin qui relie chaque fait à un fait déterminant, unique, primordial ; ah ! je serais curieuse de suivre, à travers la multiplicité des phénomènes et l'opaque épaisseur des âges amoncelés, la fatale série de circonstances qui ont écarté de ce mourant la vague meurtrière, qui ont soutenu sur l'eau un certain nombre de secondes, et pas une de moins, ses membres défaillants, qui ont amené le bateau de sauvetage à portée de ses gestes éperdus juste à l'instant précis où il perdait connaissance.

Qu'importe !... Dans l'infini déroulement des accidents solidaires, chacun de nous voit simplement ceux qui lui sont connexes et contemporains. De ceux-là seuls il s'émerveille et sur ceux-là seuls il médite. Quelques anneaux de la chaîne éternelle, au glissement si prompt, s'éclairent pour chacun d'une fugitive lueur, tandis qu'en avant et en arrière, par delà la tombe comme en deçà du berceau, la formidable spirale s'obscurcit, plonge, s'efface, et disparaît dans la nuit.

Tous les jours mon père montait du village avec des nouvelles meilleures de M. de Piral.

C'est dans la plus convenable auberge du pays que le comte avait établi l'étranger, fournissant à toutes les dépenses, et défendant au malade de s'occuper jusqu'à son complet rétablissement d'aucun détail matériel.

— Il n'aurait qu'à retomber dans ses accès de délire, me disait M. de Morlay. Si tu l'avais vu quand on lui apprit la perte de son équipage !... Il voulait se lever, courir au port, comme si, vingt-quatre heures après, il eût eu quelque chance de retrouver en vie ces malheureux. Quand les corps du capitaine et du mousse ont été recueillis sur la plage, il n'en a rien su... On lui a caché l'enterrement.

— Avez-vous recueilli des renseignements, mon père, sur les familles de ces pauvres gens ?

— Oui : le capitaine est un vieux matelot de la *navy* anglaise, un *bachelor*, sans proches parents. Quant au matelot et au mousse, également anglais, j'ai écrit au pasteur de leurs paroisses respectives. J'ai pris sur moi de dire que M. de Piral s'occupera des veuves et des orphelins si, par malheur, il y en a. Je sais qu'il a de la fortune, et je suis certain que c'est un noble cœur.

— Vous, un solitaire d'âme et d'habitudes, mon cher père, vous qui vous méfiez plutôt de ce que vous appelez l'universelle sottise et l'universelle bassesse, vous voilà plein de confiance dans le caractère d'un inconnu !... Je ne vous reconnais pas.

— Mon enfant, il y a telle circonstance où un homme donne d'emblée, qu'il le veuille ou non, toute sa mesure.

— Ce M. de Piral est dans un lit d'auberge, avec la fièvre. Est-ce là une de ces circonstances ?...

— Qu'as-tu donc, Lysiane, dit mon père en riant, contre M. de Piral ?

— Moi, rien du tout. Et cependant si... une antipathie.

— Raisonnée ?

— À peu près. J'en veux à cet homme riche, qui naviguait pour son plaisir, d'avoir échappé seul au danger, tandis que ses quatre pauvres marins en ont été victimes.

— Ah ! c'est là un argument de femme. J'ai pourtant travaillé à te donner plus de justesse dans l'esprit.

— Eh bien, mettons que je sois jalouse de ce nouveau-venu qui vous accapare, qui me prive de votre société.



— Lysiane !... J'accomplis un devoir, un simple et strict devoir. J'ajoute cependant que c'est maintenant un plaisir. Jamais je n'ai éprouvé pour aucun homme autant de sympathie que pour M. de Piral.

— C'est extraordinaire !...

— Mais non... Ce qui est extraordinaire, c'est ton hostilité sans cause. Une jeune fille comme toi... Et cet homme jeune, beau, noble, arraché aux flots sous tes yeux !... Mais c'est un vrai roman !... Tu devrais déjà te sentir éprise de lui.

Mon père plaisantait. Mais ce ton de plaisanterie même ne laissa pas que de m'étonner. Une gaieté, un entrain tout nouveaux l'animaient, le soulevaient à présent, lui faisaient hâter sa marche, hausser sa voix, prolonger son rire. Il courait au village avec l'empressement d'un écolier qui va rejoindre un camarade de jeu. Je restais ensuite comme étourdie de cette vivacité peu coutumière, et secrètement oppressée.

Une après-midi, par un temps splendide, il fit atteler, annonçant qu'il allait ramener M. de Piral.

L'impatience d'une extrême curiosité me saisit. N'osant accompagner mon père, je me mis à marcher dans le parc, lentement, descendant le sentier parallèle à la grande allée carrossable. Peu à peu, sans m'en rendre compte, je pressai le pas. J'atteignais presque la grille d'entrée, tout au bas de la côte, lorsque je vis arriver la voiture. Honteuse de mon empressement, je me cachai dans un taillis.

M. de Piral et mon père fumaient des cigarettes, le dos enfoncé dans les coussins de la victoria. L'étranger était de mon côté. Il portait un chapeau de paille, prêté sans doute par le comte, et le costume fantaisiste de marin, aux ors roussis par l'eau de mer, dont il était vêtu quand on l'avait sauvé.

Je reconnus son teint mat, l'ivoirine pâleur que la santé revenue n'animait de nul rose effluve, et les noirs coups de pinceau des cils, de la moustache fine et des courts favoris taillés *en pattes de lapin*. Mais une autre note sombre déterminait le caractère de cette physionomie ; un autre noir, plus noir que tout ce plumage de corbeau, le noir des obscures prunelles... Le hasard voulut qu'au passage il tourna ses regards du côté de

ma cachette, et pour la première fois, dans un tressaillement qui faillit me trahir, je les entrevis, ses yeux d'ombre.

Était-ce un charme, était-ce un effroi que glissait dans mes moelles la pénétration de ce regard ?... Je ne m'en rendis pas compte ce soir-là. Je ne m'en suis jamais tout à fait rendu compte.

En abordant notre hôte, un instant après, je me trouvai en face d'un homme affable, aux manières empreintes d'une élégance aisée, au langage facile et singulièrement choisi, mais sans préciosité. La svelte agilité de ses phrases, le tour original et précis de ses moindres remarques, la mélodie sourde et comme lointaine de sa voix, faisaient désirer de l'entendre encore aussitôt qu'il s'était tu. Il avait une grâce incomparable à dire les choses les plus insignifiantes. Ce don charmant devait apparaître quelle que fût la langue dans laquelle M. de Piral s'exprimât. J'en jugeai pour l'anglais et l'italien ; il savait en outre l'allemand, le portugais et l'espagnol.

Antoine de Piral nous apprit qu'il était créole, fils d'un gentilhomme français et d'une Brésilienne. Il sembla nous parler longuement de sa famille, de ses relations, de sa situation de fortune. Mais, lorsque je voulus ensuite résumer à part-moi ce qu'il nous avait raconté, je découvris que nous savions de lui fort peu de chose. Cet homme jouait avec l'esprit de ses auditeurs ; il dirigeait à son gré leur attention, égarait leur curiosité ; il les jetait sous une impression particulière, puis savait les en faire sortir à l'instant même où il le désirait. On eût dit parfois qu'il dictait leurs réponses. Je crois qu'il possédait à un haut degré ce genre d'intuition qui permet d'embrasser tout un engrenage psychique d'associations étant donné le point de départ. Je l'ai vu suivre parfois la direction de mon regard, puis deviner quelques minutes après le sens de mes pensées, si loin qu'elles eussent dévié de mon premier objet d'observation.

Je ne tardai pas à m'expliquer la vivacité de l'attachement qu'il inspirait au comte de Morlay. M. de Piral plaisait à tout le monde. Du dernier marmiton des cuisines jusqu'au maître de la maison, chacun l'adora dans le château. Les bêtes mêmes subissaient son étrange séduction ; les chiens, les chevaux donnaient à sa vue des signes de joie. Dans le village, parmi ces pêcheurs normands peu expansifs et pleins de méfiance, sa popularité se manifestait d'amusante façon ; on faisait des espèces de reliques avec les

épaves de son yacht ; dans les planches recueillies, on taillait des figures de poupe et des becs de proue qui, disait-on, porteraient bonheur aux embarcations ainsi parées. Lorsque les pêcheurs apportaient quelque belle capture, ils venaient parfois jusqu'à Morlay l'offrir à M. de Piral. Jamais ils n'avaient eu ces attentions pour nous, qui les comblions de bienfaits.

Sans partager l'engouement général, j'étais moi-même revenue de mes préventions. M. de Piral était bien l'hôte le plus amusant que jamais châtelaine solitaire eût abrité sous son toit. En sa compagnie, il m'arriva ce qui m'avait tant étonnée chez mon père ; des trésors de gaieté latente s'épanouirent en une brusque éclosion, qui me surprit moi-même. Ce charmant compagnon, causeur étincelant, cavalier infatigable, amateur de jeux en plein air, se montra de plus excellent musicien. J'aimais chanter ; il m'accompagna sur le piano. Je ne connaissais aucune des distractions habituelles de la jeunesse. Il fit venir tout l'attirail d'un lawn-tennis et m'enseignait ce jeu, pour lequel je me pris d'un goût passionné. Le comte, presque toujours, partageait nos amusements.

Cette vie dura trois mois, au bout desquels M. de Piral, refusant d'accepter plus longtemps l'hospitalité de mon père, mais ne pouvant se résoudre à nous quitter, acheta une villa dans le pays, au bord de la mer. Il s'installa luxueusement, eut des chevaux de selle, dépensa sans paraître compter. Tous ses subsides lui venaient d'Amérique. Le bruit courut qu'il possédait une mine d'or au Brésil.

Une après-midi de septembre, j'étais assise, un livre à la main, sur le gazon d'une pelouse, non loin du château. Un vieux noyer m'abritait du soleil, dont l'ardeur était fort intense. Ma lecture ne m'attachait pas. Sous ce ciel d'un bleu profond, où se découpaient, en des ondulations douces, les vertes cimes, dans cet air vibrant et lumineux, dans ce silence qu'emplissait le murmure de la mer, invisible, mais dont la proximité semblait élargir autour de moi l'espace, flottait la suggestion d'un rêve. Où donc, en quels temps reculés, dans quel canton de l'infini, sous quelle vaporeuse apparence avais-je contemplé ce paysage ?... Quel événement m'y avait surpris, qui, de nouveau, allait se produire?... Je me renversai en arrière, et, croisant mes mains sous ma tête, dans le soyeux enfoncement des herbes foulées, je me laissai aller à cette impression singulière.

Tout à coup j'eus sur mon front la sensation d'un regard, et, soulevant ma nuque, me tournant à demi, je vis derrière moi M. de Piral, immobile et qui m'observait.

Ses yeux — ses yeux noirs entre les cils noirs, tout ce noir tantôt caressant, tantôt tragique, auquel, malgré tout, je ne m'étais pas complètement accoutumée — toute cette ombre de son regard continua de glisser sur moi de haut en bas, sans un vacillement.

— C'est vous, monsieur ?... Vous êtes venu bien doucement, dis-je avec froideur, en me dressant vivement sur mes pieds.

— Je vous demande pardon si je vous ai surprise, mademoiselle Lysiane. Voulez-vous m'accorder un instant ? Je voudrais vous parler.

— Ici, monsieur ?

— Pourquoi pas ?

— Si vous avez quelque chose d'important à me dire, allons trouver mon père. Vous vous exprimerez devant lui.

— C'est le comte qui m'envoie, mademoiselle. Il m'autorise à vous parler de choses graves, et à vous seule.

Mes jambes fléchirent, et je m'assis le cœur battant. Sans y avoir jamais songé, dès ce préambule, je compris que M. de Piral m'avait demandée en mariage à mon père.

— Que pense papa ? me demandai-je. Qu'a-t-il répondu ?... Que vais-je répondre moi-même ?

Nous croyons, jusqu'à un certain point, diriger notre destinée. Nous attribuons à notre libre arbitre les résolutions graves de notre existence. Comment donc se fait-il que, dans toutes les crises décisives, il semble que nous sortions de nous-mêmes, pour nous asseoir à l'écart, et nous regarder agir ?... Une curiosité nous prend de ce que nous allons faire, comme si nous n'en pouvions prévoir ni le sens ni les secrets motifs. Puis, l'irréparable accompli, notre esprit abonde en explications, que nous prenons nous-mêmes, de bonne foi, pour des délibérations préalables.

Ainsi écoutai-je Lysiane de Morlay répondre à M. de Piral, avec autant d'étonnement que j'écoutais M. de Piral parlant à ce moi imprévu qui

s'appelait Lysiane de Morlay.

— Oui, me disait-il, je vous aime, Lysiane. Vous ne savez pas ce que cela veut dire, parce que vous avez grandi loin du monde en une chaste et austère solitude. Ah ! que vous m'êtes précieuse pour cette ignorance !... J'ai vu tant de femmes jouer des rôles appris, dans toutes les circonstances, et même dans les instants où un cri de vérité, ou un élan de nature, eût été pour mon âme comme un aliment céleste, comme une manne divine. Les femmes, ces êtres de convention, façonnés par tous les milieux, livrées à toutes les influences... Les femmes, dans un même pays, à une même époque, elles se ressemblent toutes. Elles ont des vices et des vertus suivant la mode, elles les pratiquent avec les mêmes airs, elles les expriment avec les mêmes mots... Les femmes... Ah ! que cette expression collective leur convient, tant elles sont semblables en leur fatigante mobilité. En connaître une, c'est les connaître toutes. Vous seule... si différente ! Vous seule... Ah ! Lysiane, il n'y a pour moi que vous.

M. de Piral parla longtemps sur ce ton. Tantôt il plaidait la cause de son amour, tantôt il raisonnait sur la vie, tantôt il me promettait le bonheur ou vantait ma personne, tantôt il s'interrompait en exclamations passionnées.

Tous ses discours résonnaient comme une musique à mes oreilles. Quelle femme ne s'y fût complu ?... Quelle jeune fille de vingt ans, à qui nul homme jamais n'a dit : « Je vous aime » , n'eût trouvé un enivrement délicieux en une déclaration pareille et n'en eût accepté comme une réalité radieuse les plus fortes exagérations ?

Pourtant j'étais plus flattée qu'émue. Mon esprit se trouvait séduit, mon orgueil charmé ; le goût du romanesque, inné en toute femme, et sans doute aussi la coquetterie, non moins innée, se délectaient en moi de cette aventure. Mais mon cœur restait froid. Je n'étais pas éprise de M. de Piral.

Me trompai-je sur ce que j'éprouvais ?... Oui, tout d'abord. « Je l'aime », pensai-je, croyant l'avoir aimé depuis longtemps sans m'en douter. Et, tout en l'écoutant, mon esprit retournait en arrière, s'arrêtait à certains incidents des trois derniers mois, épiait en moi la naissance de cet amour dont je me figurais être atteinte, et trouvait des preuves jusque dans mes premières et inexplicables antipathies.

— Lysiane, disait M. de Piral, tout dépend de vous seule. Votre père consent à notre mariage.

— Déjà ? fis-je étonnée. Vous a-t-il dit qu'il le désire ?

M. de Piral eut une hésitation.

— Votre vœu sera le sien, répondit-il. Le comte m'a dit qu'il vous laisserait en toute liberté disposer de votre main.

Comme je me taisais, il reprit vivement :

— M. de Morlay m'a déclaré — il vous le répètera à vous-même — qu'il ne vous donnerait à aucun homme avec plus de confiance qu'à moi.

— Je suis sûre, monsieur, que la pensée de M. de Morlay, comme la mienne, est que votre demande nous honore. Voulez-vous, avant que nous en parlions davantage, me permettre d'en causer avec lui ?

— Il vous dira ce qu'il m'a dit, Lysiane. Vous êtes maîtresse de votre personne.

— Eh bien ! voulez-vous au moins me laisser réfléchir ?

— Ah ! cria-t-il, vous ne m'aimez pas !...

Je me troublai, me demandant si je l'avais offensé, et ce qu'il pouvait être opportun de répondre, en ces conjonctures, à un homme de qui l'on consentira sans doute à devenir la femme. Ma perplexité devint si pénible que je souhaitai avant tout que M. Piral me quittât.

— Ne me demandez plus rien, lui dis-je les larmes aux yeux. Laissez-moi seule... Laissez-moi seule.

— Comme vous voudrez, dit-il avec un soupir.

Et, après m'avoir longuement baisé la main, et plus longtemps regardée, dans un silence qu'enflammait l'obscur ardeur de ses yeux fixés sur les miens, il s'éloigna.

Après une rêverie solitaire, durant laquelle je ne démêlai pas très bien ce qui se passait en moi, je me levai, et, lentement, je me dirigeai vers le château.

— Le comte n'est pas sorti ? demandai-je à un domestique.

— Je ne pense pas, mademoiselle. M. le comte a reçu M. de Piral, et, depuis, je crois que M. le comte n'a pas bougé de la bibliothèque.

Je m'y rendis.

La bibliothèque du château est formée par l'ancienne chapelle. C'est une salle pseudo-gothique ménagée dans l'une des ailes de cette construction Louis XIII. Les stalles du chœur, la chaire, les bancs, merveilles de boiserie ancienne, ont été conservés. L'orgue est encore en place, et, pour faire plaisir à mon père, j'avais appris à en toucher. De beaux vitraux laissent pénétrer la lumière dans l'intérieur, tantôt comme un crépuscule irisé, tantôt en gerbes de sang, d'or et d'azur. Les volumes disposés par milliers sur des rayons, revêtent les murailles, et y déploient, par la variété des reliures, une sorte de mosaïque.

Lorsque je pénétrai dans cette salle, je crus d'abord que mon père n'y était pas. Mais, comme j'allais me retirer, un léger bruit me retint, me cloua sur place, presque effrayée. C'était un murmure haletant, continu, monotone. Je fis quelques pas dans la direction d'où il partait, et je demeurai frappée de stupeur.

Au coin de l'un des bancs, le corps écrasé sur un prie-dieu dans une attitude de repentir ou de supplication, le visage dans ses mains, les épaules convulsivement secouées, M. de Morlay était à genoux.

Le bruit que j'avais entendu, c'était celui de ses sanglots.

Ni ce jour-là, ni les jours qui suivirent, je ne pus faire avouer à mon père le secret de cette explosion de douleur, dont le spectacle m'avait bouleversée.

Mon premier mouvement avait été de me jeter à genoux près de lui, de le saisir entre mes bras et de lui crier :

— Père, père, je ne te quitterai jamais, je ne me marierai pas !

Mais il avait tourné vers moi son visage — oh ! ravagé par quelle tristesse !... — et il m'avait dit :

— Mon enfant, il faut que tu te maries. Je le désire. Je suis heureux de ce mariage.

Il appuyait sur le mot « heureux », tandis que, dans ses yeux, des fibrilles pourprées, et, sous ses paupières, de rouges barres brûlantes, donnaient à croire qu'il avait pleuré du sang.

Rien ne put lui arracher autre chose, et je fus bien forcée d'admettre sa sincérité. Comme j'insistais cependant, lui déclarant que je refuserais M. de Piral tant que je ferais coïncider cette triste scène avec la demande de ma main, mon père me dit :

— Le projet de ton mariage m'a rappelé le mien. J'ai songé à ta mère absente, et c'est pourquoi tu m'as vu pleurer.

Je le crus. Pourtant ce que j'avais surpris dans la bibliothèque eut pour effet de m'éclairer sur le véritable état de mon cœur. Car, si en renonçant à revoir M. de Piral, j'eusse pu effacer une larme — une seule !... — des yeux de mon père, j'eusse dit au beau créole un éternel adieu sans un regret... Que dis-je ?... Avec joie !

« Qu'est-ce donc que l'amour ? pensais-je. On assure qu'il est le plus violent, le plus tyrannique, le plus exclusif des sentiments humains. Mais alors je suis peut-être destinée à ne jamais le connaître, car j'éprouve, me semble-t-il, pour M. de Piral, le plus vif penchant que puisse m'inspirer un homme quelconque après mon père... — Et tous viendront après mon père. — D'ailleurs l'amour, en son essence, ne doit pas ressembler à l'affection filiale. Or, en moi, aucun aiguillon étranger ne s'ajoute à l'amitié que je puis offrir à mon futur mari. C'est surtout — je le sais, car les poèmes et les romans le disent — dans le désir et la douceur des baisers que réside l'amour. Je n'ai point du tout envie d'être embrassée par M. de Piral. Enfin l'amour est aveugle, il empêche toute comparaison. Eh bien, moi, je compare sans cesse Antoine de Piral à mon père. Je trouve le comte plus beau, quoiqu'il ait dix ans de plus ; sa physionomie est plus noble et plus franche, et, quoique sa conversation soit moins brillante, elle me présente infiniment plus d'intérêt, de substance, de profondeur. M. de Piral me distrait, m'amuse... Mon père élève mon âme, satisfait mon besoin de connaître, enivre mon intelligence. Je puis me passer de M. de Piral, je ne puis pas me passer de mon père. »

Arrivée à cette conclusion, je demandai une entrevue à notre ami.



— Monsieur, lui dis-je, il ne serait pas loyal à moi de devenir votre femme.

M. de Piral eut un haut-le-corps, et je ne sais ce qu'il comprit, car, lorsque je lui expliquai mes raisons, il parut soulagé d'une inquiétude mortelle, et même se prit à rire :

— N'est-ce que cela ? dit-il. Épousez-moi sans remords, Lysiane. Ce sera mon rôle ensuite de me faire aimer.

— Et si vous échouez ?... Non que vous ne soyez digne d'amour, mais parce que je me trouverai incapable d'aimer.

— J'aurai votre personne, dit-il. Ce sera déjà la moitié du bonheur.

— Et moi, qu'est-ce que j'aurai ? demandai-je avec toute la rude logique de ma nature droite et sauvage.

Il se montra blessé de cette réponse, qui, j'en conviens, manquait de politesse. Mais une répulsion pour le mariage naissait maintenant en moi, que chaque réflexion, chaque circonstance, aggravait de jour en jour.

Notre vie fut bouleversée de fond en comble. M. de Piral, admis, non point à se considérer comme mon fiancé, mais simplement à me faire la cour, et ne conservant aucune illusion sur la froideur de mes sentiments à son égard, perdit de sa bonne grâce d'attitude, se gourma, fit des efforts pour plaire, avec des chances toujours plus faibles d'y parvenir.

Mon intimité avec mon père — cette intimité si douce, à laquelle j'aurais tout sacrifié — était détruite. Le comte devenait un mystère pour moi. Il paraissait véritablement souhaiter mon mariage avec M. de Piral. Il me prêchait en ce sens, pesait sur mes résolutions, allait jusqu'à me dire que son repos, son bonheur à lui, dépendaient de cette union. C'était à cause de lui que je supportais les assiduités de ce jeune homme, que je ne me délivrais pas par un non formel de cette situation fausse. Et pourtant, chaque fois que je me déclarais prête à céder, chaque fois seulement que j'avais causé seule avec M. de Piral, je voyais le front de mon père s'assombrir, ses regards se poser sur moi presque avec dureté, j'entendais sa voix trembler en me parlant, ou m'adresser des paroles sévères jusqu'à l'injustice.

Un jour, lui si tendre, si hautainement calme, si délicat dans ses propos, il s'emporta jusqu'à la brutalité, il me dit une parole étrange.

Nous avons chevauché, M. de Piral et moi, dans un sentier étroit, où des branches basses menaçaient de m'abîmer le visage. Forcée de me pencher du côté de mon compagnon, j'avais, dans un léger écart de mon cheval, presque perdu l'équilibre. M. de Piral, me soutenant, laissa plus que de raison son bras autour de ma ceinture. Gênée de m'en apercevoir, j'hésitais à en faire la remarque, lorsque, derrière nous, mon père enleva son cheval en quelques foulées d'un galop furieux. Avant qu'il nous eût rejoints le créole avait retiré son bras. La promenade s'acheva sans qu'un mot fût prononcé. Mais, à peine seul avec moi dans le vestibule du château, et peut-être même à portée de voix de quelque valet, le comte m'atterra par cette apostrophe :

— Je te marie demain !... Entends-tu bien ?... Demain !... Autrement tu déshonorerais ma maison. Oui, ton damné sang nous déshonorerait tous !... ton sang de tigresse orientale !...

Je me révoltai sous l'injure.

— Mon sang est le vôtre, mon père.

Il eut un geste vague et violent, ouvrit des lèvres amères, peut-être pour me blesser plus cruellement encore, mais il rencontra mon regard, pâlit, se frappa le front et s'enfuit comme un fou.

Cette existence devenait intolérable.

Mon père le sentit, et, vers la fin de ce triste hiver, il nous réunit, M. de Piral et moi, pour un entretien décisif.

— Mes chers amis, mes chers enfants, nous dit-il — avec un air d'abattement, d'humilité, pénible à voir sur ses traits si fiers — je suis bien coupable envers vous ! Antoine, Lysiane, vous êtes faits l'un pour l'autre. L'âge, le cœur, la nature, la raison, la fortune, et jusqu'au tragique hasard qui vous a réunis, tout concourt à votre union, à votre commun bonheur. Moi seul ai joué le rôle d'obstacle. Tout en accordant mon consentement par mes paroles, j'ai, par mon attitude, effrayé, entravé, découragé le sentiment si juste et si doux qui vous portait l'un vers l'autre. Je vous dois une explication de ma conduite. Mon devoir peut-être m'imposait un

silence éternel, absolu. Maintenant il est trop tard pour observer ce silence. J'ai trop montré pour ne pas tout dire. Et d'ailleurs... Ah ! je suis le plus malheureux des hommes !... Jamais un pareil supplice moral !...

Il s'interrompit, courba le front, accablé. Hésitait-il encore au moment de révéler le cruel secret ?... Je m'écriai avec des larmes :

— Père, mon adoré père, parlez !... Ayez pitié de nous... Ayez pitié de vous-même !...

Il eut un tressaillement, un recul.

— Pas maintenant, Lysiane... Oh ! pas ici. Je te parlerai à toi, à toi seule, ma chère fille, le jour où tu atteindras vingt et un ans, c'est-à-dire dans quelques semaines. Pour vous, Antoine — dit-il à M. de Piral — je vous remettrai un mémoire, une sorte de journal, que je rédige en ce moment, et qui vous apprendra tout ce qu'il faut que vous sachiez...

Le jeune homme eut un mouvement de protestation. Mais mon père coupa court, en annonçant que sa résolution était irrévocable, qu'il ne dévierait pas du plan de conduite arrêté par sa conscience.

— Vous jugerez ensuite, ajouta-t-il, de ce que vous aurez à faire. Suivant votre décision à tous deux, je disposerai de ma vie à venir.

Peu de jours avant l'anniversaire de ma naissance un incident pénible arriva au château.

Nous avions comme garde-chasse un homme appelé Séverin Lafont, que tout le monde nommait, dans le pays, Séverin tout court. C'était le frère de lait de mon père. Il devait à cette circonstance de remplir un poste honorable, alors que ses penchants comme son passé le destinaient à tout autre chose. Dès l'enfance, il pratiquait le braconnage par goût, et le feu comte de Morlay, trouvant ses faisans et ses lapins tués à coups de pierre ou pris au piège, s'emportait contre le vaurien, le menaçait de la correctionnelle. Mais la maman Lafont, la nourrice de mon père, pleurait, attendrissait la comtesse, et sauvait toujours son fils du châtimeut mérité. À dix-huit ans, Séverin vola de l'or à un invité du château. La prison lui fut encore épargnée. Mon grand-père lui fit avouer son crime par écrit, puis le conduisit à un bureau de recrutement. Séverin resta soldat jusqu'à notre retour de l'Inde. Il se conduisit bien, devint sergent-major. Mon père,

content des bons rapports de ses chefs, oublia volontairement les fautes anciennes, et lui accorda, sur sa prière, la fonction de garde-chasse dans les garennes de Morlay.

Ce garçon était un tireur merveilleux. Je l'ai vu bien des fois lancer un bouchon en l'air, puis épauler sa carabine, tirer et percer le bouchon avant que l'objet eût touché le sol. M. de Piral, très adroit lui même, grand amateur de chasse, s'était attaché Séverin, par ce charme qu'il exerçait sur tous et particulièrement sur les inférieurs. Ils faisaient des battues ensemble, bavardant comme des camarades. Le garde se vantait au village de sa quasi-intimité avec le gentilhomme.

— À la bonne heure, disait-il, voilà un vrai chasseur, et un brave monsieur, pas fier ! C'est pas comme M. le comte, qui a peur de tuer ses bêtes, qui ne prend jamais un fusil, et qui vous marcherait sur ses gens comme sur du varech pourri, sans même s'en apercevoir.

Et Séverin ajoutait :

— On croirait que c'est M. de Piral qu'est mon frère de lait plutôt que l'autre.

Un matin d'avril, mon père et moi revenions d'une promenade, lorsque nous fûmes étonnés d'entendre une série de détonations partir dans un taillis du parc.

Mon père arrêta son cheval, et cria plusieurs fois très haut :

— Qu'est que c'est ?... Ohé !... qui tire là-bas ?...

Les détonations cessèrent. On ne répondit pas. Personne ne parut.

Le comte sauta à terre, s'enfonça parmi les arbres, et, un instant après, j'entendis les éclats de sa voix.

Depuis quelque temps, j'avais appris à craindre ses colères, pour les autres, comme pour moi. Il avait tellement changé !... Un rien le mettait hors de lui. Inquiète, je descendis à mon tour, et, laissant nos bêtes rentrer si bon leur semblait, je marchais dans la direction de la scène.

Le comte réprimandait violemment Séverin, qui, debout, un fusil à la main, ricanait en répondant :

— Mais c'est pas du gibier, ça, monsieur le comte.

Aux pieds du garde, j'aperçus un tas piteux de petites plumes sanglantes, ou quelques agonies mettaient leurs suprêmes frissons. Il y avait là des rossignols, des fauvettes, des rouges-gorges, l'orgueil et la joie de nos grandes futaies harmonieuses.

— Oh ! Séverin, qu'est-ce que vous avez fait ? m'écriai-je.

— Ça vous cause de la peine, mademoiselle ? dit-il plus poliment. J'en suis bien fâché. Bah ! c'était pour essayer une carabine dont M. de Piral m'a fait cadeau... Y a pas grand mal, après tout.

— Je suis sûr que ce n'est pas la première fois, reprit le comte, indigné. Nos bois se dépeuplent de chanteurs. Je me disais bien aussi...

Et, dans son emportement, il ajouta :

— Cette brute-là n'a pas changé. Il faut qu'il tue... Ah ! si mon père n'avait pas été trop bon...

L'homme eut une mauvaise pâleur.

— De quoi ? fit-il, tendant le cou et reculant le poing droit. Faut pas tout d'même m'insulter, m'sieu le comte.

— T'insulter ?... Vaurien !... dit le comte. Euh !... J'ai un papier là-haut, signé de ta main, qui t'insulte plus que tout ce que je pourrais dire.

Séverin laissa tomber son fusil. Ses bras s'abattirent le long de son corps, inertes. Des larmes rougirent ses paupières, voilèrent ses durs petits yeux bruns.

— Ah ! m'sieu le comte, ça existe donc toujours, ça ?... Je croyais que c'était brûlé. J'ai été soldat depuis... J'ai risqué ma peau contre les Kroumirs. J'aurais lavé c't'écriture-là avec mon sang... On ne peut donc pas effacer ces choses-là, jamais... jamais ?...

Devant la stupeur du pauvre garçon, l'explosion de sa douleur vraie, mon père s'apaisa tout à coup. Plus touché peut-être qu'il ne lui convenait de le montrer, il tourna le dos à Séverin, et murmura seulement :

— Que je ne t'y reprenne plus !...

Nous rentrâmes sans rien dire. L'émotion du garde-chasse m'était allée au cœur. Pourtant je ne lui pardonnais pas le massacre de mes oiseaux.

Le soir, mon père demanda à M. de Piral :

— Vous avez donc donné un fusil à Séverin ?

— Oui, dit le créole, et même une belle pièce, de fabrication américaine. Votre garde en est très fier, car que je lui ai dit que ça le distinguerait de ses camarades. Ces carabines-là ne sont pas en usage par ici. On aime toujours avoir ce que les autres n'ont pas.

— Vous ne vous en serviez donc pas ? dit le comte.

— Non, je n'aime pas ce système-là.

— Mais, à propos, mon cher comte, reprit M. de Piral, après un silence, est-ce que vous ne devriez pas vous méfier un peu de ce garçon ?... Moi, je n'ai pas à m'en plaindre ; au contraire, il s'est toujours montré très complaisant... Mais on raconte qu'il en veut à votre famille.

— Il nous doit pourtant de n'être pas au bain, dit durement mon père.

— Ah ?... Et... Mais, précisément, il y a des reconnaissances qui pèsent aux natures inférieures.

— Et que voulez-vous qu'il me fasse ? Qu'il abîme mon gibier ?...

— Ne lui avez vous pas adressé une admonestation un peu... sévère, aujourd'hui, par exemple ?

— Oui, et rudement méritée encore.

— Ah ! c'est donc cela.

— Quoi donc ?...

— Il s'est répandu en récriminations contre vous chez un cabaretier de Basseville. Mon valet de chambre y était. Le gremlin, paraît-il, aurait dit : « Ses moineaux !... C'est pas seulement ses moineaux que j'y tuerais, s'y n'y prend pas garde. »

Mon père se mit à rire :

— Pauvre diable ! Il était en colère. Ma foi, je lui en avais donné l'exemple. Séverin me tuer ?... Allons donc !... Nous avons sucé le lait à la même bouteille. Sa mère, morte aujourd'hui, était ma nourrice. Non, non, je n'ai rien à craindre de lui, ni lui de moi. Je lui rendrai un méchant petit bout de papier que j'ai à lui, et qui le taquine. Car il a raison : il y a la

prescription morale aussi bien que la prescription légale. Et il m'a ému tout à l'heure...

Demain, j'allais avoir vingt et un ans. Le secret de mon passé, celui de mon avenir me seraient révélés. Car — je le pressentais — ce que mon père avait à me dire éclairerait les obscurités de ma petite enfance, et m'ouvrirait aussi des perspectives nouvelles pour les années futures.

Je saurais donc au juste qui j'étais. J'apprendrais en même temps ce qui se passait en moi. Je comprendrais peut être pourquoi mon cœur, si ardemment tendu vers la vie, si assoiffé de vérités rares, de sensations profondes, éprouvait toutefois en présence de l'amour une inexplicable impuissance. Pourtant une mystérieuse passion me brûlait. Je sentais, par moments, les vapeurs embrasées d'une fournaise secrète, tourbillonner en mes veines, ou dessécher mes lèvres sous leur vol âpre et brusque. Et rien, rien, ni dans mes souvenirs, ni dans mes rêves, ni dans la réalité, ne donnait une figure visible au fantôme cher qui me hantait.

Mais demain, demain... dans quelques heures... mon père allait parler, et de ses paroles, j'en étais certaine, surgirait le rayon qui ferait soudain resplendir à mes yeux les horizons de la vie et les ténèbres de mon âme.

C'était la veille de ce grand jour. C'était le soir. Mon père et moi, nous nous tenions dans un salon du rez-de chaussée — un salon que vous ne connaissez pas, Rodolphe, car il est resté fermé depuis lors. Cette pièce donne, par trois portes-fenêtres sur la terrasse du château qui regarde la mer. Droit en face, s'ouvre l'allée de pins, dans laquelle nous avons eu, mon ami, l'une de nos dernières et décisives conversations.

En cette soirée de mai dont je vous parle, les portes-fenêtres étaient béantes au large sur une exquise nuit. Les chaleurs inattendues d'un été prématuré nous fatiguaient depuis quelques jours ; aussi nous jouissions avec délices des premières heures de fraîche obscurité, succédant à l'oppression des moites crépuscules.

— Ne dirait-on pas, fit mon père, que, si tôt dans la saison, nous allons avoir un violent orage, un orage de canicule ?...

— Je ne crois pas, père, car j'aperçois des étoiles.

J'en voyais une ou deux briller très haut sur le gouffre d'obscurité que découpait la triple baie des portes.

Nous avions de la lumière dans le salon. Une lampe d'étude, en métal anglais, jetant du haut de sa tige mince, une rose lueur sous son abat-jour qu'opacisait un volant de dentelle. Cette lampe était posée près de mon père, sur une petite table. Le comte lisait, ou faisait semblant de lire. Moi, dans l'angle le plus sombre, je jouais doucement, sur le piano, l'accompagnement d'une sérénade que m'avait apprise M. de Piral, et dont je fredonnais la mélodie tout bas. Mais, de côté, à toute minute, involontairement, mes regards allaient vers le comte.

Il avait un peu vieilli depuis notre retour de l'Inde. Sa belle tête avait pris plus d'intensité d'expression. Il n'était plus « le jeune homme » qui s'entretenait jadis avec le général. La quarantaine, cet âge éminemment viril, sans être encore précisément avouée par le visage, y mettait sa flamme plus haute d'intelligence, sa délicate et fine usure de la chair dont profite l'esprit, et cette vigueur de volonté sûre d'elle-même, qui nous plaît tant, à nous autres femmes. Quelques ténus sillons courant de l'œil vers les tempes, quelques moirages gris dans la courte et drue chevelure, m'apparaissaient, très distincts, sous la clarté de la lampe, vers laquelle mon père, dans sa bergère basse, se penchait. Et la chère tête, par ces stigmates des jours qui passent, des jours qui m'étaient donnés pour l'envelopper, elle fragile, de ma fragile tendresse, ne m'en devenait que plus chère.

Cependant un passage plus bruyant, et en même temps plus difficile, de ma sérénade, fixa mon attention. Mon chant s'éleva, mes doigts martelèrent plus énergiquement les touches. Je m'impatentai et me passionnai durant une minute. Puis, au fort de mon tapage, tout à coup, je m'arrêtai.

Un bruit sec, strident et court, tel qu'un coup de fusil tiré dans le parc, non loin des fenêtres... Un autre bruit, plus proche, plus éclatant, composé d'un fracas métallique et d'un cliquetis de verre brisé, — celui de la lampe qui tombait — voilà ce que je crus entendre, mais sans me rendre bien compte, parmi le crescendo des trilles, et, dans mes oreilles, la trépidation de ma propre voix.

Une obscurité absolue s'était faite dans la chambre.

— Ha !... quoi donc ? Qu'est-ce qu'il arrive, père ?...



Pas de réponse. Les débris de verre fracassé envoyèrent encore une fine vibration, qui se prolongea dans le lourd silence... Puis... rien !

— Papa !... oh ! papa !...

Mes yeux s'habituèrent à l'ombre, s'accommodaient à la vague lueur venant, à présent, du dehors, dans la chambre plus noire que le noir extérieur de la nuit, et j'avais vu...

J'avais vu la masse de son corps, qui, dans un affaissement sinistre, perdait ses apparences d'être vivant pour prendre l'aspect fixe des choses. Une horreur me saisit. Les racines de mes cheveux devinrent cuisantes et froides. Je ne sais comment mes jambes chancelantes me portèrent jusqu'à lui.

Je me rappelle encore qu'en soulevant sa tête, à tâtons, pour l'appuyer au dossier du siège, elle ballotta, cette tête, entre mes mains, comme si les vertèbres du cou, amollies et brisées, ne l'eussent plus soutenue ; et, soudain, mes doigts collèrent ensemble, englués d'un visqueux et tiède liquide, jailli, à petits coups, du front ou de la tempe.

J'essayai de courir vers les portes ouvertes, de crier, d'appeler au secours... Comme dans l'inertie épouvantée d'un cauchemar, mes jambes refusèrent leur service, ma voix s'éteignit au fond de ma gorge... Une indescriptible angoisse m'abattit contre le sol... Puis je ne me souviens plus de rien.

Quand je m'éveillai d'un long évanouissement, l'abominable souvenir, se dressant de toutes pièces au fond de moi, me fit aussitôt perdre une seconde fois connaissance.

Mais, enfin, il fallut bien revivre, il fallut bien la contempler en face, la réalité... la réalité irréparable, inoubliable, réalité de crime et d'indicible douleur.

Il faisait jour alors, c'était au petit matin. J'étais dans ma chambre, sur mon lit, des gens m'entouraient.

— Mon père !... mon père !... Il est mort ?... Où est-il ?... Que lui a-t-on fait ?... Mais parlez donc !

J'avais, paraît-il, un tel air d'égarement, que nul n'osait répondre. On courut chercher quelqu'un... Je ne comprenais pas qui.

Et, soudain, M. de Piral parut dans la chambre.

Il avait les yeux rouges. Il était pâle. Il ne me dit presque rien.

— Hâtez-vous, murmura-t-il, vous l'entendrez peut-être encore.

Je m'appuyai sur son bras, je marchai en trébuchant. Un voile d'obscurité sembla de nouveau m'isoler du monde extérieur.

— Vers qui me conduit-on ?... me demandai-je. Comme ces gens me regardent... Oh ! sont-ils drôles !...

Et je criai tout haut : « Sont-ils drôles ?... Ha ! ha ! ha ! » secouée convulsivement par un rire qui me faisait un mal affreux. L'atroce douleur de ce rire, tordant mes nerfs, m'arrachait en même temps un hurlement de souffrance.

M. de Piral, interdit, s'arrêta. Mais quelqu'un — le médecin, je l'ai su depuis — m'entraîna par l'autre bras, disant avec autorité :

— Allez, allez !... Il faut qu'elle le voie. Elle en restera folle ou elle sera sauvée.

Devant le lit de mon père, mes larmes jaillirent, et, malheureusement pour moi, elles sauvèrent, ces larmes, ma vie et ma raison.

Le comte Guy de Morlay avait le front enveloppé de linges sanglants, les yeux clos. On m'assura qu'il vivait encore. Et ces messieurs continuaient à me retenir fortement par les bras, dans la crainte d'une démonstration violente, qui, venue de ma part, eût aggravé l'angoisse de l'agonie, précipité le dénouement.

— Lâchez-moi, je vous prie, leur dis-je avec douceur. Je sens que j'ai toute ma raison, maintenant, toute mon énergie... Vous n'avez rien à redouter, je vous le jure.

Le changement de ma voix, de mes façons, leur apprit que je disais vrai.

Ils ouvrirent les mains, et même firent deux pas en arrière pour me laisser plus seule auprès du lit.

— Puis-je lui parler ? demandai-je au médecin.

Sur son inclination de tête affirmative, j'approchai mes lèvres de la pâle joue, tout près de l'endroit où, sous le rouge linge, passait un peu l'oreille.

— Papa ?... père ?... mon cher papa ?

Pas un indice de conscience ne passa sur les traits, et le froid de cette peau exsangue fit passer dans tout mon corps un horrible frisson.

Je revins auprès du médecin.

— C'est donc fini ?...

— Non, mais, hélas !...

Et le significatif hochement de tête du praticien termina la phrase.

— Quelle est sa blessure ?

— Une balle dans la tempe.

— A-t-il repris connaissance ?.. A-t-il parlé ?...

— Oui.

— Oh ! qu'a-t-il dit ?...

Ma question se posait à M. de Piral plutôt qu'au médecin. Mes yeux, d'ailleurs, allèrent de l'un à l'autre. Ce fut le docteur qui répondit :

— Il vous a nommée, mademoiselle... à plusieurs reprises... Monsieur aussi... — et il regarda M. de Piral — par son petit nom.

— A-t-il pu dire une phrase ?

— Une seule... Ou plutôt deux mots.

— Lesquels ?

Le médecin hésita et, de nouveau, se tourna vers M. de Piral.

— Dites, docteur, fit le jeune homme, dites à mademoiselle les derniers mots de son père.

— M. le comte a murmuré, reprit le médecin imitant une voix brisée, défaillante : « À vous, Antoine... ma Lysiane... à vous... à vous... » Et, avec effort, un effort suprême, il a ajouté : « Votre femme. »

Je me détournai sans répondre et j'allai m'agenouiller près du lit. Antoine de Piral me suivit et, se prosternant à son tour, cacha son visage

parmi les draps. Moi, les yeux levés, au contraire, j'épiaï le visage du mourant. Tout à coup je vis un frémissement entr'ouvrir la bouche bleuie, et, sur cette bouche, il me sembla voir, plutôt que je ne l'entendis, flotter mon nom... « Lysiane... »

Je me levai, j'approchai mon oreille des pauvres lèvres impuissantes, et je saisis, oui, je saisis encore, en un presque imperceptible murmure :

— « ...toine... syane... »

Et une fois distinctement :

— « Lysiane. »

À ce moment, une idée me souleva comme par une électrique secousse.

— Père, m'écriai-je, qui a tiré sur toi ?... Dis ?... Tu l'as vu ? Qui t'a tué, père ? qui t'a tué ?...

— Prenez bien garde, mademoiselle, dit le médecin.

— Docteur, dit M. de Piral, en se relevant les yeux pleins de larmes, laissez faire M<sup>lle</sup> de Morlay. Cette tentative peut réussir.

— Trop tard !... murmura le médecin.

— Lui avez-vous déjà posé cette question ? demandai-je.

— Oh ! bien entendu !... mais inutilement.

Comme je m'étais un peu écartée du lit pour m'adresser au docteur, M. de Piral, à son tour, inclina son visage sur le visage de mon père. Je vis cette scène — Ah ! comme elle devait me hanter plus tard ! — je vis cet homme toucher presque de ses lèvres la tête livide de mon père expirant, et je l'entendis prononcer lentement, nettement près du sanglant bandeau dont elle était ceinte :

— Ami, cher ami... dites... dites-nous... qui... vous... a... blessé ?... Qui... a... tiré... sur... vous ?

Le médecin alors s'avança, tendit un miroir devant les lèvres du mourant, lui prit le poignet, puis chuchota quelques mots.

Les deux hommes se redressèrent et s'écartèrent du lit.

Ils me regardèrent...

Alors je sus que mon père était mort.

— Laissez-moi seule !... leur dis-je. Laissez-moi seule !

Ils ne prononcèrent pas une parole, mais M. de Piral voulut me prendre les mains, avec un long regard de sympathie et de tendresse.

— Je vous en supplie !... balbutiai-je.

Il n'insista pas, s'inclina profondément, suivit le médecin hors de la chambre.

Et je restai face à face avec mon père assassiné. Avec celui qui, pour moi, était plus qu'un père... l'âme de mon âme..., le tendre compagnon de mon cœur..., le flambeau de ma raison..., la raison de mon existence. Il reposait, là, d'un repos qui jamais, jamais ne finirait — d'un repos qui se transformerait, qui bientôt se transformerait en une agitation, en un frémissement, en un pullulement de vie monstrueuse. Effroyable... effroyable vision !

Il était là... Et c'était un cadavre ! Il était là... avec, à la tempe — m'avait-on dit — un trou, un petit trou. O Dieu ! le passage de cette balle en ce cerveau... Cette balle... un tout petit morceau de plomb ! Il avait *cela* dans la tête. Et c'était *cela* qui faisait de mon père un être aboli, disparu, rayé du nombre des vivants. Mon père était mort... Mort !... Mais ce n'était pas possible !...

Mort !... ce mot, je le murmurais d'une voix étouffée, d'une voie d'horreur et de folie... Je le murmurai une fois, dix fois, cent fois, en mordant les draps, en baisant son visage, en me déchirant les mains avec mes ongles, en sanglotant d'affreux sanglots.

Et tout à coup, je vis avec une indicible indignation que la porte s'ouvrait. Il paraît qu'on avait frappé, mais je n'avais pas entendu. Et des hommes entrèrent. Des hommes que je ne connaissais pas, des gens corrects avec des figures distinguées, des gants, des rosettes ou des rubans rouges à leurs boutonnières. Et comme je ne savais pas, comme je les regardais avec une stupeur furieuse, prête, l'instant d'après, à les jeter dehors, hors de ce lieu, avec des paroles violentes... l'un deux s'avança vers moi, et me dit :

— Je vous demande bien pardon, mademoiselle. Je suis le procureur de la République.

Tant que mon père ne fut pas enseveli, tant que, durant des heures qui ne finissaient plus, son corps, son pauvre corps, son pauvre front percé d'un trou sanglant, furent l'objet d'expertises, d'examen, de confrontations, je sentis se mêler à mon désespoir l'angoisse, la honte, le remords d'un perpétuel sacrilège. Enfermée en le silence de ma chambre, j'entendais les pas et les voix. Je pressentais l'instant où les médecins-légistes, avec leurs mains indifférentes et froides comme leurs outils d'acier, trépanaient ce crâne pour suivre, en les circonvolutions du merveilleux cerveau, la marche et la direction de la balle, pour extraire cet instrument de mort, infailible acteur et plus tard irrécusable témoin. Je devinais le moment où, devant la face étonnée et douloureuse de l'assassiné, on amenait, sans préparation, dans la surprise d'un coup de théâtre, celui que l'on soupçonnait du crime. C'était Séverin, le garde-chasse. Il y avait contre lui de foudroyantes évidences.

Même il me fallut — c'était mon devoir... quel devoir !... — organiser une comédie en chambre de la scène du meurtre, placer une lampe sur la table, une lampe identique, et disposer sur la causeuse, dans l'attitude d'un attentif lecteur, le coude appuyé contre la table, un monsieur que je ne connaissais pas. Puis j'allais m'asseoir au piano, simulant l'exécution de ma sérénade, et je disais, de là-bas : « Non, pas ainsi... Penchez un peu plus la tête... Présentez le profil gauche à la porte donnant sur le parc... Maintenant, avancez un peu le bras... C'est un mouvement convulsif de ce bras qui a dû faire tomber la lampe. »

Non, vraiment, il n'est pas de phrases qui peindraient l'horreur de ces choses.

Mais quand les infernales journées s'achevaient... Ah ! du moins, j'avais les nuits. J'allais alors m'asseoir près de ce mort enfin laissé à son recueillement, et, pendant les veilles lentes et presque douces, je contemplais son visage. Autour du front, les linges plus soigneusement enroulés, me cachaient l'œuvre abominable de la scie et du trépan. Hélas !... une autre œuvre, plus sinistre encore, celle de la destruction cynique, impure et profanatrice, commençait à devenir manifeste pour mes sens épouvantés.

Les médecins alors s'interposèrent pour m'empêcher de revenir auprès de lui. Mes serviteurs dévoués s'entremirent. Alors je n'eus plus qu'un espoir, qu'un désir... le savoir enfin abrité dans la paix profonde du tombeau. Ce moment arriva. Et, tout à coup, lorsque je vis descendre le cercueil dans le caveau familial, au cimetière de Basseville, toutes mes idées changèrent. Il me sembla que je le perdais, ce père uniquement aimé, seulement à cette minute même, et j'aurais voulu revivre les quelques jours où sa dépouille, au moins, demeurerait encore avec moi.

Ma douleur, pourtant, ne me rendait ni aveugle ni ingrate au point de ne pas m'attester en toute occasion, à moi-même, la discrète activité, l'ingénieux dévouement de M. de Piral. C'est grâce à lui que le supplice des préoccupations immédiates, matérielles m'était, autant que possible, épargné. Je savais cela, j'en étais touchée. Parfois, je le remerciais d'un regard, d'une pression de main. Mon cœur, dans son affreuse détresse, allait maintenant vers cet ami, dont le nom, jusqu'au bout, s'était uni au mien sur les lèvres de mon père mourant. M. de Piral dirigeait toutes mes affaires avec l'autorité d'un fiancé officiel. Le rapport du médecin, les racontars du pays, les documents de l'enquête proclamaient que M. de Morlay, avant d'expirer, m'avait donnée à lui. Moi-même, j'acceptais sans un débat intérieur, presque sans une pensée, cette situation qui, du moins, rattachait ma vie à venir, en son irrémédiable vacuité, à la plénitude heureuse de ma félicité évanouie.

Une citation m'appela, sur ces entrefaites, au chef-lieu du département, devant le juge d'instruction.

Par des escaliers, des vestibules, des couloirs, tout le morne dédale d'un palais de justice ; parmi les regards curieux et hardis des jeunes stagiaires, qui, sous le crêpe de mon voile baissé, cherchaient à distinguer mon visage, des huissiers me conduisirent en un austère cabinet.

Là, derrière la masse imposante d'un bureau ministre, plaqué d'acajou et surchargé de liasses, m'apparut le juge.

Mes yeux, tout d'abord, ne purent se lasser de considérer cet homme, à qui, dans mon ignorance, j'attribuais un infaillible discernement.

« Voilà donc, pensai-je, celui qui connaît le meurtrier de mon père, et qui livrera ce monstre aux bourreaux. » Car le désir de la vengeance, éclos

chez moi tardivement, prenait corps et se matérialisait en cette demeure de la justice. Un greffier, garçon aux cheveux pâles, attendait, mordillant le bout de sa plume, que des paroles fussent prononcées.

Le juge me désappointa dès les premiers mots. J'ignorais tellement la vie et les choses, que je m'attendais à trouver en lui un être autoritaire, infaillible, un peu surnaturel, prompt à la divination, et qui déjà s'était formé quelque irréfutable certitude. Ses premières phrases, où il voulut faire l'homme du monde, sous-entendre des compliments, émettre des condoléances, m'énervèrent au point que je les interrompis d'un geste. Ensuite, au cours d'un interrogatoire diffus, il égrena des questions, la plupart banales, d'autres tout à fait à côté de la situation.

Cet homme s'était fait, sur mon père, sur moi, sur notre existence, sur l'assassinat et ses causes, des idées préconçues. Il ne prenait pas mes réponses à leur juste valeur ; il y cherchait jusqu'à ce qu'il crût l'avoir trouvé, un sens correspondant à son système.

Par exemple, ce fut inutilement que je lui dépeignis notre genre de vie retiré.

— Mon père, lui dis-je, ne voyait personne que je ne connusse, ne faisait nulle course importante, nulle visite, sans moi.

Le magistrat eut un sourire qu'il crut plein de malice et de finesse. (Mais comment y aurait-il pu mettre ce qu'il ne possédait pas en son étroit esprit ?)

— Un père, mademoiselle, ne rend pas toujours compte à sa fille, à sa jeune fille...

— Monsieur, j'aurais bien vu s'il s'absentait, s'il recevait des inconnus.

— Enfin, mademoiselle, vous quittiez parfois votre père. À quelle heure vous sépariez-vous dans la soirée ?

— Vers dix heures, souvent plus tôt.

— Eh bien ?... dit le juge triomphant.

— Mais mon père s'enfermait alors dans son cabinet de travail. Jamais il ne sortait la nuit. D'ailleurs le château de Morlay se trouve situé loin de toute habitation. Il faut traverser le parc. Où eût-il pu aller ?



Le juge baissa le nez dans ses paperasses avec un air d'en savoir beaucoup plus long que moi sur les démarches possibles de mon père. Sans deviner sa pensée, j'éprouvai une violente envie de souffleter sa face empreinte de suffisance et correctement rasée. Toutefois, je me contentai d'ajouter :

— Vous pouvez questionner les domestiques.

— Oh ! fit-il, sait-on jamais la vérité par les domestiques ? Il n'y en a pas deux qui disent la même chose sur un même point. D'ailleurs, M. de Morlay s'habillait et se déshabillait sans valet de chambre. Durant douze heures sur vingt-quatre, aucun de ses gens ne l'approchait.

— Mais, monsieur, quel besoin y a-t-il de reconstituer si minutieusement les habitudes du comte de Morlay ? Son assassin n'est-il pas arrêté ?

Le juge tressaillit et me regarda longuement.

— Dans votre pensée, à vous, mademoiselle, reprit-il en pesant sur les mots, quel est l'assassin de votre père ?

— Mais... y a-t-il donc un doute là-dessus ? Je croyais que le garde-chasse, Séverin Lafont, était arrêté, sous le coup de preuves accablantes.

— Le garde-chasse est arrêté. Il y a contre lui des preuves accablantes, répéta lentement le juge. Mais il ne s'agit pas de cela. Je vous demande si, même en l'absence de preuves, vos soupçons se seraient tournés vers cet homme ?

Je réfléchis un moment. Jamais, depuis le début de l'instruction, un doute n'avait effleuré mon esprit. C'était en pleine certitude que je songeais à Séverin comme au meurtrier de mon père. La balle retrouvée dans le cerveau ne convenait qu'à une seule carabine, d'un modèle introuvable dans le pays, à cette carabine, cadeau de M. de Piral, dont le garde-chasse était si fier. Mon fiancé lui-même n'en avait pas une autre pareille. On le savait, car le créole, très préoccupé de ce fait qu'il avait fourni l'instrument du crime, s'était beaucoup expliqué sur les particularités de ce fusil, insistant pour que toutes ses armes fussent examinées par les experts. D'autres circonstances désignaient Séverin. Ainsi les murs de la propriété, d'ailleurs presque inaccessibles, n'offraient nulle part, ni sur leur crépi, ni dans les broussailles

ou le terrain qui bordent leur pied, aucune trace d'escalade. Quant à la falaise, vous savez, Rodolphe — et par expérience — qu'il faudrait la connaître en ses moindres recoins et posséder l'agilité d'un mousse, pour l'escalader, surtout la nuit. Le meurtrier ne venait donc point du dehors. Encore moins avait-il pu s'y enfuir. Des preuves de détail s'ajoutaient à ces charges convaincantes, telles que l'habileté remarquable de Séverin comme tireur, l'état de la carabine, fraîchement fourbie pour faire croire qu'on ne s'en était pas servi la veille, et cette circonstance que le lit du garde n'était ni défait ni foulé : Séverin avait dû passer la nuit à nettoyer son arme, puis à veiller dans l'angoisse de l'épouvantable action commise.

— En l'absence de toutes ces preuves, répéta le juge, auriez-vous soupçonné cet homme ?

— Je viens de m'interroger en toute conscience, et je m'aperçois, à mon propre étonnement que je dois vous répondre : « Non », monsieur.

— Cependant, vous aviez vu, quelques jours auparavant, Séverin Lafont menacer le comte de Morlay ?

— Menacer ?... Non, pas exactement. Il a eu un geste de colère parce que mon père le traitait, je dois le dire, avec une certaine rudesse.

— Ensuite on l'a entendu, dans un cabaret du pays, parler de tuer quelqu'un au château, pour se venger de son maître.

— C'est vrai monsieur. On nous a rapporté ces propos le soir même. Ni mon père, ni moi, n'y avons attaché d'importance.

— Pourquoi ?

— Parce que nous connaissions Séverin. C'est un garçon violent, pas commode, mais dévoué à sa manière, et, d'ailleurs, à ce que nous pensions, incapable d'un crime, incapable même de l'énergie et de la puissance de rancune que suppose un tel crime.

— Il avait de mauvais antécédents.

— Je ne sais pas, monsieur, si c'était beaucoup plus que des enfantillages. Mon père considérait ainsi les anciennes fautes de Séverin, et il a fallu, chez le comte, une explosion de colère tout à fait inaccoutumée pour qu'il reparlât du passé à son garde.

— Ainsi, mademoiselle, — et pesez bien, je vous prie, ce que vous allez dire, — votre sentiment est que ni les griefs du prévenu contre monsieur votre père, ni le caractère de cet homme ne vous eussent paru des fondements suffisants à l'accusation, si l'évidence de sa culpabilité ne s'imposait ?

— Tout bien pesé, monsieur, tel est mon sentiment.

— Mais, reprit le juge, avec plus de lenteur encore dans la voix et plus de pénétration — à ce qu'il croyait du moins — dans le regard, mais vous supposeriez bien, par exemple, que Séverin, sans avoir pour son compte des griefs suffisants, était assez excité contre M. de Morlay, et, en même temps d'un tempérament assez cupide, pour servir, moyennant récompense, la vengeance d'une personne étrangère ?

— Peut-être, en effet, monsieur. Mais qui aurait eu intérêt à se venger de mon père ?

— C'est ce que l'enquête cherche à établir, mademoiselle. Et là, malheureusement, vous ne voulez pas nous aider.

Il se tut, puis reprit, au bout d'un instant, avec d'emphatiques hésitations et de non moins emphatiques périphrases :

— Rappelez-vous, mademoiselle, qu'ici la vie d'un homme et l'infailibilité de la justice sont en jeu.

(Il prononça légèrement « la vie d'un homme », mais il mit dans les derniers mots une pompe d'accent toute particulière.)

— ... De fausses délicatesses, des scrupules mal fondés, un respect exagéré pour la mémoire de votre regretté père, ne doivent pas vous empêcher de révéler tout ce qui serait de nature à établir les responsabilités en cette lamentable affaire. Voyons, cherchez bien. Le comte de Morlay n'avait-il point d'amis mariés... mariés à des femmes... jeunes ?... N'a-t-il jamais, par quelque imprudence — oh ! même innocente — provoqué des susceptibilités, des jalousies... La jalousie, mademoiselle, est un sentiment terrible.

— Monsieur, dis-je froidement, c'est donc cela que vous vouliez me faire dire depuis le début de cet interrogatoire ?

— Mademoiselle, c'est le droit, c'est le devoir de la justice de...

— Monsieur, le droit et le devoir de la justice sont de chercher la vérité, non de provoquer des curiosités rétrospectives et honteuses. Si vous n'avez pas senti à mon accent que je disais vrai, vous manquez de perspicacité ; si vous l'avez senti, vous me manquez de respect.

Le magistrat rougit un peu et n'insista pas. Il avait, pour se tirer d'embarras, ses paperasses à feuilleter. Son front se pencha. Le sommet de sa tête chauve, d'un rose luisant et dénudé, m'apparut. Son crâne même disait sa fatuité, l'importance qu'il attachait à ses fonctions, l'indifférence dont il enveloppait les criminels et leurs victimes. La profondeur des vices humains, superficiellement sondée par lui, était le sombre océan sur lequel flottait l'outré bouffie de sa vanité. On avait tué mon père : cela procurerait peut-être de l'avancement à ce monsieur ; surtout si, parmi l'odeur du sang versé, son nez de chien d'arrêt flairait le relent de turpitudes inconnues. Eh quoi donc !.. parce qu'un homme était mort, cruellement, violemment, injustement, on avait le droit de salir sa mémoire jusque dans l'imagination de sa fille, sous prétexte de le venger !... Ah ! boiteuse justice humaine, comme tu me fis horreur en ce moment ! Je songeai à la vendetta corse, et je regrettai de n'être pas seule pour chercher le meurtrier, pour le confondre, pour le punir, sans que de sa honte, forcément, un peu de honte, aux yeux du public amusé, rejaillît sur sa victime.

Le juge d'instruction se leva, entr'ouvrit la porte de son cabinet, dit quelque chose au dehors. Un instant après, par cette même porte, un homme s'avança, entre deux gardes.

C'était Séverin Lafont.

— Oh !.. murmurai-je, et je regardais ses mains, ses mains réunies par les menottes. Ses mains — et je ne pouvais en détacher mes yeux — ses mains qui avaient tenu la carabine, qui l'avaient dirigée contre mon père.

— Vous ne savez pas, lui dis-je, non, vous ne savez pas ce que vous avez fait... Vous n'auriez pas pu !... Malheureux !... malheureux !... le soir même il voulait vous rendre ce papier où vous vous reconnaissiez un voleur.

Mon accent n'était ni celui de la douleur, ni celui de la colère. Il me semblait à moi-même que ma voix venait de loin, ne m'appartenait pas.

Peut-être, en cette atonie même, y avait-il quelque chose d'égaré, de poignant... Séverin pleura sans rien dire.

Le juge s'effaçait, se faisait tout petit, retenait son souffle. Le prévenu, oubliant cette présence, vaincu par l'émotion, laisserait peut-être échapper un cri compromettant. Le greffier, tout prêt à écrire, la plume au ras du papier, l'oreille tendue, la tête inclinée, attendait.

Séverin dit seulement :

— V'là ce que c'est que d'avoir mal commencé. On ne me croit plus.

— Que voulez-vous qu'on croie ? demandai-je.

— Que je n'ai pas tué m'sieu le comte.

— Et qui donc l'aurait tué, selon vous ?

L'homme hocha la tête et sanglota. De grands sanglots, qui le secouaient du crâne aux pieds. En même temps, ses larmes coulaient et, pour les essuyer, il levait ensemble ses deux mains, que les menottes rendaient inséparables.

— C'était mon frère de lait, murmura-t-il. Il a été quelquefois dur pour moi... Mais, c'est égal, je l'aimais bien tout de même.

Et il ajouta, haussant tragiquement ses mains enchaînées :

— Heureusement, y sait... lui... là-haut.

Puis, laissant retomber son menton contre sa poitrine, il se tut. Les larmes lourdes, seules, continuaient à rouler, éclaboussant sa veste de drap vert, et, de temps à autre, de ses talons à sa nuque, passait l'ébranlement d'un sanglot.

— Ainsi, dit enfin le juge, ainsi, Séverin Lafont, même devant cette orpheline en deuil, devant la fille infortunée de votre victime, vous persistez à nier ?

Ces grands mots semblèrent choquer le rustre autant que moi-même. La situation, dans sa solennité, n'en avait pas besoin. Séverin releva le front, prit l'air dur, domina du coup son attendrissement.

— Je dis ce qui est. Je n'ai pas tué. Voilà !

— Prenez garde, mon garçon. Vous vous ferez du tort en répondant à la justice avec cette brutalité.

— Oh ! la justice... Elle n'est pas là où on me tient en prison. Et puis, à quoi ça me sert-y de répondre, puisque c'est pire pour moi que si je ne disais rien ?

— Vous n'avez rien à lui demander, mademoiselle ? fit le juge en se tournant vers moi.

— Si vous avez des complices, dis-je, surmontant mon dégoût pour m'adresser à l'assassin, nommez-les. Vous avez tout à y gagner. Vous...

— Alors vous aussi, mamzelle ?... dit-il. Vous aussi, vous me croyez coupable ?... Pourtant vous savez les vieilles histoires, vous. Si j'avais voulu tuer quelqu'un, voyons, j'aurais tué le père à m'sieu le comte, autrefois. C'est lui qui m'a traité du dernier des derniers, quand il m'a trouvé avec c't'argent dans la poche, que j'avais pris... Dame !... faut ben le dire, que j'avais pris, pour mon malheur ! Et puis, pour assassiner, est-ce que j'aurais employé cette carabine, une qui n'y en a pas de pareille ?... Est-ce que ça a du bon sens ?

— Vous l'a-t-on empruntée, cette carabine ? demandai-je. A-t-elle disparu de chez vous la nuit du crime ?

— Pas du tout. Je me suis promené avec. Je l'emportais partout, c't'arme-là. J'en avais comme qui dirait une fierté. Non, ben sûr, personne que moi n'y a touché ce soir-là.

— C'est bien ce que nous pensons, mon garçon, ricana le juge. Il n'est pas fort votre système de défense. Gardes, reconduisez le prévenu.

Ma confrontation avec le meurtrier présumé de mon père produisit en moi un effet qui me surprit moi-même.

Elle atténua mon désir de vengeance.

En pénétrant dans le Palais de justice, je me sentais animée d'une sorte d'ardeur sauvage contre le criminel. C'est avec une âpre joie que je venais prêter ma personne, ajouter mes convictions, mon témoignage à l'œuvre de la justice. Mais au cours de cette pénible séance, un écoëurement me prit. La

grosse finesse du juge, sa logique de bourgeois vicieux, ses insinuations grossières ; puis le piège tendu à Séverin, sa brusque rencontre avec moi, l'émotion du misérable tournée contre lui-même, épiée larme après larme, soupir après soupir, tout cela me paraissait bien mesquin, bien épais, bien douteux, pour s'appeler la justice. D'ailleurs ce n'était pas à moi que là, il s'agissait de donner satisfaction, mais à la société. Ses représentants, magistrats en robe noire ou en robe rouge, se souciaient si peu de mon père et de moi, qu'ils nous eussent publiquement déshonorés pour fixer exactement un point secondaire du procès. Je le sentais si bien qu'au lieu de les considérer comme des alliés je songeais à eux comme à des ennemis. L'image de la cour d'assises, où ils allaient siéger presque autant contre mon père que contre l'assassin ; la pensée des réquisitoires et des plaidoiries, où notre vie privée serait étalée, commentée, m'inspiraient d'avance une véritable terreur. Et pourtant nous étions des innocents, des victimes ! Et pourtant pas un nuage n'altérait cette noble physionomie qui était celle du comte de Morlay !... « Ah ! pensai-je avec une horrible lassitude, qu'ils cessent donc de remuer, de profaner ces cruels souvenirs ! Qu'ils laissent donc cet homme en liberté, car, avec leur acharnement après lui, ils m'ôtent jusqu'à la triste consolation de le haïr ! »

M. de Piral, à qui j'exprimais quelques-unes de ces idées, les blâma.

— Vous êtes trop romanesque, me dit-il. Ainsi, vous eussiez voulu tirer vengeance vous-même du meurtrier de votre père ?

— Oui, m'écriai-je. Et non pas dans l'ombre, sournoisement, mais face à face, la carabine ou le revolver à la main !

— Non, vraiment ?... Vous auriez du plaisir à loger une balle dans le corps de Séverin Lafont ?

— Je ne dis pas de Séverin, répondis-je, mais de l'assassin reconnu, convaincu, de mon malheureux père.

— Comment ! s'écria M. de Piral avec un haut-le-corps, que dites-vous ?... Vous ne croyez pas à la culpabilité de Séverin ?

— Du moins je n'en suis pas certaine.

— Que vous faut-il donc ?

— Qu'il avoue.

— Ma pauvre Lysiane, votre originalité va un peu loin. Si l'on ne condamnait que les criminels qui avouent...

— Mais on ne condamne guère que ceux-là. Le système des magistrats est d'enfermer le prévenu dans un cercle si étroit d'évidences qu'il soit forcé de dire : « Oui, c'est vrai, c'est moi. » Tant qu'il reste un seul point douteux, grâce auquel la défense puisse plaider non coupable, le ministère public ne saurait, sans risquer beaucoup, réclamer la tête d'un homme.

— Diable ! ma chère amie, je ne vous savais pas si ferrée en jurisprudence. Vous avez donc fait votre droit ?

— Non, mais j'ai été élevée par un père qui m'a appris à raisonner.

— Alors, reprit M. de Piral après un moment de silence, vous croyez que Séverin finira par avouer ?

— Je ne dis pas cela. Depuis que je l'ai vu, l'autre jour, je ne puis me défendre de croire, sinon qu'il est innocent, du moins qu'il n'a pas agi pour son compte.

— Oh ! s'il a des complices, vous pensez bien qu'il ne se laissera pas guillotiner pour eux. Mais il n'en a pas.

— Comment le savez-vous ?

— Et vous, s'écria M. de Piral presque avec violence, comment osez-vous douter que ce misérable ait tué votre père, qui lui avait rappelé sa mauvaise conduite ancienne, et dont il voulait se venger ?... Quel roman fabriquez-vous dans votre folle petite tête de femme ?... Sur quelle piste allez-vous égarer la justice ?...

Cette sortie me causa un tel étonnement que je ne répondis pas. Le lendemain M. de Piral revint d'un air badin sur cette conversation.

— Tirez-vous donc si bien au pistolet, me demanda-t-il, que vous envisagiez la possibilité d'une vendetta, et en plein jour, et face à face avec un tireur comme Séverin ?

— Je tire assez bien, lui dis-je. Mon père m'apprit cet exercice lorsque j'étais tout enfant, pour m'habituer, prétendait-il, à dominer mes nerfs. Voulez-vous voir ?

Je me fis apporter un revolver. Nous étions sur le perron du château.



— Choisissez l'épreuve, dis-je à mon fiancé.

— Voyez cette rose, là-bas, dans le premier buisson, tout au bord de la pelouse... Pas la rouge... Non... Cette grosse *Maréchal Niel*, qui dépasse toutes les autres...

— Toute seule sur son rosier ?...

— Vous y êtes. Combien y a-t-il d'ici là ?... Douze mètres ?... Quinze mètres ?...

— À peu près.

— Voulez-vous me la cueillir ?

M. de Piral n'avait pas achevé, que la rose tombait, coupée net. Il se dirigea vers la pelouse, ramassa la fleur, passa la tige dans la boutonnière de sa jaquette, et revint à moi. Je remarquai l'altération de son visage. Cet homme avait une façon de pâlir plus sinistre que les autres gens. Sa peau de créole, d'un blanc chaud ne pouvait se décolorer, mais sous la ligne très fine de sa moustache, la pourpre de ses lèvres devenait bleuâtre, livide. En même temps ses sombres yeux paraissaient plus sombres encore.

— Faites reporter cette arme à sa place, je vous prie, me dit-il. Ce ne sont pas des jeux pour une femme.

Séverin se trouvait en prison depuis six mois. La cause était inscrite au rôle pour la prochaine session des assises. Bien que le garde-chasse persistât dans ses dénégations, l'instruction concluait à sa culpabilité. L'opinion publique, d'ailleurs, se prononçait hautement contre lui. Comme il ne frayait guère jadis avec les paysans et les pêcheurs, on le jugeait surnois et capable d'un mauvais coup. Mon père, au contraire, était aimé dans le pays. L'indignation et les regrets causés par sa mort tragique n'étaient pas encore éteints.

Tout à coup, les journaux parlèrent d'une grave maladie de Séverin, puis, presque aussitôt, ils annoncèrent sa mort. Cette nouvelle causa beaucoup d'étonnement, et fit naître une foule d'histoires plus ou moins vraisemblables.

Le public admet avec peine qu'un prévenu destiné à la guillotine, puisse mourir en prison de sa mort naturelle. On raconta que le meurtrier, à bout de forces pour nier son crime, et, certain d'être condamné, s'était rappelé sa bravoure d'ancien soldat d'Afrique. Il avait brisé l'assiette de son repas et en avait avalé les morceaux ; ou bien il s'était ouvert les veines avec les débris ; ou encore il s'était étranglé avec ses vêtements déchirés en lanières. Peut-être un complice puissant, intéressé à sa disparition, lui avait procuré du poison, l'avait, de façon ou d'autre, contraint à se tuer. Une note, émanée officiellement du directeur de la prison et signée de deux médecins — celui qui soigna Séverin et celui qui dirigea l'autopsie — informa la presse que le prévenu avait succombé durant la crise aiguë d'une maladie de cœur. L'inquiétude, toutes les angoisses de la détention, remords peut-être, avaient hâté sa fin.

Quant à l'affaire criminelle, il n'y avait pas lieu d'y donner suite. Elle se trouvait classée tout naturellement puisque le seul accusé disparaissait. Le « Drame du château de Morlay » cessa de servir comme rubrique aux récits fantaisistes de chroniqueurs à sec d'actualités. Le silence, enfin, se fit autour de nous. Je pus aller rêver et prier près du tombeau de mon père, sans voir apparaître la silhouette d'un reporter armé de son block-notes, ou la face âprement, féroce curieuse, de quelque touriste anglais.

Quand le public se mêle d'oublier quelqu'un ou quelque chose, il n'oublie pas à demi, surtout en France. Du jour au lendemain, mon repos fut complet. Un soulagement indicible en résulta pour mon âme. Ma douleur s'engourdit. Les élancements affreux par lesquels, au moindre choc, elle s'éveillait pour me déchirer, devinrent plus rares. Pour la première fois, je pressentis avec étonnement que les plaies du cœur se cicatrisent comme celles du corps. J'étais trop jeune pour mourir de tristesse. J'entrevis la guérison.

M. de Piral obtint alors de moi ce que je lui refusais obstinément depuis des mois. Je consentis à quitter le château.

Nous partîmes tous deux pour Paris, où nous nous installâmes séparément. Il prit une chambre au Grand-Hôtel. Je m'établis dans un appartement meublé de la rue Royale, avec quelques domestiques de confiance amenés de Morlay.

Bientôt je consentis à fixer la date de notre mariage. Nous fûmes unis à l'église de la Madeleine, car M. de Piral tenait à la cérémonie religieuse. Il eut pour témoins deux attachés de la légation brésilienne. Moi, un marquis de Morlay, parent très éloigné de mon père, et le général anglais avec lequel nous nous étions liés aux Indes, en ce moment de passage à Paris.

Ce vieux général, ayant connu le comte Guy de Morlay avant ma naissance, m'intéressait vivement. Je lui racontai la dernière période de la vie de mon père, insistant sur le changement de caractère survenu chez cet homme si parfaitement équilibré.

— Il est mort avec son secret, ajoutai-je. Ce devait être un secret de tristesse. Hélas ! je n'ai pas pu l'aider à en porter le poids.

— N'aurait-il pas quitté la vie plutôt que d'assombrir la vôtre en vous révélant le tourment qui l'obsédait ?

— Que voulez-vous dire, général ?

— Votre père ne se serait-il pas... tué ?

— Oh !... m'écriai-je, non !... Cette idée déchirante ne peut même pas naître en moi. Songez donc ! Ah ! général, s'il me fallait croire que mon père s'est séparé de moi volontairement !... Le seul soupçon d'une pareille chose me ferait mourir de douleur. Oh ! non, allez... J'étais dans la chambre. Il n'avait pas d'arme à sa portée. Il n'a pas cessé de lire. Le coup est venu du dehors. D'ailleurs, il n'était pas homme à recourir au suicide, encore moins à me donner le spectacle de son agonie.

— Et... comme cela, il n'a laissé aucun papier ?...

— Rien d'important.

Le général posa sur mes yeux le regard aigu de ses pâles yeux britanniques. Son ferme visage, entre ses minces favoris blancs, eut comme un léger frémissement d'émotion, et il me dit :

— Votre père était un grand cœur. Mais peut-être vaut-il mieux pour vous et pour lui qu'il soit mort.

— Général, vous savez son secret !

— Je le devine.

— Oh ! parlez... dites, dites-moi, je vous en conjure...

Le vieux marin eut un mouvement de recul et porta la main droite en avant, comme pour m'imposer silence et pour me repousser.

— Moi, s'écria-t-il, moi ?... Que je trahisse la confiance d'un homme enfermé dans son tombeau ! Ah ! ma pauvre enfant, vous ne le voudriez pas !

Je m'agenouillai presque devant lui avec des larmes.

— Quel que soit ce secret, disais-je, quand je le connaîtrai, mon père, j'en suis sûre, ne m'en deviendra que plus cher.

— Je le crois, fit le général. Mais ce n'est pas à moi à vous apprendre ce qu'il jugeait à propos de vous taire.

— Il m'aurait tout révélé le lendemain même du jour où j'ai eu le désespoir de le perdre.

— Dans quelle mesure ? C'est ce que j'ignore, dit le général. Mais n'insistez pas, ma chère enfant, car c'est inutile.

Et, avec son flegme britannique, cette force incalculable d'inertie qui ne me laissait aucun espoir, il ajouta dans les deux langues :

— *Perfectly useless... Parfaitement inuutile...*

Quelques mois se passèrent, durant lesquels mon mari me fit parcourir les sites les plus célèbres de l'Europe. Nous visitâmes les bords du Rhin, la Suisse, l'Italie. Nous séjournâmes quelque temps à Venise.

Étais-je heureuse ? me demanderez-vous, Rodolphe. Aimais-je M. de Piral ?

Je n'étais pas précisément malheureuse, mais j'étais triste, — de la tristesse d'une vie manquée. De toutes les aspirations confuses dont s'était enchantée ma jeunesse, aucune n'aboutissait à une palpable réalité. L'espoir était mort, l'espoir indéfini, qui, dans la vingtième année, élargit notre âme jusqu'au delà de cet univers. Et ce n'était pas peu à peu, c'était brusquement, que chez moi le vide s'était produit et que l'âme s'était repliée sur elle-même.

Et, pour combler ce vide, l'amour n'était pas venu.

Avant d'appartenir à M. de Piral, je doutais de l'aimer. Depuis que j'étais sa femme, je savais que je ne l'aimais pas.

Je n'avais pour lui, d'ailleurs, pas plus de haine ou de dégoût que d'amour. Il m'était indifférent, et ne me devenait insupportable que dans les moments, de plus en plus rares d'ailleurs, où il essayait de me témoigner trop vivement sa tendresse. Il ne m'ennuyait pas toujours lorsqu'il causait avec moi, mais je préférais de beaucoup la solitude à sa société.

Sa vivacité d'esprit semblait s'être atténuée depuis l'époque déjà lointaine où je le considérais comme un joyeux camarade. Il était maintenant plutôt renfermé, taciturne. Visiblement, il se trouvait, lui aussi, sous le coup d'une déception. Ce beau créole, au tempérament de feu, s'était imaginé que toutes les glaces de mon âme et de mes sens fondraient en la fournaise de sa passion. Si j'eusse répondu à ses ardeurs par des ardeurs semblables, notre mariage eût été la source, sinon de joies supérieures, au moins d'intenses voluptés. Mais j'étais à l'âge où la femme, sortant d'une adolescence chaste et rêveuse, a soif surtout d'idéal, de chimères, n'a pas encore sondé le néant de ses songes, n'a pas encore appris à se contenter furieusement des seules délices accessibles. L'unisson physique n'existait pas plus entre nous que l'unisson moral. Nous n'avions aucune croyance commune, aucun goût partagé.

M. de Piral était catholique et pratiquant. Je ne puis pas dire qu'il tenait à sa religion, car il avait l'esprit moins religieux que moi-même, nourrie par mon père dans l'idée que nous devons trop respecter Dieu pour oser le définir.

Non, il était superstitieux, jusqu'à porter encore sur sa poitrine une amulette qu'autrefois sa nourrice, une négresse, avait attachée à son cou. Quelques-uns de nos voyages furent entrepris par lui dans le but unique d'accomplir certains pèlerinages. Par contre, il en dirigea d'autres vers des établissements de jeu célèbres. Car je fis cette découverte attristante que mon mari, sous ses dehors superficiels et gracieux d'homme du monde, cachait l'âme effrénée d'un joueur.

Je m'en aperçus un soir, à Monte-Carlo. Jamais je n'oublierai la transformation qui, brusquement, s'opéra sous mes yeux dans l'homme

dont je portais le nom. M. de Piral s'assit devant une table de trente-et-quarante, et, tout d'abord, perdit en riant quelques louis. Debout derrière lui, pensant qu'il s'était arrêté là seulement pour quelques minutes, je le taquinais sur sa déveine. Tout à coup, d'un air assez dur, il me pria de me taire. Je cessai de suivre son jeu pour observer le spectacle de ce casino, où je me trouvais pour la première fois. Les splendeurs criardes de cette salle immense, les expressions des joueurs, les toilettes extraordinaires de certaines femmes, la voix monotone, indifférente, des croupiers, les monceaux d'or et de billets allant et venant sous le râteau, tout cela occupait mes yeux en me serrant vaguement le cœur. Bientôt une fatigue me prit.

— Venez-vous, Antoine ? demandai-je à M. de Piral en lui touchant l'épaule.

Il ne me répondit pas. Et, devant lui, je vis le râteau du croupier enlever un large billet de banque.

— Oh ! dis-je avec douceur, vous n'avez pas été raisonnable. Venez donc.

— Me laisserez-vous ?... répliqua-t-il brutalement. — Et il jura. — Rentrez à l'hôtel, si vous en avez assez. Je vous rejoindrai tout à l'heure.

Une frayeur me saisit. C'était la première fois que mon mari me parlait de la sorte. Je crus qu'il devenait fou. Je tournai autour de la table pour l'observer de face. Il ne s'aperçut pas même de mon mouvement.

Quand je vis la sinistre intensité de son noir regard fixé sur les cartes qui tombaient, ses lèvres livides et tirées, je compris qu'il ne jouait pas par hasard, en passant, mais qu'il se trouvait ressaisi par une passion ancienne. D'ailleurs il avait les poches bourrées d'or et de billets. C'est avec préméditation qu'il était venu là. Tandis que je le regardais, il gagna. Le rapide râteau poussa vers lui une somme qui me parut énorme ; il y avait des louis, du papier... sous ses paumes, il rassembla tout, d'un geste morne, sans joie... C'est alors qu'il me parut terrible.

Je sortis du casino, j'errai sous les palmiers, en face de la mer, je m'enfonçai dans les étroites allées du jardin, sous les voûtes des grasses feuilles et des violentes fleurs, dans une atmosphère alourdie par l'excès des

parfums. J'appelai tout bas mon père. Je versai des larmes de détresse et de dégoût. J'avais au cœur une vague épouvante...

Trois fois je rentraï dans cette salle maudite, sans que M. de Piral s'aperçut de ma présence. Enfin je regagnai notre appartement, à l'hôtel de Paris. Je me jetai à plat sur un divan, et je pleurai jusqu'à minuit, jusqu'à l'heure où il revint, lui aussi — les mains vides.

Depuis, il joua de nouveau, bien souvent, et des nuits entières, mais je ne veillai plus pour l'attendre, et je ne pleurai plus. Car je me détachai de lui au point de ne plus me préoccuper des phénomènes cérébraux dont son crâne était le théâtre, et quant à l'argent qu'il pouvait perdre ou gagner, pas un instant je n'en avais pris souci.

Un jour cependant j'en arrivai à me féliciter d'une certaine malchance dont M. de Piral se prétendait poursuivi depuis quelque temps. Car il parla de la nécessité de faire des économies — un mot tout nouveau pour moi, mais qui évoqua l'idée d'un retour au château de Morlay.

En vain, à plusieurs reprises, j'avais prié mon mari de me ramener dans cette résidence, qui m'était chère. Il n'en voulait pas entendre parler : « Vous y retrouveriez des souvenirs trop tristes », me disait-il. L'état de nos finances, les mesures pécuniaires à prendre pour l'avenir, des considérations d'administration domestique nous y ramenèrent pourtant quinze mois environ après la mort de mon père.

Certes, j'y retrouvai de tristes souvenirs, dans ce bien-aimé château de Morlay, mais aussi que d'impressions à jamais ineffaçables et précieuses ! J'explorai tous les recoins des chambres, tous les détours du parc avec une douceur amère. Il me semblait revenir d'un long exil dans la patrie de mon âme.

L'appartement particulier de mon père et le salon où il avait reçu sa mortelle blessure, étaient restés fermés durant mon absence. J'en avais emporté les clefs. Personne que moi ne devait plus pénétrer dans ce double sanctuaire. Je retrouvai la chambre à coucher, le cabinet de travail et la lugubre pièce, en bas, tels que je les avais laissés. La lampe brisée était demeurée en place. J'avais seulement, jadis, fait disparaître un coussin où le

réservoir d'huile s'était épanché jusqu'à la dernière goutte. Sur le parquet ciré, que nul tapis ne recouvrait à cette place, une large tache de sang demeurait visible. Le soir de mon retour, je m'agenouillai sur le sol, et je la baisai, cette tache.

Le lendemain je retournai dans le salon, à la même heure. Je n'y entrais que le soir, avec une lumière, car je ne voulais pas faire ouvrir de jour les volets, introduire dans ce tombeau, qui, déjà, prenait des senteurs closes de sépulcre, la lumière profane du soleil des vivants. Comme la veille, je m'approchai de la trace horrible et sacrée. Mais à peine m'étais-je inclinée vers elle, que je reculai dans un saisissement... On avait gratté cette tache de sang... Quelqu'un avait essayé de la faire disparaître.

Qui était-ce ?... Personne que moi n'avait la clef. Et, cette clef, je l'avais déposée la nuit précédente, avant de m'endormir, dans le tiroir d'une table italienne, en ébène incrusté d'ivoire, placée dans un petit salon, sorte de boudoir, précédant ma chambre à coucher.

À Morlay, je dormais seule. La séparation morale et physique peu à peu survenue entre mon mari et moi, s'était creusée jusqu'à l'abîme — et nous n'aurions pu dire pourquoi — dès que nous avons mis le pied sur ce domaine. J'avais à peine vu M. de Piral depuis deux jours. En le rencontrant j'avais remarqué son air sombre, mais sans m'en étonner, le sachant sous le coup de récentes pertes au jeu. L'idée de lui communiquer ma découverte, de lui faire constater la profanation récente, de lui demander son aide pour veiller avec moi la nuit ne me vint seulement pas. Tout ce qui se rapportait à la mémoire de mon père éveillait en moi comme de farouches pudeurs.

Quittant le salon, que je refermai soigneusement, je remontai dans ma chambre. Là, j'examinai la disposition des deux pièces contiguës et de leur ameublement.

La petite table italienne s'appuyait contre le mur perpendiculaire à la porte de communication, non loin de cette porte même. Je l'en rapprochai. La porte n'avait pas de battants pleins. Une simple portière de peluche, toujours soulevée dans son embrasse, laissait la baie grande ouverte.

Dans ma chambre, sur un guéridon, il y avait un large miroir, à cadre de vieil argent, cadeau de M. de Piral durant nos fiançailles. Je disposai le guéridon de biais, dans un certain sens, de façon que, de mon lit, la table



italienne fut entièrement visible pour moi dans le miroir. Puis je mis la clef à la même place que la veille, dans le coin du tiroir, et je me couchai.

Deux heures passèrent dans un calme profond, ce calme absolu de la campagne déserte, où s'élevait seulement, par intervalles, un gémissement plus âpre du vent, une plainte plus haute de la mer. Autour de moi, les objets, dans la faible lueur rosée tombant de la veilleuse, près du plafond, semblait des êtres soupçonneux et vigilants, immobilisés dans l'attente.

Un peu avant minuit, je crus entendre le grincement presque imperceptible du pêne ébranlé d'une serrure. Tous mes nerfs se tendirent comme des cordes de violon qu'un coup d'archet inattendu aurait pu faire éclater avec un détraquement horrible. Toute ma faculté de vision s'amassa dans l'écartement à peine sensible de mes paupières demi-closes. Et soudain, je faillis pousser un cri, tant fut silencieuse, au fond du miroir, l'apparition d'un homme qui tirait à lui le tiroir de la table italienne. Cet homme prit la clef de la chambre de meurtre, s'avança dans l'embrasement de la porte, s'y arrêta un instant à me regarder — dormir, croyait-il — puis disparut avec le même glissement silencieux de spectre.

C'était Antoine de Piral.

Et je compris l'audace avec laquelle il s'était tenu, quelques longues minutes, sur le seuil de ma chambre. Si j'avais alors fait un mouvement, c'était si simple pour lui de dire qu'une impulsion d'amour l'avait amené dans mon appartement.

Je ne sais à quelle heure il rapporta la clef.

Le sommeil finit par me vaincre. D'ailleurs, peu m'importait. J'en avais assez vu — pour cette nuit-là, du moins.

Ainsi donc, mon mari — mon mari !... — se levait dans les ténèbres et venait, à pas furtifs, me dérober une clef, comme un voleur, pour s'introduire dans la chambre où mon père avait été assassiné, et pour effacer sur le sol le témoignage sanglant du crime.

Pourquoi ? Cette tache n'accusait personne, pas même le meurtrier, s'il existait encore. Cette tache n'avait pas de voix. Elle ne pouvait rien révéler...

Si !... Elle avait une voix. Horreur !... Quelle pensée montait à présent des mystérieuses profondeurs de mon être ?... Quelle pensée s'épanouissait en moi, dont la lente floraison ne datait pas d'hier, mais se préparait, peu à peu, depuis des semaines, depuis des saisons, par la morbide végétation en mon cerveau de vénéneuses graines ? Au hasard des heures, par la succession des petits faits, des mots insignifiants, des impressions passagères, elles s'étaient enfoncées, les semences d'épouvante, en la fertile et muette substance de mon inconscient, et voici qu'aujourd'hui, devant mon âme égarée de terreur, voici que levait l'inévitable moisson !

Elle avait une voix, cette tache, une voix qu'un seul homme pouvait entendre, une voix qu'un seul homme devait souhaiter d'étouffer afin d'assurer le repos de ses nuits. Elle avait une voix pour l'assassin !

En dehors de ma passion filiale, un seul sentiment devait attirer un être humain dans cette chambre hantée, souillée, maudite : la fascination du crime accompli.

Et pourtant ce n'était pas possible !... Non, ce n'était pas possible ! Il ne m'était pas arrivé cette aventure de l'enfer d'avoir donné mon corps à l'homme qui avait tué mon père, d'avoir eu sur ma bouche ses lèvres, d'avoir goûté ses baisers !...

Ah ! s'il en était ainsi, quelle torture saurais-je choisir ?... Quelle torture pour sa chair et pour son âme dans l'arsenal des supplices physiques et moraux ?

Je me sentis devenir ingénieuse et froide. Quelque chose d'effrayant se mit à vivre au fond de moi.

Sous un prétexte quelconque, j'allai passer deux ou trois jours à Rouen. J'emportai mes clefs. Sur mon ordre, un serrurier m'en fit une identique à celle de la chambre où mon père avait été frappé.

Puis je revins.

Pendant deux nuits, je guettais M. de Piral, au moyen du miroir. Pendant deux nuits, il vint chercher la clef. Sûr maintenant de la légèreté de ses mouvements comme de la profondeur de mon sommeil, il ne s'avancait même plus dans ma chambre. D'ailleurs j'obscurcis la veilleuse en la

drapant d'une gaze et je me tassai dans mon lit, de manière à ne représenter qu'une masse indistincte.

La troisième nuit, cette masse fut constituée par des coussins roulés dans les draps. Je me retirai de bonne heure. Mais, au lieu de me coucher, je redescendis avec précaution, sans être vue de personne. J'ouvris et refermai la porte du salon avec ma double clef. Tout était en place, ainsi que je m'en assurai à la lueur d'une bougie. Seulement, au lieu de la trace brunâtre du sang, il y avait sur le parquet une large marque pâle, les veines du bois mis à vif.

Alors j'examinai la position du piano, ce piano sur lequel j'avais joué, le soir du meurtre, la romance favorite de M. de Piral, une sérénade qu'il m'avait apprise. L'instrument était placé de biais, dans un angle de la pièce, le clavier tourné obliquement vers l'un des murs. Depuis la tragique soirée, il était resté ouvert.

Je me cachai derrière ce piano, contre la muraille. J'éteignis ma bougie. Je posai à terre mon bougeoir et, à côté du bougeoir, un revolver chargé. J'attendis.

Dans un vestibule voisin, une horloge sonnait les heures. Les vibrations graves du timbre me causaient, par leur brusque éveil, un atroce tressaillement. Je me remettais assez vite pour les compter. Et, par la cage des spacieux escaliers, elles s'en allaient mourir dans les hauteurs de la maison silencieuse.

Onze heures sonnèrent. Puis le quart. Puis la demie. Presque aussitôt après, je vis un grêle rayon rougeâtre glisser sous la porte, au ras du sol. Une clef tourna dans la serrure. Avec lenteur et sans aucun bruit, un battant s'écarta. Toute la chambre s'emplit d'une clarté.

Mes yeux, que des ténèbres absolues engourdisaient depuis plusieurs heures, s'éblouirent un instant, criblés par le rayonnement de la lumière. Puis je vis M. de Piral.

Il était vêtu d'un costume d'appartement, en flanelle blanche. Au-dessus de cette blancheur émergeait sa face, également toute blanche. Et, dans cette blême figure, les yeux noirs, où dansait la flamme de la bougie, fulguraient, hallucinés.

Était-il donc fou ? Oh ! pourvu qu'il ne fût pas assez fou pour ne pas savourer l'angoisse que je lui infligerais tout à l'heure !

Il avait refermé la porte à clef. Maintenant je ne le voyais plus, car, sa lumière posée à terre, il examinait le parquet.

Et tout à coup mes cheveux se dressèrent. Dans l'horreur silencieuse de cette heure et de ce lieu, se croyant tout seul, il parlait.

D'épouvante, j'allais poser mes mains sur mes oreilles, car cette voix, cet accent, les mots qu'il prononçait !... Ah ! je n'avais pas prévu l'abomination de cette scène. Pourtant, par un inexplicable raidissement d'une volonté intérieure qui n'était même plus la mienne, je parvins à garder mon attitude immobile et la lucidité de ma raison.

— Là... C'est encore là, murmurait M. de Piral. Ah !... le sang... Mais ça revient donc ? Hier il n'y en avait plus... Du sang !... En voici là... et ici... et encore là... partout ! Son sang !... Il faut gratter... Oui, je vais encore gratter.

J'entendis le raclement d'un instrument de métal sur la surface du bois. Puis des soupirs de satisfaction, des exclamations apaisées.

— Ah !... Enfin !... Oui... C'est fait... Demain, j'apporterai de la couleur, de la cire... Il n'y paraîtra plus. Ce sang... là... comment le laissait-on ? Du sang aussi... c'était trop sale !...

Il se redressa. De nouveau, je vis son visage. Ses paupières avaient rougi, la sueur coulait, en grosses gouttes, le long de ses tempes. Un air de lassitude maintenant détendait ses traits, éteignait son regard.

Mais ses prunelles, invinciblement, revenaient vers le siège que mon père avait occupé, près de la table. Le rayon visuel se fixait sur un point, dans le vide, au-dessus du dossier, là où la tête inclinée autrefois présentait sa tempe gauche comme un point de mire à la balle. Et, les yeux rivés sur ce seul point, où peut-être il voyait surgir une distincte apparition, le meurtrier, lentement, reculait vers l'une des portes-fenêtres à laquelle il tournait le dos. L'un des panneaux, soudain, fut heurté par son talon, et les vitres ébranlées frémirent. M. de Piral s'arrêta. Ses bras se levèrent dans le geste d'épauler un fusil, de coucher en joue quelque chose, et, son regard s'aiguissant entre ses paupières presque jointes, il visa... Il visa le but invisible.

Alors, possédée tout entière par la féroce joie d'imposer à ce misérable un effrayant supplice, j'élevai sans bruit mes deux mains jusqu'à la hauteur du clavier. Et tout à coup, tandis que ses doigts lâchaient la détente d'une arme imaginaire, tandis que dans ce minuit lugubre, s'épouvantant lui-même, il revivait son crime, la mélodie qui naguère accompagna son œuvre de mort, la mélodie qu'il devait avoir, à cette minute même, dans les oreilles, la mélodie éclata, fugitive, terrifiante et vengeresse !

Et je vis — avec quelle horrible ivresse ! — je vis sur cette face où j'eusse voulu au fer rouge effacer mes anciens baisers, je vis se peindre le paroxysme de la douleur humaine. Les prunelles se pétrifièrent dans les orbites agrandis, entre les paupières écarquillées d'épouvante ; les cheveux se hérissèrent ; et la bouche... (oh ! comment peindre l'angoisse de cette bouche convulsive ?) la bouche se tira vers les oreilles en un rictus tout semblable à celui des têtes de mort, tandis qu'entre la pâleur des lèvres, dans le bref écartement des mâchoires entrechoquées, jaillissait un cri... un cri dont mes veines se glacent encore à mesure que j'écris ces mots.

Cela dura quelques secondes, puis l'homme tourna deux fois sur lui-même et s'abattit, heurtant le parquet de son visage.

L'avais-je tué net ?... Avais-je seulement tué sa raison ?... N'était-il qu'évanoui ?... Se réveillerait-il fou ?...

Je ne savais pas. Durant un instant, j'hésitai, n'ayant pas prévu cette chute de bœuf assommé, craignant plutôt qu'après les premières affres il ne se fût jeté sur moi, dans un furieux délire d'angoisse, de terreur, de colère... J'étreignais déjà mon pistolet... Mais il ne m'avait même pas vue. De cela j'étais certaine. Maintenant, qu'allais-je faire ?

J'essayai de délibérer avec moi-même. Aucune pensée distincte ne se formula dans mon esprit. La faculté de réfléchir m'échappait. Ce que je fis alors, je le fis instinctivement.

Comme un automate, je me soulevai du sol, n'oubliant ni mon revolver ni mon bougeoir. Une impulsion me dominait, celle de ne pas laisser trace de ma présence dans cette chambre. La porte donnant sur le vestibule se trouvait fermée à clef, et la clef restait en dedans. Je pouvais l'ouvrir et la refermer, mais non replacer la clef comme l'avait laissée M. de Piral. L'idée — une idée de l'être instinctif agissant en moi, pour moi, — l'idée me vint

de sortir par l'une des portes-fenêtres ouvrant sur la terrasse extérieure. Ces portes avaient des poignées de serrure en dehors comme en dedans ; les volets seuls m'embarrassaient. Mais, une fois sortie, je me rendis compte qu'une forte pesée ferait jouer la gâchette qui les fixait et les refermerait ainsi hermétiquement. J'appuyai de tout le poids de mon corps. Les persiennes claquèrent ; il y eut un choc métallique et le vibration d'une tringle. Ce bruit me fit suffoquer d'épouvante. Le meurtrier se réveillait peut-être, bondissait après moi, ouvrait la porte... En ce moment, il eût pu me poursuivre, me tuer, sans que j'eusse la force de fuir, de me défendre, ou seulement de soulever l'arme dont j'étais munie. Ce fut un instant d'absolue faiblesse. Mais rien ne remua dans l'intérieur.

Un peu de courage me revint — le courage de la fuite. Je courus jusqu'à une petite porte de service dont j'avais toujours la clef sur moi. Je l'ouvris, et, gravissant les escaliers quatre à quatre avec la sensation terrifiante d'un galop de spectres sur mes talons, je me précipitai vers mon appartement.

Enfin, j'étais donc dans ma chambre, dans mon lit, blottie dans la douceur protectrice de mes draps... J'échappais au hideux cauchemar !

Hélas, non... Je ne faisais que d'y entrer, dans cette vision, dans ce mystère, dans ce monde d'effroyables images, de plus effroyables pensées. Ah ! Rodolphe, ne me demandez pas de vous peindre ce qui se passait en moi. Mon souvenir hésite, mon âme [me fait] défaut, ma plume s'arrête... Je vous dirai seulement les faits.

Vers cinq heures du matin, dans le miroir à cadre d'argent, je vis tout à coup paraître, sans qu'aucun bruit l'eût annoncée, la spectrale figure de l'homme que j'avais laissé, à minuit, sur le lieu même de son crime, la face contre le sol, foudroyé par l'épouvante.

M. de Piral remit à sa place, dans le tiroir de ma petite table italienne, la clef dont j'avais le double. Il la remit avec les mêmes précautions que d'habitude. Il ne me soupçonnait pas !...

Ainsi donc, il n'était pas mort de frayeur ; il n'était pas devenu fou ; il ne se doutait pas du rôle que j'avais joué. Que pensait-il ?...

Au matin, comme je me trouvais dans mon cabinet de toilette, j'entendis, dans la pièce voisine, la voix de mon mari qui parlait à ma

femme de chambre.

— Madame est-elle visible ? demandait M. de Piral, avec, en son accent, l'affectation d'un empressement aimable.

Cet incident me déconcerta quelque peu. J'avais espéré ne pas revoir cet homme si tôt, avoir encore au moins quelques heures devant moi. Pourquoi me recherchait-il ? Je le fis prier d'attendre dans mon boudoir et je m'enfermai pour réfléchir.

J'étais parfaitement résolue à tuer M. de Piral. J'éprouvais pour le meurtrier fourbe et lâche de mon infortuné père une haine atroce, une haine telle que pour le voir expirer de ma main, j'aurais accepté d'être mise ensuite à la torture.

Mais je voulais auparavant deux choses — deux choses dont la réalisation exigeait une extrême prudence, une subtile diplomatie. Je voulais contraindre l'assassin à me livrer le secret de mon père, ce secret qui, surpris par le créole, ou confié à lui par le comte de Morlay, devait avoir causé le crime. Ensuite je voulais que M. de Piral sentît le châtiment ; je comptais le frapper, non par surprise, mais bien en face ; le tenir, ne fût-ce qu'une seconde, sous le canon de mon revolver, et lui faire goûter la mort dans la plénitude de la conscience et de la vie.

Pour cela, ne fallait-il pas, avant tout, le tromper ? dissiper en lui, — s'il en avait, — les plus vagues soupçons que je fusse pour quelque chose dans ses terreurs de la nuit, dans les sons qu'il avait cru entendre, dans son évanouissement ?...

Je nouai les rubans de ma robe de chambre ; je fixai par une fourche d'écaille la torsade de mes cheveux ; je frottai, je pinçai mes joues pour en dissimuler la pâleur ; je préparai mon sourire devant une glace. Puis, satisfaite de la gaieté apparente en ma physionomie, j'allai trouver M. de Piral.

Il n'était pas femme, lui : son visage me parut moins habilement grîmé que le mien. Les yeux sinistres ne répondaient pas au convulsif sourire des lèvres ; et ces lèvres mêmes disaient bien des choses en dehors de leur affable plissement ; les dents les avaient coupées dans le choc du visage

contre le parquet ; leur lividité s'éclatait en crevasses où noircissaient des gouttelettes de sang séché. Et moi, je dus faire des efforts pour empêcher mon regard de revenir sans cesse aux blessures de ces lèvres.

— Que vous êtes fraîche et jolie ce matin, chère amie ! me dit M. de Piral.

Il s'approcha de moi pour m'embrasser. J'eus le courage horrible de lui tendre mon front. Mais quelle férocité de haine fit surgir en moi ce baiser !... Comme, à cette minute-là, j'aurais torturé cet homme avec délices !...

En baissant mes yeux pour qu'il n'y surprît pas quelque infernal éclair, je vis qu'il tenait des roses à la main.

— Les belles fleurs !... murmurai-je.

C'étaient de sombres Jacqueminot, dont les pétales d'une pourpre noire, duvetés de mauve pâle, exhalaienent leur parfum suave et fin. Une poussière de rosée les veloutait encore.

— Je viens de les cueillir pour vous, dit mon mari. Ce sont vos roses préférées, n'est-il pas vrai ?

Comme j'inclinai la tête, il ajouta, se reculant pour mieux m'observer :

— Malheureusement, je ne sais pas, comme vous, les détacher du buisson à coups de revolver. Vous rappelez-vous votre expérience de l'autre année, et vos projets de vendetta ? Vous ne vous êtes plus exercée depuis, il me semble ?...

— Mon Dieu, non, répondis-je. Aussi je dois avoir perdu la main. Je n'en ferais plus autant, aujourd'hui.

Sa remarque, en me faisant pressentir le danger, m'avait rendue à moi-même. Evidemment c'était de sa part une épreuve. Je le regardai bien en face, et, comme frappée par une observation soudaine, je lui dis avec sollicitude :

— Oh ! votre lèvre saigne... Qu'avez-vous là, mon pauvre ami ?

Il tressaillit et y porta la main. — J'avais eu raison d'en parler la première.



— Figurez-vous, me dit-il, que j'ai eu un cauchemar cette nuit, un affreux cauchemar... Même, je crois, un accès de somnambulisme. Car je me suis réveillé contre le pied de mon lit. J'avais heurté le bois, du menton, et je m'étais coupé la lèvre.

— Vraiment ?... Vous n'êtes pourtant pas sujet aux mauvais rêves. Cela venait peut-être de l'estomac. Qu'avions-nous donc mangé hier soir ?

Tandis que je parlais, je sentais sur mes yeux le regard de ses yeux devenir moins pesant. L'âpre tension de ce regard s'amollissait. Dans les noires prunelles passait l'apaisement d'une délivrance. J'avais donc l'air naturel ? Je ne me trahissais donc pas ?

— Mais qu'avez-vous rêvé ? demandai-je.

— Oh ! dit-il, baissant la voix, quelque chose d'horrible, d'invraisemblable... J'ai rêvé de Séverin, de votre malheureux père... Je voyais la scène du crime. Et surtout...

Je cherchai un appui pour ne pas tomber. Sa demi-franchise m'épouvantait. Pourquoi parlait-il ? Une impulsion plus forte que sa volonté le poussait-elle ? Voulait-il encore m'éprouver ?

— Assez, assez !... murmurai-je.

— Mais, reprit-il, vous ne savez pas tout. Ah ! c'était bien pire... Dans mon rêve, entendez-vous... dans mon rêve, quelqu'un jouait l'air... vous savez bien, la sérénade.

Il se mit à la fredonner.

Ce fut plus fort que moi. Je plaçai mes deux mains sur mes oreilles et je m'enfuis dans ma chambre ; puis, comme là je ne pouvais interposer qu'une portière entre lui et moi, je me réfugiai dans mon cabinet de toilette, dont je poussai le verrou.

« Je ne suis pas capable de lutter moralement contre cet homme, pensai-je. Il faut que je le tue au plus vite, si je ne veux pas qu'il m'échappe ou qu'il me supprime. »

Un instant après, je l'entendis au dehors qui sifflait un de ses chiens. De la croisée ouverte je le vis s'éloigner vers la falaise. Il fumait un cigare, à

lentes bouffées gourmandes. Au bout de quelques pas, il se retourna, m'aperçut, m'envoya un baiser.

— Il est fou, me dis-je. La peur et le remords ont détraqué son cerveau.

Un instant après, je le comprenais mieux. Non, il n'était pas fou. C'est moi qu'il voulait affoler, au contraire, par des épreuves successives et contradictoires, pour faire jaillir au dehors, dans l'ébranlement, dans le désarroi de tout mon être, la pensée dernière, consciente ou inconsciente, que je lui dérobaï.

Je le revis au déjeuner ; puis durant toute l'après-midi, où il affecta de m'accompagner, de m'entourer ; puis, en face de moi, à la table du dîner, devant ces plats trop nombreux, auxquels nous nous efforcions en vain de faire honneur, aussi peu affamés l'un que l'autre.

Le soir, M. de Piral, pour s'éclairer définitivement, eut recours à un moyen abominable. Il voulut me suivre dans ma chambre à coucher.

J'essayai de l'en dissuader avec une douceur légère. Je me prétendis souffrante. Il n'insista pas, mais je devinai qu'il comptait venir à l'improviste.

— C'est lui-même, pensai-je, qui donnera le signal de sa mort. Je renonce à lui arracher le secret de mon père. Plutôt l'ignorer toujours que d'appartenir à cet homme encore une fois.

Sous le traversin, je plaçai mon revolver. Mais l'idée me vint d'un stratagème capable de reculer le dénouement. Sortant de mon lit, j'entrai dans mon cabinet de toilette. Je rallumai les bougies. Sous leur lumière, brillaient les outils d'écaille et d'acier d'une trousse à ongles. Je saisis une paire de ciseaux et, me rappelant involontairement la femme de Brutus, je me l'enfonçai comme elle vers le haut de la jambe. Le sang jaillit. J'enveloppai la blessure de linges...

Mon mari vint, en effet, cette nuit-là, dans ma chambre, décidé, malgré ses façons, habituelles d'homme bien élevé, à voir la vraie portée et la vraie raison de ma résistance. Grâce à la mise en scène préparée, je parvins à lui donner le change... Il m'épargna ses caresses. Je lui épargnai la mort.

Mais le lendemain, un accident des plus vulgaires, des plus imprévus, perdit tout.

Ma femme de chambre, en m'habillant, prête à me passer ma jupe, remarqua de la poussière au volant. Elle emporta cette jupe dans le cabinet de toilette, et je l'entendis qui la brossait.

Puis, tout à coup, elle s'interrompit et traversa vivement ma chambre, disant :

— Je descends chercher les clefs de madame, qui sont tombées.

— Comment, mes clefs ?...

— Oui, j'appuyais la robe de madame sur le rebord de la fenêtre... La poche s'est retournée... Les clefs sont tombées sur le perron.

— Allez vite, vite ! criai-je avec une anxiété dont cette femme parut surprise.

— Oh ! les voilà, s'écria-t-elle triomphante, en rentrant presque aussitôt. Il n'y a pas de mal. Monsieur les avait ramassées. Je l'ai rencontré sur l'escalier.

Dans le petit trousseau qu'elle me remit luisait, toute neuve, la clef du salon d'en bas, la clef récemment fabriquée à Rouen. Il était impossible que M. de Piral n'eût pas reconnu la disposition toute particulière du panneton. Il était impossible aussi qu'il eût confondu cette clef avec celle qu'il me déroba la nuit, dont l'anneau était travaillé et doré. Une lâcheté me brisa les membres. Je me laissai tomber dans un fauteuil.

J'étais encore assise, la tête perdue, le cœur étreint par l'appréhension, lorsque la cloche du déjeuner sonna. L'idée de me trouver en présence de M. de Piral me devenait intolérable. Car pouvait-il douter maintenant que je l'avais épié, que je savais, ou du moins que je devinais son crime, et que la sinistre sérénade s'était éveillée bien réellement sous mes doigts ? Cette clef, cette double clef neuve, ne lui disait-elle pas tout ?

Qu'allait-il faire ? L'incertitude m'accablait. Être tuée par cet homme ou le tuer ne me paraissait pas si redoutable que rencontrer son regard maintenant que tous deux nous savions !... maintenant que nos âmes se confronteraient sans mystère et se montreraient mutuellement l'abomination de leurs pensées.

Dois-je l'avouer ? À ce moment-là j'oubliais ma haine, j'oubliais mes plans de ruse et de vengeance... Je n'étais plus qu'une pauvre femme bouleversée d'épouvante. Un tout petit événement, sortant du cercle des choses prévues, changeait ma personnalité morale. Mais, pourquoi ne pas dire ces choses ?... Notre conduite la mieux préparée, la plus soigneusement préméditée, n'est jamais directe, suivie, unique. Elle est la manifestation extérieure d'une succession d'états d'âme, incompatibles en apparence, et dont le rapport mystérieux nous échappe. L'héroïsme du plus brave des hommes, sur le champ de bataille, est composé de phases très diverses, comprenant des mouvements d'insigne lâcheté. Notre marche vers un but ne saurait être figurée par une ligne droite, mais par une série de lignes brisées, dont quelques-unes dévient absolument de la direction générale.

La cloche du déjeuner résonna une seconde fois, d'une volée plus énergique, plus longuement vibrante.

À tout hasard, pour me défendre, je mis un revolver dans ma poche. Puis je descendis dans la salle à manger.

Quand j'y entrai, M. de Piral me tournait le dos, tapotant une marche contre les vitres. Deux domestiques, en petite livrée du matin, attendaient, immobiles derrière nos chaises, qu'ils reculèrent en me voyant.

— Ah ! vous voilà, Lysiane ! Vous n'aviez donc pas faim ? dit mon mari gaiement.

Et il ajouta, en dépliant sa serviette :

— On voit bien que vous n'êtes pas descendue, comme moi, à Basseville, et restée une heure sur le port. Il y a un petit vent de *noroit* qui m'a joliment creusé.

— Vous êtes allé à Basseville ?

— Oui, pour voir le bateau qu'ils sont en train de me fabriquer. Vous savez quel nom je lui donne, à ce bateau ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Voyons ?... *Lysiane*, parbleu !

Un revirement se fit en moi. Dans cette salle à manger claire, devant la blanche nappe fleurie, en face de cet homme qui riait en parlant de

promenades futures, de projets d'avenir, entre ces laquais empressés, corrects, respectueux, mes yeux remplis par les joyeuses perspectives du grand parc ensoleillé aperçu par les vastes baies vitrées des portes-fenêtres, il me sembla que l'horrible tragédie où je vivais se coupait d'un entr'acte.

Était-ce bien réel tout ce qui m'était arrivé depuis quelques jours ? Après tout, mon mari pouvait être sujet à des accès de somnambulisme. J'aurais été simplement témoin d'une de ses crises. Comment cette pensée ne m'était-elle pas venue ?... Certes, il y avait encore de l'espoir.

Toute ma nature se détendait. Une douceur, soudainement, circulait dans mes veines. Je crois même que je ris tout haut d'une plaisanterie que fit M. de Piral.

Mais un des valets, en apportant un plat, posa près de mon assiette un petit canif en or.

— N'est-ce pas à madame ? On l'a trouvé sur le perron. Julie croit qu'il sera tombé de la poche de madame, avec les clefs.

Les clefs !... À ce mot qui réveillait mon angoisse de tout à l'heure, je me sentis pâlir. Involontairement et comme fascinée, je levai les yeux vers M. de Piral. Il avait cessé de manger, et il me regardait...

Alors il se passa cette chose, tellement insignifiante en apparence que, sans doute, les domestiques ne la pressentirent même pas, et à laquelle, cependant, je ne puis songer sans un frisson de mystérieuse horreur.

Nos yeux, après s'être rencontrés, ne se quittèrent pas tout de suite et, malgré le démenti que leur infligeait notre volonté, ils se parlèrent.

Oui, tandis que M. de Piral, de son côté, accomplissait — cela est sûr — le même effort désespéré que je faisais du mien pour avoir l'air naturel, nos prunelles — nos prunelles épouvantées — cessant d'obéir aux nerfs tendus par le vouloir de nos cerveaux, se dirent réciproquement les odieux secrets de nos âmes.

Quand je parvins à baisser les paupières, il était trop tard. J'avais été comprise et je le sentais.

Un instant après, nous avons repris la pleine possession de nous-mêmes. J'avais mis le canif dans ma poche et M. de Piral parlait de son

bateau.

À partir de cette seconde où nos yeux se rencontrèrent pour nous trahir mutuellement, commença, entre M. de Piral et moi, un duel singulièrement tragique. Chacun de nous sentit que l'autre en voulait à sa vie. Pour lui, qui devinait la mesure de ma clairvoyance et de ma haine ; pour moi, dévorée par une soif de vengeance, il fallait tuer ou être tué. Nulle autre voie ne nous restait ; nulle autre ressource.

Mais en la lutte qui s'ouvrait, j'avais cet avantage que je ne craignais pas l'alternative de frapper ouvertement. Peu m'importait que l'on connût mon crime !... Peu m'importait l'interprétation de cet acte de justice absolue par la justice sociale, ni les châtiments que la cour d'assises pourrait m'infliger !... Je n'escomptais même pas cette circonstance atténuante que j'immolais l'assassin de mon père. Je ne songeais à rien de ce qui suivrait. Ma volonté, ma pensée, mon désir, se concentraient sur un seul but, au delà duquel, pour moi, n'existait plus rien : voir couler sous ma main le sang de cet homme... De cet homme qui avait eu mes baisers de vierge après m'avoir faite orpheline.

Lui, au contraire, ne pouvait espérer de salut par ma mort que si cette mort paraissait naturelle. Savait-il si je comptais l'exécuter moi-même ou bien le livrer au bourreau ? Non seulement il devait anéantir le bras qui pouvait le frapper, mais aussi la seule voix capable de s'élever pour l'accuser. Or, l'évidence d'un second crime se dresserait contre lui plus redoutable encore que la présomption du premier.

M. de Piral devait donc mettre en œuvre plus de patience, plus de ruse que moi-même.

Je raisonnais tranquillement la situation. Mon sang-froid — devant l'imminence du danger — m'était entièrement revenu.

« C'est au poison, sans doute, qu'il aura recours, » me disais-je. « Je le sais versé dans la toxicologie. D'ailleurs, il a été élevé dans les Indes occidentales. Il connaît les secrets des nègres, des émigrants chinois... Certainement il possède quelque drogue mortelle, ne laissant pas de traces pour les chimistes de nos pays. »

Le lendemain, je pus constater l'exactitude de mes prévisions.

Ce jour-là était celui que je m'étais fixé pour tuer M. de Piral. Ma main, dans le fond de ma poche, sous les plis de ma robe, ne quittait, pour ainsi dire pas, la crosse de mon revolver. Vingt fois, je fus tentée, presque irrésistiblement, de sortir l'arme et de viser. Puis je remettais, j'attendais encore... Pourquoi ?... Par défaillance ?... Non, certes. Maintenant que j'y songe, que je m'efforce d'analyser un état d'âme presque inanalysable, je crois avoir éprouvé comme une volupté féroce à prolonger l'agonie du misérable, en même temps qu'un infernal orgueil à sentir que je bravais la mort. Je voulais aussi l'abreuver de terreur et l'écraser de mon mépris. À chaque geste un peu soudain que je faisais, je le voyais pâlir.

Durant toute cette journée, nous ne nous quittâmes presque point, ne nous parlant pas, si ce n'est devant les domestiques, et nous épiant comme deux fauves. Mais nous évitions de nous regarder face à face : lui, je ne sais pourquoi ; moi, dans la certitude que la vue de ses noires prunelles, sinistres et menteuses, si atrocement détestées, m'affolerait, et que je tirerais à bout portant dans leur ombre maudite, en hurlant de fureur, si j'avais le malheur d'y plonger un instant mes yeux.

Nous déjeunâmes, comme la veille, dans la claire salle à manger, avec, autour de nous, l'empressement silencieux des serviteurs. Je mangeai peu, ne touchant aux plats qu'après M. de Piral. On nous servit le café sous la véranda, en face de la mer. Il faisait un temps admirable, et, comme il avait plu récemment, les horizons semblaient partout reculés dans la merveilleuse transparence de l'air. Oh ! la splendeur de cette après-midi... Je me la rappellerai toujours ! J'ai encore dans mes regards le bleu précis des vagues, et le bleu du ciel, et le groupement des voiles, blanches du blanc intense de la craie. J'ai encore dans mes oreilles le cri d'une mouette, qui passa presque au-dessus de nos têtes, et le sourd sifflement d'un vol d'abeilles sur des rosiers, tout près de nous. Une de ces actives petites créatures, lourde de butin, vint s'abattre sur notre table rustique. M. de Piral, brutalement, la jeta à terre d'un coup d'ongle. Comme je me baissais pour soulever l'insecte avec une tige de fleur, j'entendis un remuement léger des tasses pleines auxquelles nous n'avions pas encore touché, et, presque en même temps, le claquement sec d'une boîte d'allumettes qu'on referme. Cependant le cigare que fumait M. de Piral était allumé depuis un moment.

Je me relevai vivement. Mon mari se tenait immobile, renversé sur le dossier de sa chaise, les yeux au loin, tirant une longue bouffée de ce même cigare. La boîte d'allumettes avait disparu. Les tasses restaient intactes. Seulement la surface du café qui remplissait la mienne s'agitait imperceptiblement et se couvrait de bulles légères, comme si l'on venait d'y jeter quelque poudre.

J'ajoutai, comme par distraction, deux morceaux de sucre — il y en avait autant déjà. — Je remuai avec la petite cuiller. Je goûtai. À vrai dire, je perçus principalement la saveur exagérée du sucre. Pourtant il me resta sur la langue une certaine âcreté.

— Je me suis trompée... J'ai mis trop de sucre, dis-je à M. de Piral. Vous qui aimez le café très sucré, voulez-vous changer avec moi ?

Tout en parlant, sans attendre sa réponse, je lui passai ma tasse et je pris la sienne. Il ne dit pas un seul mot, eut un léger sourire d'acquiescement. Un instant après, l'air distrait, les yeux vagues et fixes, il portait le breuvage à ses lèvres.

— Je me suis défiée à tort, pensai-je. Ce café ne contient pas de poison.

Mais, au moment de boire, M. de Piral fut pris d'un éternuement violent. La tasse trembla dans sa main, déborda en partie, et, comme il voulut la poser, un nouveau soubresaut convulsif la lui fit heurter contre la soucoupe. Elle se brisa...

Cinq heures après, nous étions encore vivants tous les deux. « Il faut en finir, » pensais-je en me promenant seule sur la crête de la falaise... « Dès que cet homme reparaitra devant moi, que ce soit ici, en plein air, en cette solitude, ou dans la maison, devant les domestiques, je lui crierai son crime et je l'abattraï comme un chien. »

En ce moment, M. de Piral se trouvait dans l'intérieur du château. On était venu le chercher, lui annonçant la visite d'un homme d'affaires. Les comptes à régler, je le savais, prendraient assez longtemps. C'était, pour moi, toute une heure peut-être de répit. J'en profitais avec un indicible soulagement, une détente momentanée de l'âme et du corps. M'avançant tout au bord de la falaise, cherchant à ne plus rien voir de la terre, à



n’embrasser de mes regards que le ciel et les flots, j’eus bientôt cette illusion d’isolement dans l’infini que je savais trouver à cette place, et qui m’étourdissait délicieusement d’habitude, comme la griserie de certains rêves où l’on croit voler sans nulle fatigue en des espaces illimités.

Tout à coup, et sans que j’eusse entendu derrière moi des pas sur l’herbe sèche et drue de ce plateau inculte, une brutale étreinte m’enlaça, puis aussitôt, avec une promptitude et une vigueur irrésistibles, les deux bras qui m’avaient saisie se détendirent comme des ressorts d’acier, me précipitant vers l’abîme.

Je tombai... Mais l’inégale muraille de glaise qui descendait au-dessous de moi jusqu’à la mer est loin, comme vous le savez, Rodolphe, de présenter une surface unie ; elle offre des saillies et des crevasses. Dans ma chute, qui pouvait être effroyable, je rencontrai — à dix mètres peut-être au-dessous de la crête — une sorte de promontoire sur lequel je m’abattis, non comme une masse, mais après une période de glissement le long d’une pente qui amortit le choc. Un instant étourdie, je me rendis compte assez vite, cependant, que je n’avais aucun mal. J’ouvris les yeux... Au-dessus de moi, surplombant la falaise et se détachant sur le ciel pâli, je vis la silhouette du meurtrier, ses épaules avançant au-dessus du vide, et sa face anxieusement tendue pour observer mon agonie.

Alors, — ah ! Rodolphe, l’ivresse avec laquelle j’écris ce qui va suivre !... Écoutez bien...

Alors cette femme, qu’il croyait brisée, mourante... cette femme dont il avait assassiné le père... cette femme qu’il avait deux fois voulu tuer... cette femme — sa femme !... oui, sa femme, qu’il avait possédée... ô rage ! — cette femme qui était MOI, par un mouvement impossible à prévoir, leva sa main droite armée d’un revolver, visa cette face pâle... et tira.

Elle disparut, cette face. Toute la silhouette s’effondra en arrière, et en même temps un cri retentit... Quel cri !... Ce n’était plus le rauque rugissement d’effroi, entendu la nuit, dans le salon du crime, quand j’avais joué la sérénade... C’était le hurlement du loup blessé... l’inexprimable torture physique s’exhalant avec l’aveu de la défaite suprême.

J’attendis.

Des voix, bientôt, chuchotèrent au-dessus de ma tête. Du château l'on avait entendu l'horrible clameur. On accourait.

— Au secours ! m'écriai-je. Aidez-moi !

Des gens se penchèrent. Je distinguai des exclamations, des invocations à Dieu, des exhortations à la patience. Tout, à présent, m'était indifférent.

Bientôt on me tendit des cordes. Quelqu'un descendit au-devant de moi, soutenu sous les aisselles. On me hissa jusqu'en haut.

Quand je touchai la crête de la falaise, des mains me saisirent et m'écartèrent d'une large flaque rougeâtre dans laquelle j'allais prendre pied.

— C'est son sang ! dis-je en ricanant, son sang !... Est-ce qu'il est mort ?...

Un des domestiques haussa les épaules avec une expression de pitié et se toucha le front en regardant ses camarades.

Ces gens-là me croyaient folle.

Un tel désarroi, une telle agitation régnaient dans le château, qu'un instant, à entendre les uns et les autres s'exclamant et se contredisant, je crus véritablement avoir perdu la raison.

Peut-être, d'ailleurs, un accès de fièvre ou de démence succéda-t-il, chez moi, aux terribles émotions que j'avais traversées. Une courte lacune existe, à cet endroit, parmi mes souvenirs. Pour être rigoureusement exacte et ne recourir à aucune espèce de commentaire ou d'invention, je dois passer quelques heures et venir à la première scène que je me rappelle ensuite distinctement.

J'approche du lit de M. de Piral, qui m'a fait appeler.

L'homme n'est pas mort, mais il se meurt. Il n'a que quelques heures à vivre, et il le sait. La balle de mon revolver a pénétré, non dans le visage — comme je l'avais voulu, comme je l'avais cru — mais dans la poitrine. Elle a traversé le poumon. Les médecins ne songent même pas à essayer de l'extraire. Ce serait torturer le moribond inutilement.

Je m'avance vers lui. Les portes sont fermées. Nous sommes seuls.

M. de Piral, à peine plus blême que d'habitude, ne me paraît pas changé. Sur la blancheur de l'oreiller se détache le noir profond de sa courte chevelure. Ses yeux tranchent de même — leurs sourcils, leurs cils, leurs prunelles — sur la peau décolorée. On dirait que la fièvre a rendu plus intense encore la brillante flamme sombre du regard. Les lèvres sont livides. Comme je me penche vers elles en les voyant s'agiter, au lieu des paroles qu'elles s'efforcent d'émettre, un hoquet douloureux les sépare, et, dans le pli bleuâtre de leur commissure, filtre un ruisselet de sang; les gouttelettes pourpres se séparent, s'éparpillent vers le menton et, tombant une à une sur le drap, s'y étalent en taches rondes.

— Parlez, dis-je à ces deux lèvres sanglantes, parlez, qu'avez-vous à me dire ?

— Je vous ai aimée, murmurent-elles avec effort. — Je vous ai aimée... C'est mon excuse.

— Vous mentez !... Si vous m'aviez aimée, vous n'auriez pas tué mon père.

— Il n'était pas votre père.

— Qu'est-ce que vous dites !...

— Le comte de Morlay n'était pas votre père.

Je suis devenue si pâle, sans doute, ou bien mes yeux expriment une si navrante détresse, que les lèvres sanglantes ont un ricanement. Oui, elles rient, ces lèvres... Je vois encore leur rire. Les dents blanches se découvrent, et le tressaillement de joie qui secoue le mourant emplît la bouche entr'ouverte d'une sinistre vague rouge. L'épouvantable reflux s'épanche au dehors, et, comme je recule, terrifiée, croyant que l'âme du misérable vient de s'échapper avec son sang, j'entends ce mot qui sort avec un râle :

— Glace !... glace...

Je cherche autour de moi. Sur la table de nuit, dans une coupe de cristal, il y a des morceaux de glace. J'en place un sur la langue sanguinolente et l'hémorragie s'arrête.

Alors le mourant agite une main qui hésite, qui tremblote. Cette main tâtonne au chevet, puis bientôt sort de dessous les couvertures un livre

déchiré. Je prends ce livre.

C'est une espèce d'album dont les feuillets sont couverts d'une écriture trop bien connue, l'écriture du comte de Morlay. J'aperçois des dates qui me reportent à l'hiver de mes fiançailles. C'est le journal de mon père, la confession qu'il devait communiquer à M. de Piral ! Nous avons vainement cherché ce journal. Je croyais qu'il n'avait jamais existé, ou bien qu'il avait été détruit par le comte lui-même. Et je le tenais entre mes mains !... Mais toute la première partie manquait. Pourquoi était-il ainsi morcelé ?

— Le procureur de la République... murmurait M. de Piral.

— Vous avez envoyé la première partie au procureur de la République ?...

Le mourant fit signe que oui.

— Dans quel but ?

— Déshéritée... pas de père... balbutia-t-il au milieu d'un nouveau flot de sang.

Je replaçai dans sa bouche un morceau de glace, et j'obtins quelques paroles distinctes.

— Vous ne m'avez pas tué... dit M. de Piral. J'ai dit que je m'étais tué... Je l'ai écrit... Car je ne veux pas qu'on sache que j'ai tué M. de Morlay... Mais je suis vengé quand même... Je suis vengé... bien mieux vengé.

Ses yeux se portaient sur le cahier que je gardais entre mes doigts.

— Pourquoi donc avez-vous tué mon père ?... m'écriai-je tout-à-coup.

— Pour vous avoir... dit-il... vous, et... surtout... l'argent... Ah ! l'argent.  
— Il eut, en prononçant ce mot, un sinistre, un amer sourire. — L'argent... Eh bien, quoi !.. J'ai perdu la partie... Faites vos jeux, messieurs... Rien ne va plus.

Ce furent ses dernières paroles. Un autre jet de sang lui jaillit de la gorge, plus impétueux cette fois. J'appliquai en vain de la glace. L'affreux liquide bondissait à petits coups, sans interruption, remplissant la bouche, débordant des lèvres, inondant les draps.

Je me jetai sur la porte. Je l'ouvris. J'appelai au secours. On accourut. Le ruisseau de sang était tari quand les médecins rentrèrent, mais avec lui la vie même du misérable. M. de Piral était mort.

Dans le château, dans le pays, on pensa que j'avais fait un faux pas sur la falaise et que mon mari, me croyant fracassée dans ma chute, s'était tiré un coup de pistolet. L'attitude adoptée par M. de Piral à son lit de mort confirmait ce bruit de tout point. Quant à rechercher l'arme, l'instrument du prétendu suicide, on n'y songea pas, n'ayant pas de doute.

— Il aimait tant sa jeune femme, ce pauvre monsieur ! disait-on. Il aura été comme un fou quand elle sera tombée, là, sous ses yeux, sans qu'il puisse lui porter secours.

On m'attribua également un désespoir de veuve inconsolable. Je m'enfermai dans ma chambre, ne voulant voir personne. On s'imagina que c'était pour pleurer à mon aise.

Vous savez bien, vous, Rodolphe, que je n'avais pas à pleurer celui dont j'avais porté le nom. Je n'avais qu'à me réjouir de ma vengeance. Elle s'était accomplie, cette vengeance, comme je l'avais rêvée... Et cependant, je n'en pouvais plus jouir. Car, maintenant que je savais tout, je la trouvais trop faible au prix de ce que j'avais perdu et comparée à l'immensité de mon deuil.

En quelques heures j'avais pris connaissance du journal écrit par M. de Morlay.

Ces notes, inscrites jour à jour par le comte, au cours du triste hiver où il me parut si changé pour moi — hiver qui précéda sa mort — me révélaient une des plus délicates et des plus tendres douleurs dont jamais âme d'homme ait souffert. Douleur, dont j'étais la cause et que j'eusse pu guérir, si le noble martyr ne se fût enfermé dans un héroïque silence. Douleur qui préparait pour lui, comme pour moi, une rare, une exquise félicité, lorsque la balle d'un assassin vint y mettre un terme brutal.

Apprenez, Rodolphe, comme je l'appris alors, que M. de Morlay n'était pas mon père, bien qu'il m'eût élevée avec la même tendresse, la même sollicitude que si j'eusse été de son sang. Apprenez aussi que M. de Morlay

m'avait aimée, plus tard, d'une passion violente, mais timorée, irrésistible, mais en même temps soucieuse de la tranquillité de mon âme et de mon propre bonheur. Il était mort victime de cet amour, victime de ses scrupules, victime de sa parfaite loyauté envers celui qu'il considérait comme un rival.

Les particularités de ma naissance et de la condition sociale de ma mère ne m'apparurent que plus tard, au moment où les premiers feuillets de la confession de M. de Morlay me furent communiqués. Tout d'abord, j'appris seulement ceci : et que je n'étais pas sa fille, et qu'il m'avait aimée désespérément, n'osant me parler de cet amour. Ce qui l'arrêtait, c'était la crainte de me troubler à jamais en essayant de faire succéder chez moi la tendresse de la femme à l'affection filiale, et de glacer mon cœur en s'efforçant de l'enflammer. Ne prévoyant pas qu'un tel sentiment pût un jour éclore en son âme, il n'y avait pas préparé la mienne. Comment accueillerais-je une pareille révélation de la part d'un homme dont je me croyais l'enfant ?... Peut-être avec horreur, avec indignation, avec dégoût ?... Alors même que je pourrais accepter l'amour de M. de Morlay, le comprendre et y répondre, l'image de ma mère, aimée par lui jadis d'un amour tout semblable, ne se dresserait-elle pas entre nous ?... L'inceste moral ne nous pèserait-il pas plus encore qu'un inceste physique ?... Mon ignorance, ma pureté absolue de jeune fille élevée loin du monde, ne rendraient-elles pas bien périlleuse pour tous deux une expérience passionnelle aussi extraordinairement scabreuse ? D'ailleurs, M. de Morlay songeait à son âge. Il avait vingt ans de plus que moi. Ne risquait-il pas de faire mon malheur en m'épousant ? Sa tendresse pour moi, plus grande encore que sa passion, s'ingéniait à rendre graves des scrupules qui n'eussent pas arrêté un homme plus égoïstement épris.

Vous représentez-vous, Rodolphe, une pareille situation ?... Avouez qu'elle est cruelle et rare. Mais le cœur de M. de Morlay semblait créé spécialement pour en souffrir plus que tout autre. En vous résumant ses scrupules comme je viens de le faire, tandis que, sous mes yeux, s'étalent les feuillets jaunis où s'exhalèrent ses raffinées souffrances, il me semble que mon lourd crayon décalque en traits grossiers une douloureuse crucifixion due au pinceau de quelque vieux maître italien.

Il ne me convient pas de citer ces pages, où la passion la plus poétique, la plus romanesque, exalte, idéalise, ma personne physique et morale. Ce

qu'elles ont d'infiniment touchant et noble, c'est l'absolu désintéressement d'un sentiment si fort ; c'est la peur constante, non pas même d'être repoussé par moi, non pas même de me rendre malheureuse, mais seulement de détruire, par un mot imprudent, la sérénité, la sécurité de mon âme.

Mais, entre ces lignes d'une délicatesse idéale, quels cris éclatent parfois, quels cris d'intolérable jalousie !... M. de Morlay, résolu d'abord à se sacrifier en silence, me donnait lui-même à son rival. À peine lorsque M. de Piral demanda ma main, le comte venait-il de s'apercevoir que son sentiment paternel évoluait dans le sens d'un autre amour. C'est au cours de mes fiançailles qu'il vit clair dans son propre cœur. Sa souffrance devint telle qu'il prit le parti de tout nous dire. Deux jours avant que j'eusse vingt et un ans, il confia son manuscrit à M. de Piral. Le matin même de mon anniversaire, il devait me parler, à moi.

« Lysiane prononcera entre nous, mon cher Antoine, » disait-il à mon fiancé. « Si elle vous préfère, comme j'en suis certain d'avance, je disparaîtrai de votre vie à tous les deux. Je retournerai dans cet Orient mystique, patrie des rêves consolateurs. J'ai trop souffert durant les six derniers mois pour accepter de continuer à me taire et de vivre en père à votre foyer. Ce rôle ne m'est plus possible. Et si, par un de ces mystères incompréhensibles qui habitent parfois au fond du cœur des femmes, Lysiane veut prendre, comme comtesse de Morlay, le nom qu'elle n'a jamais eu légalement comme ma fille, eh bien, mon ami, vous qui êtes jeune, vaillant et beau, vous qui avez devant vous l'avenir, vous ne m'envierez pas, j'espère, un trésor que votre seule existence, depuis que je lutte contre moi-même pour vous l'abandonner, m'aura fait conquérir au prix des plus inconcevables tortures morales. »

Antoine de Piral, ayant lu ces pages et médité cette conclusion, cacha soigneusement le manuscrit. Le lendemain soir, il escalada la falaise dont il connaissait les moindres anfractuosités, armé d'une carabine semblable à celle qu'il avait donnée au garde Séverin. Il vint à portée de fusil des fenêtres, tira sur le comte de Morlay et s'enfuit par où il était venu. Leste comme un chevreuil, il avait eu, en quelques secondes, le temps de regagner la crête peu éloignée de la falaise et de se laisser couler dans une crevasse, où il dut se tenir longtemps immobile. Apercevoir un homme, la nuit, sur le

flanc de cette muraille tourmentée, ne serait pas possible même aux oiseaux de mer. Vous qui vous y êtes égaré, Rodolphe, vous y avez vu la mort de près. L'idée que l'assassin avait tenté une si dangereuse escalade ne vint à l'esprit de personne. Cependant l'audace criminelle de M. de Piral ne recula pas devant un pareil chemin. En se retirant, il y cacha sa carabine, cette carabine que, par un hasard extraordinaire, vous avez retrouvée, vous, Rodolphe, et dont l'aspect inattendu m'a bouleversée au point de me faire évanouir d'émotion. Je la connaissais si bien ! Ou plutôt je connaissais si bien l'autre exemplaire de cette arme, le fusil dont le pauvre Séverin se montrait si fier, et qui le conduisit à mourir en prison.

M. de Morlay mourut assassiné parce qu'Antoine de Piral devinait trop bien la décision que me dicterait mon cœur. Cet aventurier édifiait sur son mariage avec moi toutes ses chances d'avenir. C'était, malgré l'argent qui lui venait d'Amérique, malgré le train de vie dont il cherchait à nous éblouir, un homme besoigneux — plus d'ailleurs par caractère que par situation. Il aimait le jeu à la folie : ce trait-là explique bien des choses. Nous ne connûmes jamais qu'approximativement son passé, sa fortune. « Si vous plaisez à Lysiane, » lui disait le comte, « cela suffit. Elle est assez riche pour deux. » Quand M. de Piral fut mort, j'entendis parler de ses dettes. S'il eût vécu, il fût parvenu à me ruiner : rien n'est plus certain. Mais laissons ces questions d'argent. Peut-être, après tout, cet homme tenait-il à ma personne autant qu'à mon patrimoine. Mais pas plus — et je puis l'affirmer, quelle que soit ma volonté de prononcer ici un jugement impartial.

J'ai fini de parler de lui. Vous ne trouverez sans doute plus son nom dans les pages qui vont suivre — pages qui, d'ailleurs, seront brèves.

Ce nom maudit, j'ai cessé de le porter, j'ai cessé de le prononcer. Vous ne le rencontrerez jamais sur mes lèvres. J'ai dû m'imposer une extrême violence pour l'écrire au cours de cette confession.

Hélas ! tout ce que je puis faire est d'ensevelir sous un apparent oubli cette mémoire funeste. Que ne m'est-il possible aussi d'en délivrer ma pensée !



Pendant les premiers jours de mon tragique veuvage je reçus une convocation en le cabinet du procureur de la République qui avait poursuivi Séverin Lafont.

Je m'y rendis dans un état d'esprit absolument tranquille, ne craignant ni n'espérant une mise en accusation. Mais il ne s'agissait pas de l'exécution accomplie par moi — la justice, à ce sujet, n'ayant pas pris l'éveil.

— Madame, dit le magistrat après les questions d'usage et la constatation de mon identité, reconnaissez-vous cette écriture ?

Et il me présentait des feuillets manuscrits.

— Parfaitement, monsieur, c'est celle de M. le comte Guy de Morlay.

— Votre... père?... fit le procureur, soulignant ce mot d'une intonation spéciale et me regardant, croyait-il, jusqu'à l'âme.

Je sentis mes joues devenir brûlantes et je devinai, par l'ironique sourire de mon interlocuteur, combien ma rougeur avait été soudaine et visible.

Ma confusion, mon embarras, l'intime souffrance de mon orgueil, en ce moment furent inexprimables.

Les feuillets mis sous mes yeux, c'était la première partie du journal de M. de Morlay. Son assassin — je me rappelai ce fait tout à coup, et seulement alors, devant la physionomie ambiguë du procureur de la République — avait envoyé ces pages au parquet pour se venger de moi. Que contenaient-elles ?...

Je demeurai dans un silence perplexe. Car, ou ces lignes indiquaient le lien véritable m'unissant à M. de Morlay — et dans ce cas je pouvais m'épargner l'humiliation d'un mensonge inutile ; ou bien elles laissaient croire que j'étais sa fille — et je n'eusse voulu à aucun prix désavouer cette parenté. J'étais fière de me nommer sa fille, fière de passer pour telle, moi qui, dans le secret de son grand cœur, avais été plus encore...

La voix du magistrat me rappela à moi-même.

— C'est bien ici, madame, l'écriture de M. le comte Guy de Morlay..., votre père ?

— Oui, monsieur, répondis-je.

Il me regarda de nouveau, avec ce regard en vrille que les gens de sa profession croient prodigieusement habile et qui semble intolérable aux consciences droites.

— Vous êtes bien, me demanda-t-il, la propre fille du comte Guy de Morlay, sa fille issue de légitime mariage ?

— J'ai été élevée comme telle, monsieur, et le comte ne m'a jamais rien dit qui puisse m'en faire douter.

— Le jureriez-vous devant Dieu ?

— Je le jure sur la mémoire sacrée de celui que j'appelai mon père jusqu'à son dernier soupir.

À son tour le magistrat demeura un instant silencieux, puis il reprit :

— Soupçonnez-vous, madame, qui vous a dérobé ces pages ?

— Personne n'a pu me les dérober, monsieur. Elles n'ont jamais été en ma possession.

— Elles vous appartiennent pourtant, madame. Elles n'ont pu être écrites que pour vous.

— En ce cas, monsieur, répondis-je, pourquoi ne me les remettez-vous pas purement et simplement ?

Malgré son habileté, sa maîtrise de lui-même, ce procureur eut un geste effaré. Ses yeux exprimèrent, cette fois, une stupéfaction sincère.

Mais il se remit.

— Madame, reprit-il, puisque vous prétendez tout ignorer au sujet de ces pages, je vous dirai en deux mots qu'elles changent l'état civil d'une personne qui vous touche de près, qu'elles font passer en d'autres mains un héritage considérable, qu'elles jettent une lumière nouvelle sur le drame qui s'est passé, il y a deux ans, au château de Morlay, qu'elles ont été adressées au parquet par des inconnus, dans un but inconnu, et que la justice a tous les droits possibles d'ouvrir là-dessus une enquête. Tous les droits... et même le devoir.

« Ainsi, » pensai-je, « cet envoi a été fait sous le couvert de l'anonyme. Le ciel soit loué !... Voilà toujours un coin de ma vie privée qui, de cette

manière, échappe à une si torturante inquisition. »

Cette réflexion me frappant avec force et, en même temps, la préoccupation matérielle de savoir par quel serviteur M. de Piral avait pu faire expédier ce pli de son lit de mort s'imposant à mon esprit, je pris involontairement un air distrait et absorbé. Le magistrat se crut en présence d'une feinte.

— Madame, dit-il, devenant brutal — pour essayer d'une autre tactique — il faut pourtant que vous consentiez à aider la justice, car si vous ne parlez pas comme témoin, nous serons forcés, vu les charges qui pèsent contre vous, de vous faire parler comme prévenue.

— Comme prévenue... de quoi ? demandai-je, très calme.

— Comme prévenue de complicité dans l'assassinat du comte Guy de Morlay, votre soi-disant père.

Mes yeux se dilatèrent d'horreur et mon visage dut prendre une expression bien effrayante, car le procureur pâlit et s'élança pour me porter secours. Je ne me trouvais pas mal cependant. Je m'aperçus qu'on appelait, qu'on marchait autour de moi. On me fit respirer des sels, boire de l'eau éthérisée. Je me laissai faire, atterrée, hypnotisée par l'idée fixe.

— Tuer mon père... murmurai-je enfin. Et pourquoi ?

Ils ne me répondirent pas, me considérèrent, immobiles, avec l'expression de pitié mêlée d'effroi dont on considère les insensés.

— C'est peut-être une comédie, murmura quelqu'un derrière moi.

Cette phrase me rendit à moi-même. Avais-je parlé sans m'en douter ? Avais-je donné des signes d'égarement ? Je ne sais. À partir de ce moment, je redevins absolument maîtresse de moi.

Cependant, malgré mes instances, le procureur de la République se refusa, pour ce jour, à prolonger l'entrevue. Il ne voulut même pas me laisser prendre connaissance des pages écrites par M. de Morlay. Son inébranlable persuasion — je le voyais de reste — était que le contenu ne m'offrirait absolument rien de nouveau, et que je le possédais déjà, ligne à ligne, dans ma mémoire.

Je pus les lire, ces feuillets qui me révélèrent mon origine, je pus les lire — le lendemain, je crois — mais dans le cabinet du procureur de la République, en la présence d'un greffier, et sous l'œil vigilant de deux gardes en uniforme.

On avait peur que je n'en fisse disparaître un seul mot !

Ce que cette lecture fut pour moi, je n'ai pas besoin de vous le peindre. Songez, Rodolphe, qu'à tout instant j'avais sous les paupières des larmes que je ne voulais pas laisser couler devant ces hommes, dont l'un n'eût pas manqué de les compter, de les inscrire. Songez que c'était l'écriture du comte de Morlay... Et que je ne pouvais pas baiser ces feuilles... Et que je ne pouvais pas lever les yeux et rêver.

Je les lus, tout d'une traite, comme on lit un article banal dans une revue ; je pris quelques notes. Puis je dus laisser la chère écriture, et me lever, et m'en aller. Car j'étais libre. L'ironie du sort n'alla pas jusqu'à me conduire en prison sous l'inculpation d'avoir assassiné le seul être dont l'existence fût nécessaire à la mienne.

D'après le témoignage de M. de Morlay lui-même, voici Rodolphe, qui est, d'après sa naissance, cette Lysiane que vous aimez.

Je suis la fille d'un rajah de l'Inde et de son épouse favorite. Mon père était un chef de clan rajpout, respecté de tous ses voisins, des Anglais eux-mêmes, grâce à l'ancienneté de sa race. Ma mère était une brahmine, d'une beauté merveilleuse. J'avais à peine deux ans lorsqu'une révolte éclata dans le Rajpoutana contre la domination anglaise. Mon père en était l'âme. Elle fut étouffée, presque sans combat, les Anglais ayant eu recours à leur politique habituelle de division. Mon père, abandonné de ses alliés, qui craignaient de servir son ambition personnelle, se tua. Suivant l'usage hindou, ses femmes allaient être immolées sur son bûcher funéraire, lorsque les autorités anglaises intervinrent pour empêcher le sacrifice. M. le comte Guy de Morlay, consul de France, curieux de voir les derniers vestiges des mœurs indigènes, assistait à la pacification des provinces insurgées. Il vit emmener les femmes du rajah, mon père, que les Anglais enlevaient comme prisonnières afin de les soustraire à la mort. L'extraordinaire beauté de ma mère le frappa. Par une de ces complaisances qu'ont les peuples, même civilisés, lorsqu'ils se trouvent loin de leur métropole, les vainqueurs la lui

offrirent, comme ils lui eussent offert quelque arme rare ou quelque vase précieux tombé dans leur part de butin.

M. de Morlay emmena ma mère à Srinagar, et, comme elle pleurait en me serrant dans ses bras, il lui permit de m'emporter, ainsi qu'un hochet vivant qui la consolerait. M. de Morlay, alors, n'avait guère plus de vingt ans. Il croyait satisfaire un caprice de jeune homme ; il engageait toute sa vie. La passion qu'il conçut pour ma mère, l'affection dont il se prit pour moi, la rêveuse douceur du climat où il fixait sa résidence, devaient l'enchaîner pour toujours. Quand, plus tard, ce qu'il croyait être l'intérêt de mon avenir l'eût ramené en France, il continua de vivre la vie de songe, de poésie, de sentiment, qui jadis enivra sa jeunesse. Je grandis pour devenir sous ses yeux l'incarnation vivante de ses belles années ; je lui rappelais ma mère, l'Orient, la maison fleurie, les jardins flottants du Cachemire, les soirs enchantés au bord du Jhelum, la félicité qu'il perdit sans l'avoir vue se tarir — et c'est pour cela qu'il m'aima.

La naissance de cet amour, et même la vivacité de son affection tout d'abord maternelle. ne se dévoilaient pas dans les premiers feuillets de ces courts mémoires. L'historique de ma naissance et de mes très jeunes années, seul, s'y trouvait brièvement inscrit. On avait soigneusement opéré la section du manuscrit à l'endroit où M. de Morlay, terminant la rapide énumération. des circonstances matérielles, commençait l'histoire intime de son cœur.

N'était-il pas alors aisé de prévoir quelles déductions la lecture de cette œuvre tronquée faisait naître dans l'esprit d'un magistrat qui avait poursuivi sans le convaincre le meurtrier probable du comte Guy de Morlay ? Qu'y voyait, en effet, le procureur de la République ?

1° Que je n'étais pas la fille, ni même la parente éloignée du comte Guy de Morlay ;

2° Que je n'avais aucun droit à son héritage ;

3° Que rien n'indiquait chez le comte une intention quelconque de me laisser la totalité de ses biens ;

4° Que, prévoyant au contraire de sa part une résolution opposée, je l'avais fait mourir avant qu'il eût rédigé son testament.

Lancé sur cette piste, l'ingénieux magistrat découvrit tous les jours quelque complication nouvelle, et, d'ailleurs, souvent vraisemblable. N'allait-il pas jusqu'à supposer que M. de Piral et moi nous nous étions entendus pour armer le bras de Séverin ? M. de Morlay, en nous fiançant, nous eût révélé la vérité sur ma naissance et nous aurions résolu aussitôt de supprimer le comte. Plus tard, notre complicité dans le crime eût empoisonné notre bonheur conjugal. Nous en serions venus aux menaces réciproques, aux violences.... De là, en un jour de crise, ma chute volontaire ou provoquée, sur la falaise, et le suicide de M. de Piral.

L'ingéniosité de ce système, qui d'ailleurs côtoyait la vérité, m'intéressa. J'avais maintenant de longues conférences avec le procureur de la République. Cet homme, tout en s'acharnant sur un mystère dont il croyait tenir la clef, ne pouvait se décider à saisir de l'affaire le juge d'instruction. Malgré mon refus absolu d'éclairer pour lui certains points, il croyait de moins en moins à ma culpabilité. Sa finesse réelle lui faisait pressentir en mon caractère des côtés qui lui échappaient, mais que, toutefois, il aurait tort d'incriminer.

Sur ces entrefaites, il m'annonça qu'on avait recherché les héritiers du comte. Le seul parent à un degré valable était ce marquis de Morlay, qui servit de témoin à mon mariage et que j'avais vu seulement en cette circonstance. Or ce marquis, bien que relativement peu fortuné, refusait absolument l'héritage. « Il y a du sang là-dessus, » disait-il. « Je n'en veux pas. J'ai toujours blâmé l'existence romanesque de mon cousin, sa retraite de la carrière diplomatique, son union — légitime ou illégitime, peu m'importe — avec une Indienne. J'ai cru jusqu'à aujourd'hui que Lysiane était sa fille. Je me refuse à profiter d'une situation que j'ai constamment déplorée. D'ailleurs, où est la vérité dans tout ceci ? C'est un vrai puits de ténèbre et de sang. Moi, gentilhomme, je ne vais pas m'y salir les mains pour en retirer de l'or. »

— Par suite de ce refus, ajouta le magistrat, l'État devient héritier de M. le comte de Morlay. Vos biens, à partir d'aujourd'hui, sont mis sous séquestre. Préparez-vous à quitter le château de Morlay. On ne vous dépouille pas absolument de tout. Mes démarches pressantes et personnelles ont pu vous assurer sur le fonds une rente annuelle de douze cents francs et une provision immédiate de deux mille.

— Je vous remercie, monsieur, lui répondis-je. Est-ce beaucoup, ou peu, douze cents francs ?

— Que voulez-vous dire ? me demanda-t-il. Et relativement à quoi ?

— Je vous demande pardon, repris-je. Mais je ne connais guère la valeur de l'argent. Les chiffres ne me disent rien. Peu m'importe ce que j'aurai, mais je veux savoir ce que je vous dois, pour ne pas être ingrate. Combien de domestiques et combien de chevaux pourrai-je garder avec douze cents francs par an ?

Il crut que je me moquais de lui et répondit durement :

— Vous aurez du pain... C'est tout.

« Du pain », me disais-je en m'en allant. « Ainsi il faut douze cents francs de pain par an ? Mon Dieu, comment ferai-je pour le reste ? »

Quand vous m'avez connue, Rodolphe, je savais encore si peu comment je ferais, que je me préparais à mourir. Et cependant j'avais déjà découvert, avec un inexprimable soulagement, que dix centimes de pain par jour, soit trente-six francs cinquante par an, seraient la plus forte note que réclamerait de moi le boulanger.

Vous rappelez-vous quand vous m'avez parlé au Louvre, pour la première fois, à l'heure où l'on fermait, et où vous m'avez aidée à ranger mon chevalet, mon escabeau, mes couleurs ? Nous demeurions dans la même maison, et nous ne nous en doutions pas. Sans vos conseils, plus tard, j'aurais dépensé plus que je n'aurais gagné avec ma peinture. Mais, grâce à vous, j'ai vendu quelques copies. Dieu ! que cet argent m'a étonnée !... De l'argent gagné par moi !... Il me semblait que ces pièces d'or avaient une forme, une couleur, des effigies, toutes différentes des autres.

J'étais venue à Paris, pensant que là, dans cette grande ville, mon faible talent trouverait des débouchés. Puis comment rester dans les environs de Morlay ? Le bruit courait dans le pays j'avais payé Séverin pour assassiner le comte, et qu'ensuite, afin qu'il ne parlât pas, je l'avais fait empoisonner dans sa prison. Même à Paris, où mon affaire eut un grand retentissement, j'étais obligée de cacher soigneusement ma personnalité. Vous ne m'y avez connue que sous le seul nom de Lysiane.

Je ne vous peindrai pas ma vie durant ces quelques mois d'obscurité, de travail. Vous ne l'avez pas oubliée, mon ami. Vous en avez été le tendre et discret compagnon. Ah ! laissez-moi vous le dire, vous à qui je ne puis pas donner d'amour : vous avez, en ces mélancoliques jours, réveillé dans mon cœur des sentiments que j'y croyais éteints, l'amitié, l'admiration, la reconnaissance, l'estime... Vous avez mérité que j'écrivisse pour vous les pages que vous venez de lire, c'est-à-dire que, lambeau par lambeau, je déchirasse, de la pointe aiguë d'une plume, mon âme palpitante pour l'étaler sous vos yeux, sur ce froid papier. Pour vous, je risque aujourd'hui cette chose terrible que, peut-être, vous ne me croirez pas, ou que, me croyant, vous me considérerez comme une créature fatale, comme un monstre féminin, un objet d'horreur...

Mon Dieu ! si cet affreux récit vous guérissait d'un amour que mon cœur anéanti ne peut pas partager, le résultat compenserait les angoisses éprouvées en l'écrivant. Car je veux que vous soyez heureux, et vous ne pouvez l'être par moi. Mais votre respect, Rodolphe, votre foi en la noblesse de mon âme, ces sentiments délicieux dont vous enveloppez une Lysiane pauvre, inconnue, solitaire, les garderez-vous à cette sombre fille de l'Inde, à cette implacable et froide meurtrière, à cette sanglante fleur de l'antique souche aryenne, épanouie là-bas sous des cieux que vous ne connaissez point ?

Ah ! je suis si bien la fille des vieux Brahmes ! Je comprends si bien leurs rêves ! J'ai presque peur maintenant de vous montrer à quel point...

Mais j'irai jusqu'au bout... Jusqu'au bout je serai sincère.

Tournez cette page, Rodolphe. Mon histoire n'est pas achevée.

Nous nous connaissions depuis bientôt une année, et déjà, mon bien cher ami, je commençais à craindre, pour l'intime douceur de nos relations, l'explosion de l'amour dans votre cœur, lorsqu'un matin je pris congé de vous, me disant appelée en province par une lettre d'affaires. Ce n'était pas un prétexte, comme vous l'avez cru, peut-être. C'était la vérité.

Je me rappelle avec émotion votre douleur au moment de l'adieu, vos pressentiments, votre inquiétude. La délicatesse retenait avec peine sur vos lèvres mille questions qu'y amenait la poignante appréhension de ne pas me revoir. L'aveu même, Rodolphe, l'aveu que vous croyiez si bien celer,



éclatait dans vos moindres paroles, dans vos mouvements involontaires, dans vos regards... Si je ne voulais pas l'entendre, ce ne fut ni par indifférence, ni par dédain — vous le savez bien maintenant.

Et ce ne fut pas par dureté non plus que je vous laissai ensuite durant de long mois presque sans nouvelles. Je vous annonçai seulement que j'avais fait un héritage considérable et que j'allais voyager au loin sans pouvoir préciser l'époque de mon retour. Que vous aurais-je pu dire de plus ?... Ce que vous allez maintenant apprendre, pouvais-je vous le révéler sans préambule ?

La lettre à laquelle je faisais allusion émanait du procureur de la République. Elle contenait ces mots :

« Madame,

« Nous venons de découvrir un testament olographe de M. le comte de Morlay. Ce testament vous favorise. Nous sommes prêt à vous en donner communication en notre cabinet.

« Nous vous informons en même temps, Madame, que, après enquête, nous, ministère public, ne trouvons pas qu'il y ait lieu de requérir, soit contre vous, soit contre tout autre personne, au sujet de l'assassinat dudit comte de Morlay. L'affaire reste classée comme elle le fut à la mort du principal accusé, Séverin Lafont, garde-chasse.

« Recevez, Madame, nos salutations.

« Pour le procureur de la République,

« Le substitut, X\*\*\* »

Comment un testament du comte était-il parvenu, après une si longue période, à la connaissance du parquet ?

Voici :

L'album dans lequel mon père consigna ses dernières impressions, et dont je possédais la seconde partie, tandis que la première restait entre les mains du procureur de la République, était enfermé sous une forte reliure en velours, à coins de métal. Cette reliure avait été tranchée nettement au milieu du dos, chaque moitié restant adhérente aux feuillets correspondants. En vain l'enquête avait-elle voulu reconstituer la totalité de ce volume.

J'étais, à force d'adresse, parvenue à soustraire aux perquisitions de la justice les chères, les divines pages où Guy de Morlay maudit et soupira l'amour qui devait causer sa mort. Ah ! ces pages... N'aurais-je pas risqué l'échafaud pour les défendre ?... N'y retrouvais-je pas tous les souvenirs de mon confus et inexplicable bonheur, alors que dans la profondeur des bois de Morlay, avant l'arrivée de M. de Piral, je partageais avec l'homme que j'appelais mon père l'ivresse d'un sentiment puissant et pur auquel on ne trouverait de nom dans aucune des langues humaines ?... Que d'incompréhensibles sensations m'y étaient expliquées !... Que de scènes insignifiantes étaient dépeintes, dont je comprenais à présent toute l'intraduisible douceur à jamais évanouie !...

On ne m'avait donc pas repris ces feuilles. Mais, à force de tourner et de retourner les premières, quelqu'un — fut-ce le procureur lui-même, un substitut, un greffier ?... je ne sais — eut l'idée de soulever avec un canif les ferrures qui retenaient le velours de l'enveloppe, et, sous ce velours, on trouva... Quoi donc ?... Un testament du comte Guy de Morlay, entièrement écrit de sa main et daté de la veille de sa mort. Il m'y reconnaissait sa chère fille par le cœur et l'héritière de tous ses biens.

Il est évident que le comte, au cas où j'eusse, après avoir entendu sa confession, choisi pour époux M. de Piral, nous eût indiqué généreusement l'existence de cette pièce. Il l'avait placée à cette intention dans le manuscrit remis à mon fiancé, à mon futur époux. C'était le cadeau de noces qu'il nous destinait — le cadeau de ces noces qui lui eussent brisé le cœur. Si, au contraire, j'étais devenue comtesse de Morlay, ce testament fût resté inutile, le comte se réservant d'en faire un autre, sans doute, au profit de sa femme.

Le procureur de la République me remit ce papier avec la première partie du journal de M. de Morlay.

J'emportai ces reliques dans mon château, dans ma chère et tragique demeure. Je trouvai la maison close, les serviteurs congédiés, les chevaux vendus. Un seul ménage — le concierge et sa femme — surveillait cette grande propriété. Les rafales marines, les lourdes pluies, crevant sur ces côtes à l'automne et au printemps, avaient raviné les routes carrossables du

parc. De hautes herbes, de grands fenouils parasites envahissaient les contre-allées. Autour des vérandas, les roses étaient mortes.

Comme je mettais le pied sur un perron, un petit chien, voluptueusement allongé sur la pierre, dans un rayon de soleil, se leva d'un bond, aboyant avec fureur.

— Nick... Mon vieux Nick... Old Nick... Comment c'est toi ?... Et tu ne me reconnais pas ?... lui dis-je.

La petite bête alors sauta sur mes mains pour les lécher, se roula sur mes pieds dans un délire de bonheur, râlant d'impuissance à ne pouvoir protester de sa joie.

Et je le pris entre mes bras, je m'assis sur une des marches, je pressai follement sa tête soyeuse contre mon cœur, et je pleurai de bien amères larmes, qui roulèrent parmi ses poils ébouriffés, tandis que son doux regard me considérait avec surprise et plein d'une tristesse infinie.

Puis je voulus revoir toutes nos anciennes retraites, tous nos asiles favoris, tous les endroits dont CELUI que j'avais perdu parlait dans ses mémoires — rattachant à chacun quelque intime évolution de son cœur. J'y avais été parfois si heureusement insouciant, tandis qu'IL souffrait à mes côtés, tandis qu'innocemment, peut-être, j'attisais, par une parole, par une filiale caresse, le mal mystérieux dont IL n'osait pas, dont IL ne voulait pas me demander la guérison.

Quelle mélancolie, intense jusqu'à l'ivresse, je puisai dans les aspects de ce grand parc à l'abandon !

O deuil des choses !... Invisibles larmes dont parle le poète ancien !... Qui donc osa jamais placer notre orgueilleuse humanité à part et au-dessus de la nature, alors que la sympathie d'un humble chien nous est si douce et que les feuilles des arbres familiers frémissent — qui dira si c'est avec indifférence ? — quand nous passons en leur ombre, chargés de nos souvenirs et de nos peines ?...

Dans l'une de mes solitaires promenades, je pris la résolution de faire un voyage aux Indes.

Mon but était de me rendre d'abord dans le Rajpoutana, pour y retrouver quelques traces de ma famille véritable, puis d'aller dans la vallée

de Cachemire, à Srinagar, revoir, s'il était possible, la maison au toit fleuri dont l'image rayonne toujours au fond de mes plus lointains souvenirs.

Par suite de circonstances que vous allez connaître, j'accomplis la moitié seulement de cet itinéraire.

La première chose que je fis, en arrivant à Bombay, fut d'écrire directement au vice-roi, par l'intermédiaire de ce général anglais dont je vous ai parlé. Cet ancien ami du comte de Morlay, aujourd'hui parvenu à un commandement des plus élevés dans l'armée des Indes, n'était autre — hélas ! — que le propre vainqueur du rajah, mon père. Lui-même nous avait remises, ma mère et moi, entre les mains du jeune consul français. Il m'avait vue grandir et, le premier, paraît-il, avait deviné la pente que suivrait, en l'âme de M. de Morlay, sa vive affection paternelle. Ce vieil officier, en me retrouvant, me témoigna beaucoup d'intérêt. J'eus recours à lui le moins possible, éprouvant désormais cette bizarre impression que j'avais affaire à l'homme qui m'avait privée de mon véritable père. J'avoue cependant que mes scrupules furent purement de convention. Je ne pouvais regretter ni ce père inconnu et farouche, ni ce trône éblouissant et fragile, où siégea l'orgueil des derniers princes aryens, et que peut-être j'eusse occupé à mon tour.

J'acceptai du général d'abord tous les renseignements que je pus souhaiter sur mes ancêtres, ma naissance, la vie et la mort de mes parents, puis une lettre d'introduction pour le vice-roi.

Il paraît que ma famille est une des plus anciennes et des plus glorieuses de l'Inde. Je m'en aperçus aux égards avec lesquels me traitèrent les autorités anglaises. Toutes les protections, toutes les facilités me furent accordées. Une escorte se tint partout à ma disposition. C'est avec un train de princesse que je visitai les ruines des capitales et des palais de mes aïeux.

Nul membre de ma famille ne survivait. Je ne retrouvai, que ma vieille nourrice, et mon frère de lait, ce Nassik, ramené par moi en Europe. Vous ne vous étonnerez plus, maintenant, Rodolphe, de trouver cet homme dans ma maison. Ce n'est pas, d'ailleurs, un Hindou vulgaire. Malgré son humble condition, Nassik appartient à une caste relativement élevée. La pureté de son sang se révèle en la teinte claire de sa peau, la régularité de ses traits. Il a fait ses études, à la façon hindoue ; c'est un *pandit*, un lettré.

Mais son humilité toute religieuse, son respect pour la fille de ses rois, font qu'il veut demeurer chez moi dans une condition en apparence servile. Son dévouement à ma personne est absolu ; j'en eus la preuve au cours de mon voyage, où je risquai une expédition assez aventureuse. C'est par cet incident, mon cher Rodolphe, que je veux clore une histoire déjà bien longue. Mais j'hésite presque à vous le raconter.

En lisant ce qui va suivre, n'oubliez pas que nous sommes dans l'Inde — l'Inde, antique patrie des religieux mystères, des audacieuses philosophies, des rites magiques, des sciences ténébreuses. L'Inde où, plus que partout ailleurs, et dès les temps les plus reculés, l'homme eut la volonté d'échapper à la matière pour explorer l'infini. La volonté... Songez, Rodolphe, qu'il n'y a pas de puissance au monde supérieure à la volonté. Songez que l'intelligence même n'est rien auprès. Puis, rappelez-vous quelle volonté déployèrent ces ascètes hindous que l'histoire nous montre anéantissant leur corps en d'immobiles contemplations prolongées pendant des heures, pendant des jours, pendant des mois : ou bien étouffant en eux tout désir jusqu'à se contenter d'un état de misère, d'humiliation, que la chair et l'esprit n'envisagent point sans frissonner; ou bien parvenant par une série d'abominables tortures à un excès de souffrance qui se transforme en extase !... Imaginez ces efforts d'une prodigieuse volonté, accomplis, non par des hommes isolés, mais par de successives générations d'hommes par toute une race choisie, élue — la race brahmanique — et durant des siècles, durant une longue série de siècles !... Comment, ensuite, osez-vous nier que, dans les sanctuaires de cet étrange pays, certains initiés, à certaines heures saintes, pénètrent plus loin que nous dans le domaine de l'au-delà, dans le mystique domaine de l'au-delà, inaccessible à nos seuls sens et à notre étroite raison ?...

Puis savez-vous seulement quels asiles de splendeur et de mystère, ces gens-là réservent à l'indicible majesté de leurs songes ?

Il existe une ville — et je l'ai vue, Rodolphe, — toute une ville de temples auprès desquels nos cathédrales paraîtraient mesquines de mesure et pauvres d'ornementation. Toute une ville, — songez-y — dans laquelle ne circule point la vie humaine avec ses trafics, ses bassesses, ses maladies, ses impuretés, ses laideurs.

Toute une ville où seuls habitent les dieux des vieux âges, et qui, la nuit, sous la froide clarté de la lune, parmi les ombres fantastiques des dômes et des colonnades, dans le silence, peuplé de frôlements furtifs, s'emplit d'une indescriptible, d'une mystérieuse horreur.

Cette ville c'est Khajurao, l'ancienne capitale, aujourd'hui déserte, du Rajpoutana.

J'ai visité cette ville, Rodolphe, et j'y ai vu ce que je vais vous dire.

J'y suis venue en plein jour, à dos d'éléphant, accompagnée par Nassik et suivie d'une escorte nombreuse et bien armée.

Pour pénétrer dans les temples, je laissais les soldats à la porte. Seule avec mon frère de lait, je m'aventurais parmi les forêts de colonnes, fleuries des plus délicates sculptures, et où pas une base, pas un fût, pas un chapiteau, ne ressemble à l'autre. Je m'engageais dans les galeries d'ombre, au fond desquelles, sous une nappe de lumière venue de l'éblouissant soleil extérieur par une ouverture habilement ménagée, scintillaient l'auréole d'or, les colliers d'émaux, les yeux de gemme à l'éternel regard, de quelque dieu pensif.

Parfois, de l'angle d'un pilier, se leva près de nous une bête fauve à la démarche souple, fuyante et douce, que la sonorité de nos pas arrachait de sa sieste. Nassik, alors, armait son revolver. Mais je lui défendais de tirer si l'animal ne nous affrontait pas. Il en eut rarement l'occasion.

Le soir, nous campions. Les soldats dressaient ma tente à l'abri de quelque portique, plantant les piquets entre les dalles de marbre descellées. Ils examinaient soigneusement, en promenant des lanternes au ras de terre, si nul serpent ne se cachait parmi les touffes d'herbes dont la pierre était mangée. Ensuite ils étendaient des tapis sur le sol.

Ah ! Rodolphe, quels mots peindraient à votre imagination occidentale le mystérieux enchantement des nuits indiennes, dans cette solitude où, pétrifiée en des formes splendides, veille la pensée des peuples morts, où, sous leurs lambris fantastiques, rêvent les dieux oubliés ?

Je ne pouvais m'arracher à ce lieu extraordinaire. Il me semblait avoir quitté le monde pour pénétrer en une sphère extra-terrestre, intermédiaire entre le séjour de nos corps et la mystique patrie vers laquelle aspirent nos

âmes. Dans l'état d'esprit où je me trouvais en parcourant ce décor étrange, rien ne m'eût étonnée. J'eusse rencontré sans surprise, au seuil de quelques propylées, l'ombre du comte Guy de Morlay.

Un minuit, comme je soulevais sans bruit la toile de ma tente pour contempler la ville magique, tandis que dormait mon escorte, je vis une forme humaine qui s'avavançait, de loin, vers notre petit camp. Elle remontait d'un pas rapide et décidé une immense avenue de temples aboutissant à notre point de campement. L'homme marchait au milieu de la vaste chaussée, dans la pleine lumière de la lune, pour éviter sans doute les surprises des fauves. Parfois une ombre d'édifice, plus colossale que les autres, engloutissait un moment sa noire silhouette, qui bientôt émergeait au delà dans la nappe de blancheur. Quant il fut à cinquante mètres environ, je reconnus Nassik.

Je m'attendais plutôt à voir le spectre d'un des Aryens, mes aïeux, qui, jadis, régnèrent en cette splendide capitale. J'appelai doucement l'Hindou lorsqu'il passa près de moi.

Il tressaillit.

— D'où venez-vous ? dis-je en anglais, la seule langue européenne qui lui fût familière.

— Ne me le demandez pas, princesse. (Il faut pardonner à ce brave garçon la manie qu'il a de me conserver ce titre en particulier. Tout ce que j'ai pu obtenir de son invincible respect, c'est qu'il ne me ridiculisât pas aux yeux de mes gens en me le donnant, devant eux, en Europe.)

— Mais, je vous le demande, insistai-je. D'où venez-vous ?

Il se tut.

— Nassik, je vous ordonne de me répondre.

— Je viens de chez le *yoghi*, me dit-il enfin.

— Quel *yoghi* ?

— Le grand Rakwalâ, le saint ermite, le plus fameux sage de l'Inde.

— Il est ici ?...

— Oui, princesse.

— Qu’y fait-il ?

— Il y demeure. Le jour, il médite. La nuit, il s’entretient avec les dieux tout-puissants et avec les âmes des morts.

— Où donc habite-t-il, que je ne l’ai pas rencontré ?

— Dans le grand temple de Siva. Il n’en sort jamais.

— Pourquoi êtes-vous allé le voir sans me le dire ?

— J’avais peur de vous attrister, princesse.

— De m’attrister ?...

— Oui. Les choses de la tombe ne sont pas un sujet d’entretien pour les jeunes femmes.

— Qu’avez-vous donc vu chez le yoghi ?

— J’ai vu... Me pardonneriez-vous mon audace, princesse ?... J’ai vu l’âme du maharajah, votre illustre père.

Nassik parlait avec un accent si solennel que je sentis la paume de mes mains devenir froide et comme un souffle passer dans les racines de mes cheveux.

— Pourquoi donc évoquiez-vous le maharajah ?

— Je voulais lui dire que sa fille était revenue visiter le pays de ses ancêtres, et qu’elle resplendissait comme une étoile, et que rien de mal ne lui arriverait tant que Nassik veillerait sur elle.

— Et... Nassik... vraiment ?... Vous avez vu l’ombre de mon père ?

— Comme je vous vois, princesse.

— Mais vous ne le connaissiez pas... vous étiez au berceau quand il est mort.

— Ma mère m’a souvent décrit le sublime maharajah. La vision était semblable aux récits de ma mère.

— Nassik, je vous en supplie, m’écriai-je, conduisez-moi chez le yoghi !...

— Oh ! princesse...



— Je le veux, Nassik. Si vous me refusez, je ne vous emmènerai pas avec moi en Europe.

— Eh bien, je le ferai, princesse, mais pas cette nuit.

— Pourquoi ?

— La lune a franchi la moitié de sa course. Elle s'incline vers l'horizon. Il n'est plus l'heure où les morts viennent visiter les vivants.

— Vous m'y conduirez la nuit prochaine, n'est-ce pas, Nassik ?

— Oui princesse.

— Jurez-le moi par Brahma.

— Par Brahma, je vous le jure.

Le lendemain soir, je donnai de bonne heure l'ordre du repos. Seule dans ma tente, j'attendis le signal de Nassik. Mon impatience me faisait, à toute minute, porter ma montre à mon oreille ; les aiguilles me paraissaient immobiles ; je croyais le mouvement arrêté.

Vers onze heures, j'entendis, en dehors de ma tente, un sifflement doux comme celui d'un oiseau. Je soulevai la toile. C'était Nassik.

— Venez, sans bruit, princesse, me dit-il tout bas. Les Anglais ne doivent pas connaître la retraite du saint ermite.

Après une demi-heure de marche silencieuse, Nassik me dit tout à coup :

— Voici le temple de Siva.

Je levai les yeux. Sous les rayons métalliques de la lune, l'étrange édifice étincelait.

C'était d'abord, à gauche, une démesurée pyramide, dont les arêtes arrondies fuyaient à la rencontre l'une de l'autre, en décrivant, sur le fond argenté du ciel, d'audacieuses courbes, légères et charmantes au regard. Au sommet se crénelait un couronnement en forme de diadème. Une dizaine de pyramides semblables, décroissant en élévation, s'abaissaient les unes à côté des autres, vers la droite. Et toutes ces pyramides, depuis la base jusqu'au faite, se hérissaient de fantastiques figures de pierre, qui s'enlaçaient, se baisaient, s'étreignaient, dansaient de hiératiques danses, et

paraissaient remuer sous la palpitation de la clarté lunaire. Un poudrolement de blancs rayons mettait en vigueur les reliefs, leur prêtant une vie surhumaine et tourmentée.

Sous ce toit, fait d'un cauchemar divin et soudain pétrifié, s'ouvrait le noir abîme des sanctuaires, au seuil desquels se détachaient en pâleur les colonnades des portiques. Mais, pour parvenir à ces galeries, il fallait gravir un soubassement élevé de six à huit mètres; et, pourtant, nul escalier apparent ne saillait sur cette façade.

— Appuyez-vous sur mon épaule, dit Nassik.

Il enlaça ma taille de son bras gauche, tandis que, de la main droite, il s'appuyait aux cannelures de la pierre, et il commença d'escalader les assises du temple. Le recul des blocs successifs constituait presque des degrés.

— L'entrée est sur l'autre façade, me dit l'Hindou, et des marches y conduisent. Mais les lianes, les orchis, les cactus, l'ont envahie à ce point qu'elle est inaccessible. D'ailleurs, nous voici dans les galeries. Ne quittez point mon bras ; votre pied pourrait buter contre des pavés inégaux.

Nous fîmes quelques pas dans une obscurité absolue, et, tout à coup, au fond d'une perspective lointaine d'arceaux massifs et surbaissés, nous vîmes briller une lumière.

Une lampe, là-bas, pendait de la voûte. Au delà, je distinguai, sous sa lueur, un autel en basalte noir, que surmontait la statue dorée de Siva.

Une silhouette humaine s'agita près de cet autel, et le yoghi vint au-devant de nous.

C'était un petit vieillard, à la physionomie hiératisée par une prodigieuse maigreur. Les yeux luisaient dans son visage de momie. Quand il les posa sur les miens, j'éprouvai un éblouissement, comme en essayant de fixer mes regards sur une clarté trop intense.

Il prononça quelques mots en hindostani, et je vis Nassik détacher sa ceinture de soie pour s'en couvrir le visage. Sans doute les mystères qui allaient se dérouler se dérouleraient pour moi seule.

— Qui te ferai-je apparaître, ma fille ? demanda en anglais le yoghi Rakwalâ.

Je répondis :

— Guy de Morlay.

— Assieds-toi, dit-il, en me montrant le fût brisé d'une colonne.

Il se dirigea vers l'autel. Devant le dieu se trouvait un brûle-parfum. Une spirale presque imperceptible de fumée bleuâtre s'en échappait, s'élevant pour se perdre en l'ombre de la voûte. Rakwalâ y jeta de minces copeaux d'un bois brunâtre. Aussitôt la fumée s'épaissit. Un enivrant parfum se répandit autour de moi. En même temps, une béatitude singulière m'envahit ; mon corps sembla s'atténuer, tandis que mon âme s'épandait à travers l'espace...

Rakwalâ se mit à chanter.

Il chantait d'une voix grêle et brisée de vieillard, mais avec un charme infini, une monotonie apaisante et délicieuse. Les paupières fermées, il balançait la tête, à droite et à gauche, suivant la mesure du rythme. Je regardais osciller cette tête blanche que mitraient une étrange coiffure. Et, tandis que mes yeux la contemplaient machinalement, la course de mon âme à travers l'infini devenait à tout instant plus aisée, plus agile, plus légère.

Tout à coup, au moment où l'engourdissement de ma chair dégénérait en sommeil, un effroyable coup de gong me fit tressaillir, et je vis, tout près de mon visage, les ardentes prunelles du vieillard plongeant dans les miennes avec une expression de volonté véritablement terrifiante.

Je fermai les yeux et je crois que je perdis connaissance.

Lorsque je revins à moi, j'étais seule. Rakwalâ et Nassik avaient disparu. Mais ils se tenaient à portée de ma voix. Je m'en aperçus plus tard.

Je me trouvais à la même place. Au-dessus de moi, la lampe brillait toujours. Devant Siva, la fumée du brûle-parfums s'était de nouveau réduite à un filet blanchâtre et fin comme un fil de la Vierge.

Je n'eus pas le temps de m'étonner, d'appeler. Une voix en moi, irrésistible, impérieuse, me dit :

— Retourne-toi vers la droite... Retourne-toi, et VOIS-LE !

Je me retournai. Je le vis. C'était bien le comte Guy de Morlay. Des lointaines obscurités de l'avenue aux arceaux surbaissés, il venait lentement vers moi.

— Ah ! pensai-je avec une indicible joie, le voilà donc !... Je savais bien que son âme ne pouvait pas mourir !...

Avant de parvenir en pleine lumière, l'apparition s'arrêta.

Je n'éprouvais point de peur. Si ce cher fantôme eût voulu m'entraîner à cette minute dans les sanctuaires inconnus de ce temple effrayant — que dis-je ? — dans la tombe même, j'eusse été heureuse de le suivre. Seulement, je n'osais bouger ni parler, craignant de voir cette illusion mise en fuite par une réalité discordante.

Je dis une illusion, Rodolphe, pour que vous ne prononciez pas avec trop de hâte un jugement sévère sur la solidité de ma raison. Ce mot d'illusion est mis là pour vous accoutumer à une idée qu'il vous faut bien admettre, mon ami, si vous voulez me connaître jusque dans le secret de mes pensées.

Pour moi, je crois fermement avoir vu, dans le temple de Siva, à Khajurao, l'âme du comte Guy. Depuis cette nuit-là, je crois que cette âme subsiste, indestructible, non loin de moi. Depuis cette nuit-là, je lui ai donné la mienne. Le meilleur de mon être appartient à ce mort immortel. Voilà pourquoi je puis vous épouser, Rodolphe, si vous le désirez encore, mais je ne puis pas vous aimer.

Ah ! mon ami, ne dites pas que ce sont là de vaines hallucinations, le rêve chimérique d'un cerveau trop fortement impressionné !...

JE L'AI VU..., vous dis-je.

Et je l'ai revu. Car le lendemain soir, il a soulevé la toile de ma tente, il est venu s'asseoir à mon chevet. Je n'avais pas de lumière auprès de moi, mais il avait laissé la toile entr'ouverte, et, dans la lueur vague mais suffisante des étoiles, j'ai parfaitement distingué ses traits. Il a levé le doigt et m'a montré, à sa tempe, le petit trou rougeâtre de sa blessure. Ses yeux exprimaient une joie ineffable, la joie suprême de pouvoir enfin communiquer avec moi. J'ai regardé avec attention les moindres détails de

son costume ; il portait les mêmes vêtements que le jour de sa mort. J'ai remarqué les boutons de ses manchettes... Me direz-vous, Rodolphe, que c'est là une fausse apparence ? Je ne me rappelais pas leur forme, à ces boutons. C'est en les apercevant aux poignets du fantôme que le souvenir m'en est revenu. Je n'eusse pas pu vous les décrire à Paris, et je vous les dessinerai maintenant, quand vous voudrez... Pourtant je ne les ai pas retrouvés dans les effets du comte, car il FUT ENTERRÉ AVEC.

Et ce fait qu'en venant me voir il avait laissé la toile de la tente soulevée !... De mon hamac, je voyais l'ouverture, et, au delà, l'herbe toute brillante de lune. Cependant, mes serviteurs l'avaient hermétiquement close, à cause des reptiles et des mauvaises bêtes. Lorsque Guy de Morlay partit à l'aube, il referma la tente. Et l'on trouva, le matin, sur mon tapis, deux grandes sauterelles. Personne ne put comprendre comment elles étaient entrées.

Je suis donc absolument sûre, entendez-vous, sûre que la vie humaine sort d'un océan de mystère et qu'à la mort elle y rentre ; et que, pour pénétrer en ces abîmes insondés ou pour en faire surgir ceux qui s'y sont engloutis avant nous, les sciences positives de l'Occident ne prennent pas le bon chemin.

Mais ce n'est pas un cours de philosophie que je veux ici vous faire, mon cher Rodolphe. Je n'ai pas la prétention d'expliquer l'inexplicable. Je n'ai pas même celle de m'expliquer moi-même. Sais-je le secret de ma propre nature, l'intime mécanisme de mes sentiments, la cause véritable de chacun de mes actes ?... Et vous-même, comment me jugerez-vous ? En vertu de quelle loi ? Par rapport à quelle mesure ? Evidemment, tous vos points de comparaison seront pris dans le propre fonds de votre substance morale. Votre opinion sera donc relative, comme son objet.

Cette relativité est cependant aujourd'hui — dans l'immense fabrique de faits qui s'appelle l'univers — la seule chose qui nous intéresse, vous et moi. C'est avec cette petite chose que nous ferons, tous les deux, du bonheur ou du malheur.

Prononcez donc.

Si la lecture de ces pages vous a guéri de votre amour, ne vous embarrassez pas de me le faire comprendre avec politesse. Au premier mot

de votre réponse, fût-elle remplie des protestations les plus vives, je verrai bien ce qui en est.

Si, au contraire, vous persistez en votre chimère, si vous croyez qu'une seule femme peut vous rendre heureux et que cette femme, c'est moi — eh bien, mon ami, je ne vous dirai plus que vous vous trompez, et désormais tout l'effort de ma vie tendra à faire que vous-même ne me le disiez pas un jour.

## RODOLPHE A LYSIANE

Paris, juin 1888.

Lysiane, je vous aime.

Ce n'est pas seulement mon bonheur que vous tenez entre vos mains, c'est ma vie.

Ma pensée, c'est vous. Mon espoir, c'est vous. Mon art, c'est vous.

Votre récit ne m'a point étonné. Je vous y reconnais à chaque ligne. Je vous pressentais ainsi. C'est ainsi que je vous adore.

Faites maintenant de moi, de mon cœur, de mon cerveau, de mon idéal, de mon œuvre à venir, tout ce qu'il vous plaira. Ces choses relèvent de vous et vous appartiennent. Vous pouvez d'un mot les illuminer ou les détruire.

Je vous aime, Lysiane.

RODOLPHE.

## ÉPILOGUE

### I

Un soir de l'hiver dernier, vers onze heures, le long de l'avenue du Bois-de-Boulogne, absolument déserte, un coupé s'en allait au petit trot vers la porte Dauphine.

Malgré l'obscurité, l'on eût deviné un correct équipage, à l'allure nerveuse du cheval, à la légèreté de la caisse oscillant sur des fins ressorts, à la vive et nette clarté des lanternes.

Mais si la curiosité se fût éveillée devant cette voiture close protégeant quelque furtive promenade vers le Bois nocturne, les suppositions ne se fussent point arrêtées certainement à la simple vérité.

Car, en ce petit coupé, se trouvaient un mari et sa femme — couple légitime, qui, pour expliquer cette fantaisie de romanesque intimité, n'eût pas même pu invoquer les folles et charmantes influences de la lune de miel, car il était uni depuis près d'une année.

Ce couple venait d'attirer les regards, de magnétiser les lorgnettes et d'alimenter les conversations, à l'Opéra, d'où il sortait.

L'homme était célèbre, la femme étonnamment belle, tous deux irréprochables et riches. Mais ce qui frappait plus encore que ces privilèges du sort et ces qualités personnelles — ou plutôt ce qui frappait d'autant plus, par le contraste — c'était la tristesse de ces heureux.

Rodolphe Decroix — le mari — peintre d'un talent original, naïf et profond, voyait, malgré son dédain des trucs, des procédés, des sujets qui plaisent à la foule, sa réputation devenir populaire, tandis que déjà ses

confrères le traitaient en maître. Parmi les milliers de toiles, très achevées comme facture mais si vides de pensée, qui remplissent nos expositions, les siennes attiraient et retenaient invinciblement par un charme immatériel, indéfinissable, qui poignait et hantait le cœur. En voyant ses paysans, animés par le travail ou bien immobilisés dans un rêve indistinct, on pensait moins aux personnages immédiats, visibles, qu'à l'homme de tous les siècles, à l'homme éternellement laborieux et pensif, qui penche ses mains vers la terre et lève ses yeux vers le ciel, puis meurt... sans avoir jusqu'à satiété, malgré tant de peines, puisé dans le sol brun son pain, ni dans l'azur son idéal. L'âme tendre, audacieuse et troublée des primitifs semblait palpiter dans l'œuvre de Rodolphe. Peu lui importait de séduire les yeux. Les formes de la matière, sous son pinceau qui les traduisait et ne les copiait pas, devenaient des signes d'idées.

Ce grand artiste, par extraordinaire, n'était pas un incompris. Mais, s'il ignorait le tourment de la pensée méconnue, solitaire, qui se replie sur elle-même, qui s'interroge et qui doute, il connaissait une souffrance non moins dissolvante, non moins âpre : la souffrance de l'amour qui possède, mais qui désire au delà de sa possession ; l'angoisse d'un cœur qui ne peut se satisfaire en dehors d'un être uniquement adoré mais qui, dans cet être même, ne trouve pas la satisfaction. Se blaser sur l'objet de sa passion, le perdre ou ne jamais l'obtenir, sont de cruelles expériences. Mais le posséder, mais y tenir jusqu'à la frénésie et garder pourtant, même dans l'étreinte, la sensation de l'irréalisable et de l'impossible, est une bien autre torture.

Rodolphe, depuis huit à dix mois qu'il avait épousé Lysiane, l'aimait autant qu'au premier jour. Mais une mélancolie croissante se mêlait à la ferveur de son inutile adoration. Pourtant la jeune femme s'était donnée à lui complètement, loyalement. Jamais elle n'avait dérobé ni ses lèvres aux baisers de l'époux, ni sa pensée aux inquiètes curiosités de l'amant. Rodolphe n'aurait, pas pu lui adresser un reproche, pas même une prière... Elle n'avait rien gardé d'elle-même par devers elle. Qu'aurait-elle pu lui donner encore ?...

Cependant, il souffrait. Avec la divination merveilleuse de l'amour, contre toutes les apparences, il ne la sentait pas à lui.



Leur vie était étroitement intime. Les deux époux ne se quittaient guère. Rodolphe travaillait beaucoup ; Lysiane, qui n'aimait pas le monde, restait enfermée avec lui dans leur hôtel de l'avenue de Wagram, à moins qu'elle ne partageât ses longs séjours dans les fermes, dans les maisons forestières, là où le peintre cherchait et exécutait ses plus saisissantes études.

De temps à autre, elle le quittait pour accomplir un solitaire pèlerinage au château de Morlay. Rodolphe, depuis leur mariage, n'y avait jamais paru. L'habitation restait sous la garde de Nassik.

De ces funèbres expéditions, d'ailleurs très rares, Lysiane revenait tendre et douce comme elle avait coutume de l'être avec son mari, mais plus silencieuse, plus détachée des choses de la vie, plus impénétrable.

Le soir d'hiver, où, sortant de l'Opéra avant un ballet final, ils donnèrent l'ordre à leur cocher de les conduire au Bois, il y avait très longtemps que Lysiane n'était allée en Normandie.

— Qui de nous deux, dit Rodolphe après un silence prolongé, a eu le premier ma chérie, l'idée de cette singulière promenade ?

Le jeune homme parlait d'une voix basse et qui tremblait d'émotion contenue. Les nerfs encore vibrants de la musique dont il venait de se griser ; dans ce petit coupé tiède, clos, imprégné d'un délicat parfum, avec, de l'autre côté des glaces, cette vision fuyante de frileux et grisâtres paysages ; près de cette femme étrange et belle, dont il était toujours éperdument amoureux, Rodolphe éprouvait tout à coup une sensation d'ivresse délicieuse et de peur indéfinissable. Qu'y avait-il dans cette situation de si troublant et de si nouveau ?... Était-ce un rêve prêt de s'évanouir ?... Une réalité meilleure qui commençait ?... Qu'allait dire Lysiane ?... Certainement des paroles graves. Car il était impossible qu'elle en prononçât de banales à cette minute singulière.

— C'est moi, mon ami, c'est moi qui vous emmène, dit-elle seulement.  
— Mais avec quelle intonation ! Le cœur de Rodolphe en battit plus fort dans sa poitrine. Il se pencha vers sa femme et la regarda.

Dans l'angle sombre du coupé, sous le reflet blanchâtre de cette pâle nuit, la tête de Lysiane émergeait d'une fourrure de renard bleu. Une séductrice douceur atténuait la parfaite régularité de son visage ; ses lèvres

frémissaient en essayant de sourire ; ses yeux, d'habitude calmes et fiers, parurent à Rodolphe implorants et timides. Toute cette physionomie offrait une expression si nouvelle que le jeune homme se sentit bouleversé. Tout à l'heure, à l'Opéra, déjà il avait cru qu'elle le regardait ainsi — puis il avait attribué cette passagère transfiguration à la magie de la musique.

— Lysiane... Qu'avez-vous ?... À quoi pensez-vous ! Oh ! parlez... Dites !...

— Rodolphe, dit-elle. Rodolphe... Adorable, adorable ami !... Pauvre grand artiste !...

Elle lui jeta les bras au cou, mit sa tête contre l'épaule de son mari et fondit en pleurs.

C'était la première fois qu'elle lui donnait spontanément une caresse et la première fois qu'elle versait devant lui des larmes.

Rodolphe, éperdu, incapable de prononcer un mot, la serrait contre lui et baisait ses cheveux, se meurtrissant les lèvres aux aigrettes de diamants qu'elle portait dans sa coiffure.

— Oh ! dit-elle en soulevant son front et en regardant le jeune homme. Que faut-il faire, que faut-il faire pour que vous n'ayez plus l'air si triste ?

— Quand ai-je eu l'air triste, ma chère âme ?

— Tout à l'heure, à l'Opéra.

— Mais je n'étais pas triste... je vous assure. J'étais bien heureux... près de vous.

— Heureux ?... Ah! si vous aviez vu votre regard...

— Mais... J'étais comme d'habitude.

— Comme d'habitude !... Ah ! pauvre ami !... Me pardonneriez-vous jamais ?...

— Lysiane... Ma Lysiane... Vous pleurez sur moi !... Vous vous accusez !... Mais je suis un ingrat si j'ai pu vous paraître malheureux. Vous vous êtes donnée à moi, vous êtes ma femme, vous avez réalisé mon rêve ?... Je ne désire rien, rien au delà.

— Vraiment ?... dit-elle.

En prononçant ce mot, la jeune femme se recula un peu pour mieux regarder son mari. Maintenant, elle souriait avec une coquetterie tendre. Jamais, sur sa physionomie soucieuse et hautaine, ce gracieux rayon n'avait passé.

Rodolphe s'écria.

— Chère bien-aimée, prenez garde !... Vous allez me rendre fou de joie ou me déchirer le cœur. Ne me faites pas espérer ou comprendre des choses impossibles. Pourquoi pleurez-vous ?... Pourquoi souriez-vous ?... Pourquoi me regardez-vous ainsi ?...

— Nous sommes dans le Bois, dit Lysiane. Voulez-vous que nous marchions un peu ?

— Vous ne craignez pas de prendre froid, ma chérie ?

— Non, je vais m'envelopper la tête avec mon voile.

Le jeune homme l'aïda à disposer la dentelle autour de ses cheveux et de son cou. Ils descendirent. Tandis que la voiture suivait au pas, dans la grande allée, tous deux prirent le sentier qui serpente autour du lac.

Ils se donnaient le bras. Sous sa mante garnie de fourrure, la jeune femme soulevait la traîne en broché rose de sa robe d'Opéra.

— Quelle nuit ravissante ! fit-elle. C'est presque plus beau qu'une nuit d'été.

Le paysage mort, sans voix, sans parfums, sans couleurs, fait de pâleurs et d'ombre, se déroulait dans un air doucement froid que n'agitait aucun souffle. Un ciel d'argent, formé par un dôme léger de nuages, derrière lesquels resplendissait une lune glacée, épandait sur la calme face du lac, sur les carrefours secs et vides, sur les noirceurs estompées des massifs, une invraisemblable lumière de songe. Les pelouses, se vallonnant autour des rives, déroulaient un gazon brun que l'on pressentait mortellement humide. Dans le silence absolu, on entendait le cailloutis de l'allée crier sous les pas, et, plus loin, le froissement lent des roues de la voiture sur le sable ; parfois aussi, le cheval secouait son mors.

Et déjà Lysiane et Rodolphe n'avaient plus rien à se demander ni à s'apprendre. Un changement profond s'accomplissait dans leur vie

conjugale. Et ce changement, qui venait du cœur de la jeune femme, se révélait à tous deux presque en même temps, sans préparation, sans effort conscient et volontaire, sans paroles.

Elle aimait.

Le savait-elle bien elle-même ?... L'idée ne lui venait pas de formuler pareil aveu, étrange entre deux époux qui, durant plusieurs mois de mariage n'ont eu l'un pour l'autre que des égards et des caresses. Et Rodolphe ne la questionnait plus. L'âme dilatée par une inconcevable joie, il ne trouvait qu'un geste pour traduire son intraduisible extase. De temps à autre, lentement, solennellement, il portait la main nue de sa femme à ses lèvres. Bien que, sous la fourrure, le bras fût nu comme la main, il n'éprouvait ni la pensée ni le désir d'un plus sensuel baiser. Trop souvent il avait possédé le corps de Lysiane dans, le désespoir de ne pouvoir étreindre son âme... Toutes ses facultés de jouissance, se concentraient à cette minute sur le sentiment délicieux.

Quant à Lysiane, elle regardait son mari comme si jamais encore elle ne l'eût vu. Qu'il était beau, qu'il était bon, qu'il était moralement et physiquement fort, ce grand artiste ! Il avait besoin d'être compris, consolé... Ah ! elle saurait bien le guérir des intimes douleurs que, sans le vouloir, elle lui avait fait subir !

Comment ils remontèrent dans la voiture, comment ils revinrent, enlacés, murmurant réciproquement leurs deux noms et balbutiant des syllabes nouvelles, des syllabes qui leur caressaient l'âme, qui leur promettaient des félicités inconnues, incessantes, intarissables, ils n'auraient pu le dire ni le décrire.

De cette soirée, deux souvenirs, plus tard, leur restèrent : le rêve surhumain du bois de Boulogne, gardé dans leur mémoire par l'image, précise du paysage ; et, chez eux, le brusque, le cruel réveil.

Quand ils arrivèrent avenue de Wagram, le portier de l'hôtel veillait. Au cri du cocher : « Porte, s'il vous plaît !... » deux lourds battants de chêne s'écartèrent et une baie lumineuse s'ouvrit parmi l'enfilée des façades sombres. Sous la voûte, Rodolphe et Lysiane mirent pied à terre. Mais, comme ils pénétraient dans le tiède vestibule et gravissaient, perdus d'ivresse, les marches basses, tendues de moquette rouge, qui montaient

vers leur appartement... — vers la chambre, vers l'alcôve où, pour la première fois, ils connaîtraient l'union absolue, complète — le concierge courut après eux :

— Pardon... j'oubliais... Une lettre pour madame.

Sur le plateau d'argent, une enveloppe... une écriture que Lysiane reconnut sans doute, car la jeune femme, en saisissant le papier, pâlit et s'appuya contre les balustres en bois sculpté de la rampe.

— Nassik !... Ah ! malédiction !... s'écria le peintre.

Sa femme fit un effort visible sur elle-même.

— Qu'importe, mon ami !... Ce sont des comptes ayant rapport à la propriété. Ne faut-il pas qu'il nous tienne au courant ?...

Ils continuèrent de monter sans qu'elle brisât le cachet.

Sur le palier du premier étage, une femme de chambre s'avança. Lysiane lui donna l'autorisation de monter se coucher, assurant qu'elle se passerait de ses soins. Puis elle se dirigea vers son cabinet de toilette.

Sans se retourner, elle devina que son mari la suivait. Et, sous la flambée du gaz, elle aperçut, dans son grand paravent de glaces pliantes, le douloureux visage de Rodolphe derrière elle.

— Ne soyez donc pas si enfant !... dit-elle d'un ton qu'elle voulait tendre, mais qui, déjà, n'était plus le même.

— Lysiane... supplia Rodolphe... je vous en conjure... Ne lisez pas cette lettre ce soir !

— Mais pourquoi ?...

— Ah ! vous le savez bien... Chaque fois que vous recevez des nouvelles de... du... château, vous n'êtes plus à moi, vous me quittez moralement... Vous tombez dans des crises de mélancolie qui me désespèrent. Ah ! pourquoi faut-il ?... Nous étions si heureux ce soir !

— Quelle idée !... s'écria Lysiane, — devenue brusque, nerveuse. — Un rapport d'intendant, rien de plus. Nassik m'annonce de l'argent, ou en demande.

— Si ce n'est que cela, s'écria Rodolphe, égaré par l'angoisse, laissez-moi ouvrir cette lettre.

— Comment ?...

Lysiane s'était redressée. Sur sa tête, rejetée en arrière d'un mouvement hautain, surpris, les diamants étincelèrent. Mais les reflets éblouissants des gemmes n'éteignaient pas la flamme noire de ses yeux. Et elle fixait sur son mari deux inquiétantes prunelles.

Il s'avança, non pour la braver, mais dans l'irrésistible élan de sa soudaine souffrance.

— Lysiane... ayez pitié de moi !... Après vous avoir vue... comme je vous ai vue ce soir, je ne puis supporter l'idée d'une barrière quelconque entre nous...

— Une barrière ?...

— Une pensée même que nous ne partageons pas... Dites-moi ce que vous écrit Nassik.

— Je ne le sais pas moi-même, dit froidement Lysiane, montrant l'enveloppe encore fermée.

— Ouvrons cette lettre ensemble.

— Mais enfin, s'écria la jeune femme, comment voulez-vous, Rodolphe, que j'interprète votre insistance ?

— Et vous, Lysiane, comment voulez-vous que j'interprète le mystère de votre correspondance avec cet Hindou ?

Les yeux de la jeune femme se dilatèrent ; sa bouche s'entr'ouvrit ; elle porta les deux mains à sa poitrine, fit un pas en arrière...

Mais déjà Rodolphe se jetait presque à ses pieds, s'expliquant, protestant. « Grands dieux ! quel sens donnait-elle à ses paroles ?... Non, non ce monstrueux soupçon ne pouvait effleurer son cœur, à lui, plein d'adoration, de respect... Mais enfin Nassik n'était-il pas le compatriote de Lysiane, son frère de lait ?... Souvent Rodolphe avait cru remarquer une entente singulière entre sa femme et cet étranger. Il en avait souffert. Eh bien, oui... il l'avouait maintenant. C'était l'une des causes de son ancienne

tristesse... Cette tristesse que Lysiane plaignait tout à l'heure et voulait dissiper... »

— Hélas !... dit seulement la jeune femme, hélas !...

Les deux syllabes tombèrent de ses lèvres si lourdes de fatalité que Rodolphe en frissonna.

— Ah ! s'écria-t-il... C'est fini !... Vous ne m'aimerez jamais !... Mais pourquoi donc, pourquoi donc m'avoir donné ce soir une illusion qui me rend fou ?...

Ce n'était pas une question qu'il lui posait. C'était un cri jeté, avec les deux mains sur ses yeux et l'effondrement de tout son corps en les coussins d'un siège. Et le spectacle de ce désastre moral et physique était si pitoyable que la belle Indienne en fut émue, malgré sa volonté de résistance puisée en l'éveil soudain de quelque impénétrable pensée.

— Tenez, Rodolphe, dit-elle en s'approchant de lui, voilà en vérité tout ce que je puis faire pour vous.

Elle tendait la lettre, toujours cachetée, de Nassik.

Le jeune homme leva les yeux sur elle, tout en repoussant faiblement cette lettre de la main.

— Oh ! dit Lysiane, vous serez sans doute meilleur pour vous-même en ne la lisant pas.

À ces mots, il saisit l'enveloppe et l'ouvrit.

Sur le papier qu'elle contenait, il lut d'un coup d'œil :

*« Après-demain est le jour favorable. Accourez promptement.*

« NASSIK. »

— M'expliquerez-vous ce que cela signifie ? demanda Rodolphe en tendant à sa femme cette singulière missive.

Elle lut à son tour, devint horriblement pâle et répondit d'une voix très basse :

— Je ne le puis pas.

Rodolphe la quitta sans ajouter un seul mot. Lorsque, après une nuit de tourments sans nom, il fit, dans la matinée, prier Lysiane de le recevoir, les domestiques lui répondirent que Madame s'était fait conduire à la gare de très bonne heure, sans vouloir le réveiller, et reviendrait de Morlay dans trois ou quatre jours.



## II

Après une lutte contre lui-même qui dura toute la journée et la nuit suivante, Rodolphe se décida à suivre sa femme, à l'épier.

Il prit le même train qu'elle avait pris la veille.

Durant le martyre de ces trois ou quatre heures de wagon, il pesa, compara dans sa pensée tout ce qu'il, savait de la vie et du caractère de Lysiane.

Un moment il se crut sur la voie de ce qu'il allait voir. « Le jour est favorable, » écrivait Nassik. Favorable à quoi ? Peut-être à quelque rite hindou, à quelque mystique cérémonie commémorative ou propitiatoire, dans ce château maudit, souillé par deux meurtres.

« Car, » pensa le peintre, « cette femme est droite et pure. Ce qu'elle me cache ne peut pas être un mystère de honte. Elle ne saurait profaner ni son cœur ni son corps. Mais son audacieuse imagination se plaît dans les régions interdites. Avec quel enthousiasme ne parlait-elle pas, dans sa confession, des pratiques sacrées des brahmes, de leurs évocations des morts, de leurs dogmes ésotériques. Jamais je ne lui ai reparlé de ces choses. Qu'en est-il resté dans sa tête ? Sous ce rapport, nulle communion n'était possible, entre moi, homme occidental, et elle, femme de l'Orient. Le seul être dont les conceptions se rapprochent des siennes, c'est ce Nassik. Mais quel ascendant ne peut-il pas prendre sur elle par ce moyen !... Et pourquoi le prend-il ?... Et comment compte-t-il l'exercer ?... »

Vers midi, Rodolphe descendit à la station la plus voisine de Basseville, prit une voiture et se fit conduire à peu de distance de Morlay.

Il possédait des doubles clefs du parc et du château. Celle du parc ouvrait la petite porte du sentier descendant directement vers le port. Le

jeune homme, évitant d'être vu par des gens du pays, gravit ce sentier et se trouva bientôt dans les jardins les plus rapprochés de l'habitation.

Là, il se blottit dans un massif de fusains et de troènes.

Toute la façade lui apparut. Les fenêtres, avec leur encadrement de pierres blanches en relief sur la brique brune, montraient partout leurs volets clos. Deux seulement, dans l'aile droite, au premier étage, avaient leurs persiennes rabattues contre la muraille. Dans le croisillon des meneaux très nombreux, leurs petits carreaux brillaient au blanc soleil d'hiver. C'était l'ancienne chambre du comte Guy. Rodolphe crut se le rappeler, car il en connaissait la situation, bien que n'ayant jamais pénétré dans cette pièce.

— Comme c'est étrange ! se dit-il. Lysiane y habiterait-elle quand elle séjourne ici ?

Mais un tressaillement le secoua, car la jeune femme parut soudain tout près de lui, au détour d'une allée. Elle frôla, en passant, le buisson de troènes. Parmi les grêles feuillages d'hiver, en avançant le bras, Rodolphe aurait touché sa robe.

Lysiane portait une ample moisson de sombres verdure : des branches de houx hérissés et luisants, de longs sarments de lierre, qui flottaient autour d'elle, des touffes blêmes de gui. À peu de distance, Nassik la suivait, chargé d'un fardeau semblable.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda Rodolphe, en les voyant disparaître à l'angle de la maison.

Un moment après, ils sortirent. Dans leurs mains, les feuillages avaient pris des formes de bouquets réguliers, de couronnes. Ils descendirent côte à côte la grande allée qui, serpentant à travers le parc, s'en va vers le pays. Ces guirlandes funéraires, ainsi que la physionomie attristée de Lysiane, éveillèrent enfin une idée distincte en l'esprit de Rodolphe.

— Ils vont au cimetière, se dit-il, visiter la tombe, du comte Guy de Morlay.

— Mon Dieu ! songea-t-il presque aussitôt avec un grand serrement de cœur, elle ne l'a donc point oublié !

Un instant après il s'était glissé dans la maison. Nul bruit ne s'y faisait entendre. Pourtant un vieux valet de chambre y demeurait avec Nassik. Rodolphe, à tout instant, craignait de voir paraître cet homme. Ce fut d'un pas furtif et en rasant le mur — honteux d'ailleurs de son rôle — qu'il gravit le grand escalier.

L'appartement du feu comte l'attirait. Là, peut-être, il trouverait le mot de l'énigme qui lui tenaillait le cœur.

Plusieurs portes donnaient sur le palier du premier étage. Il se dirigea tout droit vers la seule qu'il n'eût jamais ouverte. En mettant la main sur le bouton, il craignait de sentir la résistance d'un double tour de clef. Mais non : sous l'effort inutilement énergique de sa main, le battant s'écarta si vite que Rodolphe s'arrêta, haletant.

Une sorte de vestibule obscur le séparait d'une autre porte, qu'il ouvrit sans plus de peine. Alors la grande lumière du ciel et du large, entrant à flots par deux croisées — celles qu'il avait observées d'en bas — le saisit.

Ses paupières battirent. Puis la nette image des choses envahit ses prunelles étonnées.

Des lumières flambaient, malgré le grand jour : deux longs cierges, devant un portrait, et une lampe suspendue, devant un autel.

Le portrait l'attira d'abord.

C'était le comte Guy. Outre que lui seul pouvait se trouver en ce lieu, Rodolphe le reconnut d'après les descriptions du manuscrit de Lysiane. Voilà bien les yeux bleu foncé, impérieux, rêveurs et doux ; le front pur et fier, la moustache rousse abritant la mélancolie du sourire. Autour du cadre s'enroulaient des feuillages d'hiver, fraîchement coupés, semblables à ceux que la jeune femme disposait à ce moment sur sa tombe...

Quant à l'autel, c'était un bloc de marbre noir exhaussé sur deux marches, surmonté par une statue d'or. Et la statue, sans doute, était celle d'un dieu.

Sur la poitrine de ce dieu, à son cou, à ses oreilles, des pierreries étincelaient. Il avait de longs yeux souriants, le nez busqué, la bouche petite, l'ovale du visage brusquement effilé en un très petit menton. D'un geste calme et sûr il écrasait du pied droit la tête d'un serpent monstrueux

dont il saisissait la queue dans la main gauche. Ce serpent avait la tête spatulée, le corps marqueté de la cobra indienne.

Et la vue de cette idole, immédiatement, transformait en un sourire l'amer froncement des lèvres et du front que la présence du portrait venait d'amener sur le visage de Rodolphe.

— Allons, se dit-il, j'avais raison. Ce n'est qu'un enfantillage.

Il continua d'explorer la chambre.

En face des fenêtres, une alcôve s'enfonçait, encadrée par des rideaux de tapisserie ancienne. Les rideaux, très largement étalés, malgré l'embrasse qui rassemblait leurs plis, dissimulaient un espace entre un grand lit et la muraille, du côté de la tête comme du côté des pieds. Rodolphe constata qu'un homme pouvait s'y cacher facilement.

— Je vais y rester, pensa-t-il. C'est ici qu'ils viendront sans doute accomplir l'œuvre mystérieuse à laquelle — suivant Nassik — ce jour est favorable.

Blotti dans la ruelle obscure, Rodolphe regardait, à travers l'usure des mites dans la trame des rideaux, le reflet onduleux des cierges.

Un souvenir lui rendit un moment de gaieté.

« Voilà donc les lumières diaboliques du père Lefrançois, ce vieux rustre qui m'a jadis recueilli dans son bateau. Elles ne brillent, disait-il, que lorsque Madame est au château. Je crois bien ! D'après lui, c'est Satan qui les allume... Vieil insensé, va ! »

« Mais, au fait », se dit-il encore, « suis-je moins fou que lui ? Me voici caché comme un voleur dans la propre maison de ma femme. Et pourquoi ?... Pour surprendre les manifestations de son culte envers une mémoire qui lui est chère. Quelle extravagante situation et quels sentiments extraordinaires !... Vais-je donc être jaloux d'un mort ?... Pourtant je doute... je souffre... Il n'y a pas à dire. »

Des heures passèrent cependant, qui parurent bien longues à Rodolphe. Il crut, à plusieurs reprises, saisir quelque mouvement dans la maison. Des portes s'ouvrirent, se fermèrent, puis tout retomba dans le silence. Le crépuscule vint — le long crépuscule d'hiver — et la nuit. Rien ne bougeait

plus dans le château. Rodolphe, transi de froid, oppressé d'une singulière angoisse, regrettait sa résolution, mais n'osait plus bouger. En vain voulut-il se rendre compte du temps passé dans sa cachette. Sa montre, lorsqu'il la consulta, était arrêtée. Il la remonta, puis, afin de s'occuper, tâcha de mesurer de l'œil, en la gardant à la main, quelle longueur des cierges se consumait en une heure. Avec des points de repère sur les dessins de la tapisserie, comme il se rappelait la hauteur première, il saurait s'il était fort tard. L'idée lui vint de détendre ses membres crispés sur le lit du mort. Mais il s'en défendit comme d'un sacrilège. Dans son intolérable fatigue, il oubliait presque l'enchaînement de pensées qui l'avait conduit là, lorsque, tout à coup, il entendit des pas, un grincement de serrure... Quelqu'un pénétrait dans la chambre.

Lysiane parut d'abord, puis Nassik.

Ce dernier portait des fleurs, prises sans doute dans la serre. La jeune femme commença de les arranger autour du portrait du comte, parmi les feuillages. Mais un long rameau de lierre se détacha, et le cadre se dégarnit presque entièrement.

— Cherchez-moi un peloton de fil, dit-elle d'une voix brève.

— Oui, princesse, répondit l'Hindou, qui s'élança.

Ce ton de commandement d'une part, cette docilité de l'autre, causèrent à Rodolphe une impression de soulagement. Vraiment il n'avait pas soupçonné, entre sa femme et cet inférieur, une inconvenante familiarité. À combien plus forte raison n'avait-il pas imaginé pire encore... Cependant l'homme était si beau, et, tout à l'heure, en entrant dans cette chambre, au sein de ce nocturne décor, en son gracieux costume indien, il semblait le héros si parfait de quelque excentrique rêve de femme, que Rodolphe s'était senti mordu par une jalousie basse mais atroce.

Nassik revint.

Tandis que la jeune femme liait et fixait les guirlandes, l'Hindou s'agenouilla sur la marche inférieure de l'autel. Dans un geste d'humilité profonde et d'adoration, son front s'inclina jusqu'au contact du marbre noir soutenant le dieu. Et, dans une langue inconnue, ses lèvres marmottèrent des litanies.

Il se tenait encore dans cette posture, lorsque Lysiane acheva son gracieux travail. Sans faire attention à lui, la jeune femme s'écarta un peu du portrait, en face duquel elle se tint debout, les mains jointes. Son mari ne voyait point son visage, mais devinait avec douleur l'expression extasiée de ses yeux.

Peu à peu cependant, la voix de Nassik s'élevait. Le murmure de ses prières devint une psalmodie animée, puis une supplication ardente. C'étaient des invocations en langue sanscrite. Aussi Rodolphe ne le comprenait-il pas.

Soudain, l'Hindou se tut et se leva. Pendant un instant, il examina Lysiane, qui demeurait dans la même attitude. La perçante observation qui s'aiguissait dans les yeux de cet homme contrastait avec l'anéantissement personnel et l'humilité de son précédent acte de foi. Ce contraste frappa Rodolphe.

Maintenant, devant la statue du dieu, Nassik disposait un brûle-parfums. Un petit secrétaire se trouvait dans l'angle de la pièce. L'Hindou l'ouvrit, et, d'un tiroir, sortit de longs copeaux brunâtres. À la flamme d'un cierge, il alluma l'un de ces copeaux. Un parfum singulier se répandit dans la chambre.

En percevant ce parfum, Lysiane se retourna. Ses yeux rayonnaient ; ses narines palpitèrent. Nassik s'approcha d'elle, lui saisit les mains, dont il pressa les deux pouces entre ses doigts, tout en la regardant avec fixité. Peu à peu, sur les prunelles agrandies de la jeune femme, ses paupières s'abaissèrent comme des voiles. Sa tête, penchée en avant, oscilla de droite à gauche, lentement, comme en la douceur d'une ivresse. Mais Nassik détacha ses doigts, éleva la main droite au-dessus du front de Lysiane, puis fit quelques pas derrière très doucement, sans la quitter du regard. Et Lysiane, marchant à reculons, suivait cette main, qui, sans la toucher pourtant, l'attirait. Un fauteuil se rencontra. La main de Nassik, peu à peu, s'abassa le long du dossier, et Lysiane s'assit sur le siège.

Alors l'Hindou passa devant elle. Il scruta encore un instant ce beau visage, alangui par le sommeil magnétique, puis, lui parlant à voix basse :

— Princesse, vous m'entendez ? demanda-t-il.

Les yeux toujours fermés, elle répondit :

— Oui, je t’entends.

« Elle le tutoie !... » songea Rodolphe en sursautant. Mais déjà il commençait à comprendre. « Ce tutoiement est un phénomène caractéristique de l’état de somnambulisme où elle se trouve, » se dit-il encore. « Mais à quoi ce misérable Hindou fait-il servir le terrible pouvoir qu’il a pris sur elle ?... »

L’anxiété suspendait la respiration de ce mari, blotti dans sa cachette et témoin de cette scène étrange. La faculté même de réfléchir s’atténuait en son cerveau. Toute l’activité de son être se concentrait dans son regard.

Cependant Lysiane parlait.

— Fais-le venir, je t’en supplie, Nassik ! disait-elle, d’un ton enfantin de prière. Demande à Siva de faire apparaître l’ombre que j’aime.

— Vous la verrez, princesse, répondit l’Hindou. Mais il faut m’obéir.

— Je t’obéirai.

— Vous ferez exactement ce que je veux ?

— Je le ferai exactement.

— Eh bien, tout à l’heure, princesse, vous serez réveillée. Alors il faudra croire de toutes vos forces à mon pouvoir surnaturel et à celui de mon maître, le yoghi Rakwalâ. Et lorsque je vous dirai : « Voyez l’âme du comte », il faudra voir apparaître le comte Guy de Morlay.

— Je le verrai.

— Oui, vous le verrez. Vous le verrez quand je vous en donnerai l’ordre.  
JE LE VEUX.

Nassik prononça ces trois derniers mots avec un accent de volonté suprême. Il attendit encore quelques minutes, en un profond silence. Puis il souffla légèrement sur les paupières de Lysiane. La jeune femme ouvrit les yeux.

— Vos prières sont-elles achevées, Nassik ? Les dieux permettront-ils le miracle ? demanda-t-elle de sa voix ordinaire.

Déjà l'Hindou s'était retourné vers l'image de Siva. Avec une longue épingle de bronze, il activait la combustion du santal.

— Patience !... murmura-t-il.

« Ah ! » se dit Rodolphe, « c'est donc par des folies pareilles qu'elle nourrit sa passion posthume et qu'elle puise une force invincible de résistance contre la persévérance de mon amour !... Mais je saurai bien la séparer de ce païen maudit ! Que fait-il encore ?... Quel est ce papier qu'il tire de sa ceinture ?... »

Nassik déployait une lettre sous les yeux de Lysiane.

— Écoutez les paroles du maître ! s'écria-t-il. C'est lui seul qui commande aux esprits. Je ne suis que son instrument. Voici les mots tout-puissants tracés par le yoghi : « Quand la pleine lune de février traversera le méridien céleste du château de Morlay, l'âme du comte Guy de Morlay visitera son ancienne chambre. Elle entrera par la porte qui donne sur le cabinet de travail, et la princesse Lysiane la verra. » Princesse, la lune arrive au méridien... Regardez cette porte, et VOYEZ L'ÂME DU COMTE !

Les yeux de Lysiane suivirent le geste de Nassik ; ses mains s'appuyèrent contre sa poitrine haletante. Tout à coup, elle les en détacha, les tendit en avant avec un cri de terreur et de joie.

— Lui !... s'écria-t-elle. C'est bien lui !...

Elle se souleva à demi de son siège, puis y retomba, défaillante.

— Pardonne... murmura-t-elle. Oh ! pardonne-moi !...

Elle implorait le pardon du spectre avec la même intonation humble, tendre, que, l'avant-veille, celui de son mari.

Nassik, — par discrétion sans doute, — sortit de la chambre. Mais, lui absent, Lysiane croyait encore voir le fantôme et continuait de lui parler.

— Je t'ai oublié, disait-elle. J'ai cru que je pourrais aimer l'autre... Mais je te revois... Ah ! tu me reprends... Tu sais bien que mon cœur est à toi seul... pour toujours...

Elle tendait les bras vers l'être invisible ; elle semblait lui tendre ses lèvres. Aucune exaltation ne la transformait, ne la défigurait. C'était l'amante souple et douce, chastement sensuelle et timidement passionnée,



qui ne savait comment se donner assez l'autre soir, en la nuit rêveuse du bois de Boulogne.

Dans l'alcôve, Rodolphe pleurait.

Mais cette scène poétique et, cruelle prit fin. Lysiane glissa à terre, évanouie. Et, la joue appuyée au bord du fauteuil, ses beaux cheveux épars, le sourire de ses lèvres contrastant avec les pleurs mouillant encore ses longs cils, elle paraissait dormir.

### III

Rodolphe profita de l'évanouissement de Lysiane pour quitter l'appartement du comte et sortir du château.

Au matin, il prit le premier train pour Paris, et, dans l'hôtel de l'avenue de Wagram, il attendit sa jeune femme avec une fébrile anxiété.

Elle revint quelques heures après lui. Sa présence calma l'agitation nerveuse de Rodolphe. Il n'éprouva ni surprise ni souffrance à la retrouver froide et songeuse. Il n'avait craint que pour sa santé physique. Maintenant qu'il avait son secret, il comptait agir et la débarrasser de ses obsessions morales.

Deux jours plus tard, sous le prétexte d'un voyage d'affaires, il repartit pour Morlay.

Lorsqu'il parvint au château, Nassik était absent. Il se fit montrer la chambre de l'Hindou.

C'était une pièce très vaste, située sous l'un des grands toits Louis XIII, dont elle tenait presque toute la hauteur. Au-dessous d'un vitrage, en haut d'une échelle, un petit télescope était braqué. Une large table supportait des instruments bizarres, des astrolabes anciens, des planches à dessins, des compas. Sur des feuilles éparses, Rodolphe aperçut, sans les comprendre, des équations, des symboles, des angles, des conjonctions d'astres. Des livres, par monceaux s'empilaient sur des rayons, jonchaient le parquet, s'écroulaient sur des sièges. Leurs titres indiquaient des ouvrages cabalistiques, scientifiques ou religieux.

Le peintre lut avec stupéfaction des mots anglais, français, hindous : *Manavâ-Dharma-Sastra, les Upanishad, Lalita-Vistara, Phantasms of the*

*Living, The Light of Asia, Étude sur le zoomagnétisme, Du Magnétisme et des sciences occultes, De la suggestion mentale à distance.*

— Diable ! se dit Rodolphe, je suis dans le laboratoire de Faust. Un Faust hindou !... Et dire que je traitais ce garçon comme un valet de chambre et qu'il ne s'en offensait point !... Quel empire sur soi-même !... Quel être dangereux, surtout pour une créature exaltée comme Lysiane !

Nassik parut.

— Je vous demande pardon, maître, dit-il en français. Pourquoi donc avez-vous pris la peine de monter jusqu'à ce grenier ?

— Vous parlez donc français, Nassik ?

— Je l'apprends, maître.

— Tous mes compliments, car vous le prononcez fort bien. Et... c'est dans ces livres sur la suggestion et l'hypnotisme que vous étudiez notre langue ?

— Je ne pourrais pas comprendre ces ouvrages, fit l'Hindou.

— Pourquoi donc sont-ils ici ?

— Pour débarrasser la bibliothèque. Elle est encombrée.

— Encombrée ?... L'ancienne chapelle de Morlay ! Mais elle contiendrait le triple des volumes qui s'y trouvent. D'ailleurs, qui donc lit ces livres au château, si ce n'est vous ? À qui donc appartiennent-ils ?

Nassik hésita.

— Le feu comte de Morlay, dit-il enfin, était curieux des sciences occultes.

— Alors, c'était à lui tous ces ouvrages.

— Oui, maître.

— Votre mensonge n'est pas heureux, mon pauvre garçon, car voici justement un volume édité l'année dernière, et le comte de Morlay est mort il y a quatre ans.

Une ombre de pourpre teinta les joues et le front de Nassik, sous la pâleur dorée de la peau. Mais il garda le silence, fort calme.

Rodolphe reprit.

— Je sais que vous êtes ce qu'on appelle dans l'Inde un pandit, c'est-à-dire un homme instruit. Vous avez médité les vieilles théologies orientales. Mais vous ne dédaignez pas, je le vois, nos sciences de l'Occident.

— Partout où les hommes cherchent, ils trouvent, maître.

— Sage parole, Nassik, et dont je vais immédiatement vous donner la preuve. J'ai cherché qui vous êtes et ce que vous faites, et je l'ai trouvé.

— Ce n'était pas difficile, maître. Je suis le serviteur de la princesse Lysiane, et, comme c'est mon devoir, je la sers.

— Eh bien, vous ne la servirez plus comme vous l'avez fait l'autre soir, je vous en réponds ! s'écria Rodolphe avec une violence subite.

Au ton assuré et menaçant du jeune homme, la première pensée de Nassik fut que Lysiane avait raconté l'apparition à son mari.

— Ah ! dit-il, Manou a raison : « Un secret dans le cœur d'une femme, c'est comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur ; le premier rayon l'aspire, le premier souffle la dissout. »

— Un secret !... s'écria Rodolphe avec fureur, un secret !... Et de quel droit, misérable valet, auriez-vous un secret avec ma femme... contre moi ?... Mais le secret en était un pour elle aussi, car elle ne se doute guère que vos prétendues évocations ne sont que des pratiques de magnétisme vulgaire. Ne niez pas ! J'ai tout vu, tout entendu. J'étais le témoin de ce sommeil, dont elle ne pouvait avoir ni la conscience ni le souvenir.

— Mais, s'écria Nassik, oubliant de se défendre pour défendre la science outragée, vous appelez magnétisme vulgaire le plus admirable des pouvoirs humains, la faculté de pénétrer dans le domaine de l'infini. J'ai véritablement évoqué l'âme du comte, puisque j'ai rendu les sens de la princesse capables de percevoir sa présence. Nos sens ne sont-ils pas nos seuls témoins de l'existence des choses ?

— Le magnétisme les fausse.

— Le magnétisme les exalte.

— Que de grands mots, s'écria Rodolphe, pour une science que, nous autres Européens, nous avons approfondie, puis dédaignée, à cause du

charlatanisme qui s'en empare et de sa profonde inutilité ! Vous avez le cerveau troublé par nos livres, mon pauvre garçon ! Votre yoghi et vous croyez pénétrer les secrets des dieux pour avoir à peu près réussi deux ou trois expériences de suggestion, comme nos internes en produisent journellement, pour s'amuser, dans nos hôpitaux.

L'Hindou eut un rire de mépris.

— Vous autres Européens ?... s'écria-t-il. Vous avez approfondi l'hypnotisme, la suggestion, le magnétisme ?... Mais vous êtes des enfants à l'école en ce qui touche ces sciences sublimes ! Certes, j'ai voulu voir ce que vous en savez. J'ai étudié vos livres. Et vous dites qu'ils m'ont troublé l'esprit !... Mais lisez donc les nôtres ! Les connaissez-vous seulement de nom ? Vous en êtes encore à chercher s'il est possible à la pensée humaine de se transmettre à un cerveau étranger autrement que par l'intermédiaire des sens. À peine commencez-vous à prononcer le mot de suggestion mentale ! Nous avons dans nos auteurs sacrés, et nous constatons de temps à autre, des exemples de suggestions mentales accomplies en dehors même du sommeil hypnotique, sur des sujets éveillés... que dis-je ? sur des foules entières ! Un de vos auteurs, Philips, cite lui-même, dans, son livre : *l'Électro-dynamisme vital*, la théorie de notre brahme Lehanteka, qui divise la vie perceptive et dynamique de l'homme en trois sphères concentriques, dont l'une, médium supra-sensuel, voit ce qui se passe au loin et exerce une influence active sur le monde extérieur par l'action directe de la volonté, sans l'emploi d'aucun agent physique. Philips cite également ce fait, que ce même Lehanteka, à l'appui de sa théorie, fit apparaître à toute une assemblée des oiseaux, qui voltigèrent au-dessus d'elle et dont le chant fut entendu.

— Mais, reprit Rodolphe — que cette étrange conversation captivait au point de lui faire oublier sa colère — puisque vous êtes si forts, quel besoin aviez-vous, le yoghi et vous, d'accomplir sur la personne de la princesse Lysiane — que vous respectez cependant — une simple expérience de suggestion orale à échéance ?...

La physionomie de Nassik exprima une stupéfaction sincère.

— Comment, dit-il, aurais-je manqué de respect à la princesse en mettant ma science à son service ?

— Vous la preniez comme sujet d'expérience.

— Non, maître. Je la mettais en communication avec l'âme qu'elle désirait voir. N'a-t-elle pas, la première, demandé à Rakwalâ d'évoquer le comte de Morlay ?

— Mais vos grimaces religieuses, absolument inutiles, étaient faites pour vous jouer d'elle ?...

— Ah ! maître, que dites-vous là ? Les dieux sont plus puissants que nous. Nous ne pouvons rien sans eux. Peut-être auraient-ils frappé la princesse de malheurs terribles, si elle eût pénétré sans les invoquer dans le domaine de la mort, où ils règnent de toute éternité.

Rodolphe regarda longuement l'homme qui lui parlait. Il renonçait à le comprendre. C'était bien là une âme d'Orient, séparée de la sienne propre par les abîmes des siècles et la multitude des générations. Dans cette âme, la plus froide science et la plus sûre côtoyait le mysticisme le plus exalté ; les idées les plus opposées pour nous y vivaient en bonne harmonie. Cet homme priait de bonne foi Siva, tout en étudiant ces mystères de la psychologie et de la physiologie qui nous ont rendus sceptiques, nous autres Occidentaux.

Rodolphe sentait qu'il aurait été injuste de lui en vouloir. Il ne songeait plus qu'à l'éloigner. Pourtant, avant d'aborder cet projet, il voulut éclaircir quelques points qui l'intriguaient encore.

— Alors, dit-il, c'est par une suggestion que le yoghi Rakwalâ vous fit voir, à Khajurao, l'âme du maharajah.

— Oui, dit Nassik.

— Il vous avait préalablement endormi ?

— Non. Le yoghi suggère à des personnes éveillées. C'est le plus haut point de notre science. Je compte y atteindre après lui.

— Mais, puisque cette apparition vous fut suggérée, ce n'était donc qu'une illusion vaine ?

— L'âme était là. Je l'ai vue. Le yoghi m'a mis seulement en état de la voir.

— Et la princesse ?... Il l'avait endormie ?...

— Oui.

— Comment a-t-elle pu se rappeler l'apparition ?

— Elle ne l'a vue qu'au réveil, comme sous vos yeux, à Morlay.

— Et la nuit où elle a revu le comte, dans sa tente ?

— C'était une suggestion à distance, faite par le yoghi.

— Mais comment expliquez-vous ce fait des boutons de manchettes, dont la princesse avait oublié le dessin, et qu'elle a reconnus aux mains du fantôme. Suivant notre science occidentale, le yoghi ne pouvait lui faire apparaître que ce qu'elle avait dans la mémoire ?

— Je ne discuterai pas ce point, dit Nassik. Nous ne nous entendrions pas. Tout ce que je puis vous dire, c'est que le dessin des boutons était en effet dans la mémoire de la princesse, mais dans sa mémoire inconsciente. Notre inconscient n'oublie rien, et, sous certaines influences, il révèle ses souvenirs à notre conscience.

— Vous êtes plus fort que moi, Nassik, dit Rodolphe en souriant. Mais laissons ces choses. Ne comptez-vous pas repartir pour les Indes et continuer vos études pour devenir à votre tour un yoghi ?...

Son ton narquois rendit plus grave encore la physionomie et la voix de Nassik.

— Certainement, maître.

— Bientôt ?

— Le plus tôt possible.

— Je n'ai pas l'intention de vous retenir, mon brave. Au contraire. Mais expliquez-moi, je vous prie, cette résolution subite.

— Mon dévouement à la princesse me retenait seul. Maintenant, je ne puis plus rien pour elle.

— Pourquoi ?

Des larmes montèrent aux yeux impassibles de l'Hindou.

— Ah ! maître, dit-il presque avec chaleur, pardonnez-moi !... J'entretenais par des apparitions cette passion rétrospective vouée au comte

de Morlay, parce qu'ainsi je me rendais indispensable à ce qu'elle croyait son bonheur.

Désormais je ne suis plus rien dans sa vie !...

— Diable ! dit Rodolphe, mais, mon cher Nassik, il est des bornes à l'affection d'un frère de lait. Il me semble que vous les outrepassiez un peu.

— C'était la fille du maharajah, répondit l'Hindou, avec un tel accent de respect dans l'adoration que Rodolphe même ne put soupçonner trop de hardiesse dans ses sentiments ni dans ses espérances.

— C'est fini, reprit Nassik avec une intense mélancolie. Je ne susciterai plus pour elle les divines illusions qui font battre le cœur. D'ailleurs, maître, ne craignez plus rien pour l'avenir. Déjà la princesse échappait au passé. Une puissance terrestre combattait les puissances magiques...

— Quelle puissance terrestre ?... demanda Rodolphe.

— Votre amour, maître. L'amour d'un époux vivant finit toujours par triompher du froid souvenir d'un mort.

Rodolphe se sentit rougir. Malgré la puérilité d'une pareille question, il ne put retenir un cri :

— Elle pourra donc m'aimer ?... Elle oubliera donc ?...

— Maître, dit l'Hindou, la princesse est femme. Elle a vu pour la dernière fois le comte Guy de Morlay lui apparaître... Pour la dernière fois elle a paré son portrait avec des guirlandes, et le vent d'hier a séché les dernières larmes qu'elle aura versées sur sa tombe.



IV

Par une nuit de juin, limpide, embaumée, — à l'heure où les pudiques fleurs, voilées d'ombre, s'ouvrant avec plus d'audace, osent enfin se livrer toutes en la frénésie des parfums — sous le frisson des jeunes feuillages et la palpitation des joyeuses étoiles — Rodolphe et Lysiane revinrent côte à côte errer dans le Bois, moins désert, mais où leur unique bonheur créait pour eux une solitude.

.....

.....

Et le rêve qu'ils firent cette nuit-là dure encore. Les morts, dans leur tombe, l'envient... Nul désormais ne secouera plus son suaire pour leur en marquer le réveil.

FIN

**FEUILLETON DU Temps**  
**DU 20 AOUT 1890**  
**AU 19 SEPTEMBRE 1890**

